

Tonkourou

Pamphile Le May

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

TONKOUROU

Que j'aime à vous revoir, forêts de Lotbinière,
Quand vous ouvrez, ainsi qu'une immense bannière,
Aux vents légers du soir, aux rayons des matins,
Votre feuillage épais sur les coteaux lointains !
Que j'aime à vous revoir quand le printemps se lève
Et que vos troncs puissants se tordent dans la sève !
Quand vos rameaux feuillus bercent les petits nids
Où naissent des amours et des espoirs bénis !
Quand vous faites monter de vos superbes dômes,
Comme un encens à Dieu, vos voix et vos arômes !

J'aime à te voir, surtout, sombre Bois des Hurons.
Tu t'éveilles toujours aux cris des bûcherons,
Aux chants des charroyeurs qui mènent à la file,
Par les chemins ouverts dans la neige mobile,
Leurs grands traîneaux !
Souvent, en des temps moins heureux,
Quand le soleil de juin desséchait, de ses feux,
Le fossé de la route et l'herbe des prairies,
Je suis venu chercher sur tes mousses fleuries
Le repos bienfaisant et l'oubli de mes maux.
Mais que sont devenus tes pins aux fiers rameaux ?
Du sauvage et du fauve où sont les noires caches ?
L'écho redit encor le chant morne des haches.
Le colon est un jour venu. Tes buissons verts,

Recourbés humblement sous le vent des hivers,
Ne sauraient raconter à qui ne t'a connue,
Que jadis tu portais ton front jusqu'à la nue ;
Et ceux-là qui liront mes humbles vers, demain,
Ne te trouveront plus voilant le vieux chemin.
Quand l'été renaissait, que les chaudes haleines
Se chargeaient de parfums en effleurant les plaines,
Quelques hurons chrétiens revenaient, autrefois,
Élever leurs wigwams au milieu de ce bois.

De là le joli nom que le temps lui conserve.
Le nom reste ; ils ont fui leur antique réserve.
Lorsqu'il ne chassait pas, loin de tout importun,
L'indien paresseux fumait l'âcre petun.
À la brise livrant ses longs cheveux d'ébène,
La jeune squaw tressait des corbeilles de frêne,
Et près d'elle l'enfant que l'oiseau caressait,
Dans sa nagane souple aux rameaux se berçait.

⁂

Salut, reste vaillant de ces bois poétiques,
Orme dont les rameaux remplis de bruits mystiques
Se dessinent de loin, comme un nuage noir,
Dans les lueurs de l'aube ou les pâleurs du soir !
Salut, géant debout sous le fouet des orages !
Salut, vieux rejeton de nos jeunes parages !
Naguère l'on voyait, sous tes rameaux mouvante,
Une blanche maison avec d'étroits auvents.
Son pignon élevé lui donnait l'air sévère.
La porte avait vitrail. Quatre châssis de verre
Brillaient sur le devant aux rayons du soleil,
Et trois autres donnaient sur le fleuve vermeil.

Tout auprès, au midi, c'était la vaste grange
Avec son toit de chaume et son concert étrange
De murmures, de chants, de plaintes et de cris.
La forêt déroulait son rideau morne et gris
Au bout des clos de grains, par delà les pacages.
Au nord luisait le fleuve à travers les bocages.
Jean Lozet habitait cette blanche maison.
C'était un homme franc et droit, parlant raison,
Traversant fièrement le doux âge du rêve.
Dans le champ du travail il combattait sans trêve ;
Il aimait le devoir, mais aussi les écus,
Et se montrait parfois un peu dur aux vaincus.
Il avait pour compagne, en sa demeure agreste,
Une femme adorable. Il le savait, au reste,
Et bénissait le ciel d'un bonheur aussi doux.
Un radieux enfant jouait sur ses genoux.
D'un amour pur c'était encor l'unique gage.
L'enfant charmait déjà, par son naïf langage,
Un père trop souvent rempli d'anxiété,
Et faisait sous le toit voltiger la gaîté.

Tonkourou, jeune chef de la tribu guerrière
Qui venait, suspendant sa course aventurière,
Planter sous nos forêts ses tentes de bouleau,
Avait, à la brunante, un jour, au bord de l'eau,
Rencontré, folâtrant pieds nus dans l'onde claire,
Une fille rieuse. Il rêva de lui plaire.
D'une voix caressante il lui dit qu'il l'aimait
Comme l'aigle superbe aime l'altier sommet ;
Qu'il ornerait son cou de brillants coquillages
Et suspendrait pour elle, au-dessous des feuillages,

Un gracieux hamac fait d'un roseau pliant,
S'il pouvait l'attendrir.
Il était suppliant

Et la vierge, surprise, hésitait. Sur sa lèvre
Elle sentit courir comme un frisson de fièvre ;
Mais sa gaîté revint ; elle rit aux éclats.
Passant ses mains de bronze en ses longs cheveux plats,
L'amoureux indien sent un espoir suprême ;
Il se penche vers elle en murmurant :
— Je t'aime !
Et l'embrasse.
L'enfant répond par un soufflet
Et se sauve aussitôt. Un sinistre reflet
S'allume tout à coup dans l'œil noir du sauvage.
Il la regarde fuir sur le tuf du rivage,
Puis, ensuite, portant ses deux mains à son front,
Il pèse longuement ce douloureux affront.
⁂
Bien des jours sont finis et la haine commence.
Tonkourou se souvient. Sans pitié, sans clémence,
Pagayant, soucieux, sur l'eau noire des nuits,
Il cherche la maison de Lozet. Ses ennuis
Vont avoir à la fin une douce revanche.
C'est là, sous ce toit calme, en cette maison blanche,

Qu'habite maintenant la vierge aimée un jour,
La vierge qui paya d'un soufflet son amour.
Elle est épouse et mère.
Étouffant sa torture,
Avec elle il a ri souvent de l'aventure ;

Mais c'était une trame. Il en nouait le fil.
Le clocher dans le ciel plonge son noir profil,
Et tous les habitants rentrent dans leur demeure.
Lozet s'attarde encor. Souvent depuis une heure,
Pour causer, les voisins se sont tous assemblés,
Et lui laboure encore ou moissonne ses blés.
Caché dans les rameaux du grand orme, à la cime,
Un rossignol chanta. C'était, ce chant sublime,
Au jour qui s'éteignait un solennel adieu.
Le huron songeait-il que tout proclame Dieu :
Les bois, les prés, les mers, la foudre de la nue ?...
Comme pour écouter la cantate ingénue,
Pleine de folle joie ou de soupirs touchants,
Tous les autres oiseaux suspendirent leurs chants.
Un bel enfant alors, jouant dans l'herbe dense,
Pour entendre l'oiseau s'approche avec prudence

Et se tient là, debout, sous l'orme au tronc rugueux.
Tout à coup l'indien, comme un taureau fougueux,
Bondit auprès de lui, le saisit et l'enlève ;
Puis, d'une course ardente il retourne à la grève,
Et, fier du mal qu'il fait, rame bien loin des bords.
Aux cris désespérés qui venaient du dehors
Accourut aussitôt la mère infortunée.
Elle vit s'envoler une forme damnée,
Un démon qui tenait un ange dans ses bras.
Elle le vit s'enfuir mais ne le connut pas.
Le vent emporta loin sa plainte sur son aile.
Bientôt tout disparut. Une voix solennelle
Des vagues en courroux montait de temps en temps.
L'oiseau chantait toujours sous les rameaux flottants

Mais ses notes vibraient comme un cri d'ironie,
Et nul n'écoutait plus l'enivrante harmonie.
Et lorsque Jean Lozet, fatigué mais heureux,
Eut fini sa journée et dételé ses bœufs,
Il passa près de l'orme et trouva son épouse
Gisant évanouie au bord de la pelouse.
Et nul enfant joyeux, à cette heure de deuil,
N'accourut l'embrasser quand il passa le seuil.

Or, dans la même nuit, pour des chasses lointaines
Au-delà des grands lacs du couchant, par centaines
S'armèrent les hurons. Tonkourou, triomphant,
Au chef d'une tribu donna le jeune enfant.
Il fut lié debout au tronc lisse d'un chêne,
Et puis, avec un os aigu comme une alêne,
Le chef le tatoua, le marquant désormais
D'affreux signes que rien n'effacera jamais.

Bien des hivers ont fui. Sous la neige éclatante
Chaque arbre s'est dressé comme une blanche tente.
Le printemps est venu pour s'en aller encor ;
L'automne s'est drapé dans mainte moisson d'or ;
Bien des lambeaux d'amour sont restés aux épines ;
Dans la prairie en fleurs et sur les aubépines
Des hymnes d'espérance ont réveillé les nids ;
Sur la grève déserte et sous les bois jaunis
Sont venus bien des fois, à l'heure du silence,
Rêver les malheureux qu'ignore l'opulence ;
Au fond du cœur de l'homme et dans les cieux vermeils
Ont brillé bien souvent de radieux soleils,
Ont passé tour à tour le calme et la tempête.

Jean Lozet a vieilli. Maintenant, sur sa tête,
Parmi ses cheveux noirs luisent des fils d'argent.
Sa main plus volontiers s'ouvre pour l'indigent.
Quand son enfant, un jour d'ineffable infortune,
Disparut pour jamais, alors, une par une,
Comme s'en vont les fleurs au souffle des vents froids,
Comme les tintements s'envolent des beffrois,
Sortirent de son cœur les douces espérances.
Sa femme, comme lui, vieillit dans les souffrances.
Le ciel ne donna plus d'enfant à leur amour.

⁂

Sous le toit solitaire était venue, un jour,
Une femme bien jeune. Elle cherchait un gite
Car la neige tombait et la nuit montait vite.
Le froid l'avait saisie et bleuissait ses mains.
Le cheval était las de battre les chemins,
Et le cocher frileux, serré dans sa ceinture,
Ne pouvait presque plus diriger la voiture.
Malgré la neige épaisse et le vent qui hurlait,
Après un court repos, l'étrangère voulait
Dans son traîneau léger continuer sa route.
On ne le permit pas. Des larmes, goutte à goutte,

Tombèrent bien longtemps de ses yeux. Elle allait
Consoler son époux au vieux bourg de L'Islet.
C'était un fier marin débarqué là, malade,
Avant que son vaisseau put voguer vers la rade.
Rien, quand sonna minuit, n'avait tari ses pleurs.
Elle sentit alors ces étranges douleurs
Qui sont le prix sacré de chaque vie humaine.
C'était le premier jour de la Grande Semaine :

Quand le soleil parut comme un divin flambeau,
Un berceau gazouillait à côté d'un tombeau…
Lozet garda l'enfant qui n'avait plus de mère,
Une fille. Elle était une fleur éphémère
Qui germait de nouveau sous son toit désolé.
Elle le consola de l'autre ange envolé.

Les nids sont sans amours dans les bois sans feuillages,
Et le ciel noir n'a pas un souris. Les nuages
Pendent déchiquetés comme des oripeaux,
Et les enfants frileux ramènent les troupeaux.
La neige tombe, tombe, et ses étoiles blanches,
Dans l'air et sur les champs tout labourés par planches,
Tourbillonnent depuis le lever du matin.
Et c'est le soir. Là-bas un joli brigantin
Remonte le courant, voiles dehors et lége.
Signalant le danger au milieu de la neige,
Et jetant d'un bras sûr la sonde au flot mouvant,
Un vaillant matelot se penche sur l'avant.
Debout sur le tillac veille le capitaine.

La course du vaisseau devenait incertaine.
La neige épaississait par moment. Toutefois,
On distinguait encore et la côte et ses bois ;
On voyait scintiller, dans la blanche poussière,
Les deux flèches d'argent du bourg de Lotbinière ;
On voyait s'avancer la Pointe des Hurons
Avec les cailloux gris semés aux environs.
Vouloir aller plus loin semblait de la folie :
Les cordages de lin gelaient dans la poulie,
Et les câbles noués ne se démarraient plus.

L'adresse et les efforts devenaient superflus.
La glace, par instant, formait un long barrage.
Le commandant cria d'éviter l'atterrage.
Le péril était grand. Mais le pilote dit :
— Vous le savez, patron, le danger m'enhardit.
J'ai bravé bien des fois la mort : rien ne m'effraie ;
Le vent peut redoubler ses grognements d'orfraie,
Je sais demeurer calme en face des courroux.
Je vois les bancs de roche avec leurs grands dos roux :
Je reconnais ces lieux que depuis vingt années
Je n'ai jamais revus dans mes longues tournées.
À ces mots il vira soudainement de bord,
Et le vaisseau courut une bordée au nord.

(LA TIRE)

On fêtait, ce jour-là, la Sainte Catherine.
Blancs étaient les sentiers, blanche était l'aubépine,
Car les flocons de neige avec de gais frissons
Roulaient sur la pelouse ou pendaient aux buissons.
Lozet revint du bois pendant la relevée.
Il avait bûché fort comme aux jours de corvée :
Avant de s'amuser il faut gagner le pain.
La table, les carreaux et le plancher de pin,
Tout rayonnait chez lui. Deux chandeliers de cuivre
Faisaient de la fenêtre étinceler le givre.

La mère Jean Lozet allait et revenait,
Mettant tout en son lieu. Près d'elle se tenait,
Souriant quelquefois avec mélancolie,
Son enfant adoptive, ingénue et jolie.
Elle avait le doux âge où la vie est en fleurs,

Où souvent le souris vient se mêler aux pleurs,
Où le cœur se réveille, où l'amitié se noue.
Le baiser restait pur en effleurant sa joue ;
Le mal en la touchant eût perdu sa noirceur.
Louise était son nom. Son œil plein de douceur
Jetait les jeunes gens en tendres rêveries,
Quand ils la rencontraient au milieu des prairies,
Fanant, sous le soleil, le foin mûr en chantant,
Ou cueillant pour l'autel le pourpier éclatant.
⁂
Sur la tablette en bois, tout au-dessus de l'âtre,
Jean Lozet, souriant, prit sa pipe de plâtre,
Son briquet, de la tondre et fit jaillir le feu.
— Ma Louise, dit-il, songes-y donc un peu,
Oui, voilà que j'arrive en des saisons arides ;
L'âge enchaîne mes pas ; mon front porte des rides

Il me faudra trouver — je suis à mon couchant —
Des bras plus vigoureux pour cultiver mon champ.
Tu pourras sous ce toit, auprès de ton vieux père,
Couler des jours heureux, jouir d'un sort prospère,
Si tu choisis enfin, Louise, un bon époux.
Ruzard, qui te recherche, est un garçon fort doux,
Mais ferme s'il le faut, jovial, économe.
Il va venir ce soir puisque ce soir on chôme…
Il ne put achever. Plusieurs chevaux, alors,
Fièrement harnachés, de l'argent à leurs mors,
S'arrêtèrent piaffant sur la glèbe gelée.
La bise balayait au loin la giboulée
Et sur les tertres hauts le sol demeurait nu.
Il se leva.

— Ruzard, soyez le bienvenu !
Dit-il au convié qui frappait à la porte ;
La sainte Catherine, aujourd'hui, nous apporte
Une bonne bordée ; et c'est bien mon désir
Qu'elle donne à chacun une heure de plaisir.
— Vous êtes bon, trop bon ; mais pourquoi m'étonné-je ?
Tout est vertu chez vous, répond Ruzard.
— La neige

Qui tombe chaque jour, mon enfant, sur mon front,
M'invite à la sagesse. On part, d'autres viendront,
Répliqua le vieillard lui tapant sur l'épaule.
Il reprit aussitôt :
— Je suis ému, c'est drôle :
Je pressens quelque chose : un grand bonheur, je crois.
Les convives entraient toujours. C'était Lacroix
Qui se donnait des airs en tordant sa moustache ;
C'était Pascal Blanchet, du haut de Saint-Eustache,
Avec sa jeune blonde en traîneau rembourré ;
C'était Joson Vidal et Suzanne Bourré,
La coquette Finon et le bedeau Péloche
Qui devait si longtemps vivre à sonner la cloche.
José Lord vint aussi de la Pointe Platon,
Conduisant dans sa traîne Adèle Baptiston,
Une brune à l'œil fin, qui rit et moralise.
Paton le caboteur vint de la Vieille Église
Avec Léandre Abel et Rosine Germain.
On se disait bonjour, on se donnait la main :
Cela faisait du bruit comme le flot qui monte.
On s'approchait un peu du grand poêle de fonte ;
Chacun cherchait les siens, ses « vieux », ses favoris.

Les rires éclataient. Un brillant coloris
Illuminait gaîment la face des convives.

Pendant qu'à la maison, gracieuses et vives,
Les femmes font ensemble échange de bontés,
Les hommes, à l'appel de Jean, se sont hâtés
D'attacher les chevaux dans la chaude écurie.
— Il fait froid, mes enfants, par cette poudrerie ;
Le rhum réchauffe : eh bien ! prenons-en un filet,
Leur dit-il au retour en ôtant son gilet.
Louise se leva. Les regards la suivirent.
Les jeunes invités que ses grâces ravirent,
Se sentirent plus fiers. Ruzard surtout. L'orgueil
Souriait satisfait dans l'éclat de son œil.
Timide, elle étouffa le bruit de son haleine.
Elle étrennait alors une robe de laine
Qu'elle avait faite seule avec adresse et soin.
Elle ouvrit le buffet, haut et sombre en son coin,
En sortit le plateau de fer, une bouteille
Pleine d'un bon rhum d'or acheté de la veille,
Les verres, qui luisaient comme des vrais cristaux,
Et des plats de faïence enfaîtés de gâteaux.
— Allons ! servez-vous bien, et sans cérémonie,
Reprit le père Jean, l'armoire est bien garnie.

— Après vous ! après vous ! Les cheveux blancs d'abord.
Jean Lozet prit son verre et l'emplit jusqu'au bord.
— À la vôtre ! fit-il ; mes amis, à la vôtre !
J'aime qui boit son verre et non pas qui s'y vautre.
Tous ensemble après lui burent avec ardeur.
⁂

Tout à coup se répand une suave odeur.
Pendant que tourbillonne une bruyante ronde,
Le sirop succulent sur le poêle qui gronde
Crépite et fait crever ses douces bulles d'or.
Le plaisir, aussitôt, prend un nouvel essor.
Ruzard connaissait bien le secret de la tire,
Et comment on la chauffe et comment on l'étire.
Quand il était petit, avec un grand talent,
Le dimanche, il vendait l'article succulent
Aux gamins du village empressés à le suivre,
Et faisait sous leurs yeux tinter ses sous de cuivre.

On l'appelle. Il devra veiller à la cuisson.
Il accepte la charge et se met, sans façon,
À tisonner le poêle avec de lourdes pinces.
Le sirop s'étendit bientôt en couches minces,
Comme des éclats d'ambre, au fond des plats d'étain,
Et tous, pour étirer, pleins d'un zèle enfantin,
Ou, peut-être, orgueilleux de leurs chemises blanches,
Ôtèrent leurs gilets et troussèrent leurs manches.
Avec un bruit léger, obéissant aux doigts,
La tire se replie et s'allonge cent fois,
Se fendille en fils d'or, se tord comme une tresse,
Et puis, sous les ciseaux qui la coupent sans cesse,
Tombe en rayons brisés dans les plats, par monceaux.
L'on en savoure alors les délicats morceaux.

(le pacte)

Pendant qu'un vent glacé pleure dans le grand orme,
La porte s'ouvre. Un homme à l'athlétique forme
S'avance tout à coup vers Lozet qui fumait.

Sa voix était vibrante et son œil s'allumait.
— Jean, dit-il, en levant fièrement son front jaune,
Je ne viens pas, ce soir, demander une aumône.
Jean Lozet tressaillit. Il sentait revenir
Un souvenir lointain, un amer souvenir.

— Que veux-tu, Tonkourou, prendre part à la fête ?
— Non, gronda le sauvage en secouant la tête,
Rien pour moi ; non.
— Allons ! approche et bois un peu,
Pour te rendre plus gai, de ma vieille eau de feu.
Alléché, le sauvage emplit et but son verre.
— Si vous ne chantiez pas, reprit-il, plus sévère,
Vous verriez, jeunes gens, qu'il monte des sanglots
Avec le vent du large et la plainte des flots.
Ces mots dans la maison répandent la surprise.
Pour se convaincre mieux qu'il n'est pas de méprise
Tous sortent aussitôt.
Le froid était fort vif ;
Sous les fouets de la vague aboyait le récif.
Quand la lune, en courant s'échappait des nuages,
Partout, jusques au loin l'on voyait les rivages
Couverts, comme les prés, d'un vaste manteau blanc,
Puis on voyait, au large, un bateau sur le flanc.
Et le vent apportait sur ses ailes funèbres
Une clameur. Perdus au milieu des ténèbres,

Les pauvres naufragés appelaient au secours.
Pendant qu'à la douleur on donne libre cours,
Tonkourou prend Ruzard et lui dit à l'oreille :
— C'est Dieu, va, qui nous offre une chance pareille…

Vois-tu des pièces d'or les célestes rayons ?
— Diable ou Dieu, repart l'autre, il n'importe. Essayons
De sauver ces marins pour notre bénéfice.
Je suis prêt. S'il le faut, employons l'artifice.
Ils entrèrent rêvant d'un superbe butin.
Ruzard dit :
— Ils mourront avant qu'il soit matin.
Faut-il qu'on les entende et qu'on les abandonne ?
Montrons-nous donc chrétiens. Le Seigneur qui l'ordonne
Saura bien nous guider vers le bateau perdu.
— Va, noble enfant, dit Jean, à ce labeur ardu :
Va vite. Agir ainsi, François, oui, c'est être homme !…
Eh bien ! femme, entends-tu ? Vois-tu, Louise, comme
Ce jeune garçon-là sait être généreux ?…
Mais prends garde, Ruzard, le fleuve est dangereux.

(LE NAUFRAGE)

Les glaçons ressemblaient à d'immenses décombres
Entassés sur les bancs de cailloux, dans les ombres.
Et c'était le reflux ; la mer se retirait.
Dans les remous nombreux le brigantin virait
Comme une feuille sèche au milieu de nos routes.
Les matelots bordaient vainement les écoutes.
La voile était fendue et des lambeaux gelés
Aux vergues de sapin restaient encor gonflés.
Si la neige cessait quelques instants, la lune
Jetait un reflet vif sur la voile de hune.
Dans le chenal étroit, comme un immense étau
La glace cependant étreint le fier bateau.

Elle le fait pencher sur ses carreaux de marbre
Ainsi que l'ouragan fait pencher un grand arbre.
Les marins consternés élèvent vers les cieux
Et leurs bras engourdis et leurs humides yeux.
Un craquement sinistre alors se fait entendre :
De l'arrière à l'avant le pont semble se fendre :
Les haubans détendus se brisent sous le choc
Et la quille s'élève et monte sur le roc.
En blocs majestueux la glace s'amoncelle ;
Une dernière fois le bâtiment chancelle,
Et l'eau se précipite avec un bruit d'enfer
Dans son flanc ténébreux en vain bordé de fer.
C'est là qu'on entendit, au bas de la paroisse,
Les marins en danger pousser des cris d'angoisse.

⁂

Le sauvage et Ruzard, traînant un vieux canot,
Arrivaient haletants, sans échanger un mot.
Le sauvage cria :
— Je ne mens ni ne raille,
Nous ne pouvons franchir cette horrible muraille.

De l'épave sinistre une voix répondit :
— Sauvez-nous ! sauvez-nous !
Et François Ruzard dit :
— Mais pour sauver la vôtre on expose sa vie :
D'une inutile mort je ne sens pas l'envie.
— Sauvez-nous ! sauvez-nous ! Ah ! pour l'amour de Dieu,
Retirez-nous bientôt de ce terrible lieu !
Reprirent les marins cramponnés aux cordages.
On entendit craquer les courbes, les bordages.
Ruzard leur demanda :

— Mais si nous vous sauvons
Que nous donnerez-vous ?
— Tout ce que nous avons !

(L'HOSPITALITÉ)

La tempête, au dehors, comme une meute, aboie.
Cependant chez Lozet l'âtre gaîment flamboie ;
On parle des marins exposés à périr
Et des vaillants amis qui, pour les secourir,
Risquent leurs jours. Personne en ce moment ne danse :
L'archet n'ose éveiller la divine cadence.
On fait, de temps en temps, un de ces simples jeux
Qui tourmentent le cœur du galant ombrageux.
Quand les jeux sont finis, que chacun se repose,
Que l'amoureux s'assoit puis, à demi-voix, cause

De son amour jaloux et des rêves qu'il fait,
Sur un plateau luisant qu'elle aveint du buffet,
Avec une candeur qui doucement attire,
Louise offre à chacun l'or des morceaux de tire.
Lozet est soucieux. Il fume seul. Souvent
Il entr'ouvre la porte où s'engouffre le vent,
Et cherche vers la côte et le morne rivage,
S'il verra revenir François et le sauvage ;
Mais il branle la tête et paraît sans espoir.
Sur le roc blanc toujours gisait le vaisseau noir.
Louise sent parfois une tristesse étrange,
Et le rire joyeux meurt sur sa lèvre d'ange,
Comme un frisson de l'eau sur le sable éclatant.
Pour plaire aux invités elle chanta pourtant.
Sa voix tremblait un peu, comme tremble une feuille,

Comme tremble l'épi que le glaneur recueille.
Or, comme elle achevait de chanter ses refrains,
Ruzard et Tonkourou, suivis de deux marins,
Entrèrent. Le premier dit avec impudence :
— Nous en amenons deux, grâce à la Providence.
Le huron ajouta :
— Les autres ont péri.

Àces mots du sauvage il s'élève un long cri
Et les jeux de plusieurs se remplissent de larmes.
Lozet dit aux marins :
— Puisse avoir quelques charmes
L'humble hospitalité que je vous offre ici !
Le plus jeune — Léon — répond alors :
— Merci !
Celui qui fait l'aumône est doué de sagesse ;
Le ciel à son égard usera de largesse.
Puis, il sentit mourir, sur le seuil étranger,
La vigueur qui l'avait tenu dans le danger.
À l'abri des vents froids, éloigné des flots sombres,
Il vit devant ses yeux passer les tristes ombres
Des matelots restés sous les glaçons épais,
Et se mit à pleurer.
— Qu'ils reposent en paix !
Le ciel m'en est témoin, oui, j'en fais la promesse,
Je leur ferai chanter, cet hiver, une messe,
Dit la mère Lozet, en cherchant vitement,
Pour les deux naufragés, un nouveau vêtement.
— Il ne faut pas, non plus, oublier, capitaine,
Ceux qui nous ont sauvés d'une mort trop certaine,
Observa le pilote.

Au moment même il tend
Au rusé Tonkourou qui sourit et l'attend,
Pleine de pièces d'or, une bourse de soie.
— Oh ! pour moi, dit Ruzard, c'est assez de la joie
De vous avoir sauvés d'un si cruel trépas,
Gardez votre or, messieurs, non, non, je n'en veux pas ;
Mais que l'indien pauvre accepte quelque chose,
Personne n'y verra de mal je le suppose.
Tout le monde approuva l'astucieux garçon.
Louise lui sourit. Tonkourou, sans façon,
Prit dans ses doigts crochus la bourse étincelante,
La soupesa d'abord d'une manière lente,
Puis la fit disparaître au fond de son gousset,
Sans plus se soucier de ce qu'on en pensait.

La brise n'avait plus de sifflements farouches ;
La neige miroitait et, sur ses blanches couches
Nul rapide traîneau, tiré par un coursier,
N'avait fait un sillon de ses patins d'acier.
Vêtu d'étoffe grise et portant la mitasse,
Un homme cheminait pensif, la tête basse.
Il atteignit bientôt le village huron,
S'arrêta sur le seuil d'une hutte en bois rond,
Prêtant au moindre bruit une oreille attentive.
Il ouvrit à la fin, mais d'une main craintive.
— François, mon jeune ami, tu viens de bon matin ;
Tu flaires, je le vois, quelque riche butin,
Grommela de son siège une maligne vieille.

— Il faut se souvenir des choses de la veille,
Mère Simpière. Il faut, et cela me suffit,

Que j'aie après l'ouvrage une part du profit.
— C'est juste. Ah ! qu'il est beau cet argent dur qui sonne !
C'est mon Dieu maintenant. Une seule personne !
Tout autre culte, hélas ! m'inspire la pitié,
Et je n'enfante point le crime qu'à moitié.
Tonkourou dit :
— Ruzard, Jean te trouve exemplaire ;
Puis, à Louise aussi tu commences à plaire.
Ils sont gagnée.
Tous deux, âpres comme des loups,
Comptaient les louis d'or avec un soin jaloux.
La vieille s'approcha disant ;
— Je vous approuve ;
Il faut garder le bien quand Dieu veut qu'on le trouve.
Et, sur l'or qui tombait en rendant des sons clairs,
Ses deux grands yeux méchants dardaient de vifs éclairs.
Ses cheveux se dressaient comme un nid de couleuvres.
Elle ajouta :
— L'enfer doit sourire à nos œuvres.

Ruzard était muet. Tonkourou, l'air moqueur,
Fit luire à la lumière un flacon de liqueur
Et le mit dans les mains de la vieille sorcière :
— Bois, dit-il ; j'aime encore et ta fierté princière
Et ton cœur implacable où la vengeance bout.
Nos lunes tombent vite, allons gaîment au bout.

On causait chez Lozet.
— Oui, disait le pilote,
Depuis longtemps déjà l'océan me ballotte.
Une idée autrefois vint hanter mon cerveau :

Voyager ; voir le monde et chercher du nouveau.
Je partis. J'étais seul. Ma jeune et douce femme
Venait de rendre à Dieu, dans un cri, sa belle âme.
Je dis que j'étais seul, non ; j'avais une enfant
Qu'elle m'avait donnée, hélas ! en s'en allant.
Un cheval galopait sur la route nacrée.
Dans l'air froid de la nuit la clochette sacrée
Fit entendre soudain ses tristes tintements :
Un mourant demandait les derniers sacrements.

Chacun reste muet de surprise. On écoute
Le galop du cheval qui dévore la route.
— Le bon Dieu ! le bon Dieu ! Vite, prosternons-nous,
Clame Jean.
Tous alors se jettent à genoux
Et jusque sur le sol courbent leur front rustique.
— Mais à qui porte-t-on le sacré Viatique ?
Demande le vieillard d'une inquiète voix.
Un des causeurs répond :
— Je cherche mais ne vois,
Car le curé n'a pas, aux grand's messes dernières,
Recommandé, bien sûr, de malade aux prières.
— Un crime ! un attentat ! gémit François Ruzard
Qui rentrait tout à coup et comme par hasard.
Alors ce fut le bruit de l'essaim qui bourdonne
— Qu'est-ce donc ? disait-on effrayés.
Lui :
— Je donne
Comme je l'ai compris le récit du forfait.

— Un crime, juste Dieu ! fit Lozet stupéfait.
— Voilà ce qu'on m'a dit tout à l'heure à l'église :
C'est le père Sivrac qu'on tue et dévalise.
Il est tombé mourant sous les coups de bâton
Dans sa cave, là-bas, au phare du Platon.
Pourquoi vivait-il seul dans cette solitude ?
Jean reprit :
— Est-ce vrai ? de toute certitude ?
Connaît-on l'assassin ? Soupçonne-t-on qui c'est ?
— On ne le connaît pas ; personne ne le sait.

Quelques instants ont fui. Contre la table assise,
Louise, lentement, d'une main indécise,
Tourne, le front penché, son léger dévidoir.
Près des blancs écheveaux l'écheveau rouge ou noir
Se tord comme un serpent sur la flexible roue ;
Et, comme un arc-en-ciel, la laine qui se joue
Sous les doigts de la vierge aux pensers sérieux,
Décrit en frémissant un cercle radieux.
Le jeune naufragé vint s'asseoir auprès d'elle.
Elle savait déjà son amitié fidèle ;
Un songe séduisant captivait ses esprits ;
Par un charme inconnu son cœur se sentait pris.

Le jeune homme parlait un langage bien tendre
Et la naïve enfant se plaisait à l'entendre ;
Cela l'éblouissait comme un ardent foyer
Où l'étincelle d'or se prend à tournoyer.
⁂
Déjà le dévidoir tournait un peu moins vite ;
La laine s'attachait aux doigts de la petite ;

L'eau chantait sur le poêle, et, sur le bahut bleu
On voyait trembloter un long ruban de feu,
Comme un rayon de jour sur le frisson de l'onde.
Et Louise écoutait, dans sa candeur profonde,
Les discours séduisants du jeune marinier.
La mère Jean tenait son tricot routinier
Tout en fredonnant l'air d'une vieille complainte.
Le fuseau suspendit sa monotone plainte ;
La laine au brin soyeux retomba mollement.
Levant son grand œil noir, Louise, par moment,
Balbutiait un mot qui mourait sur sa lèvre.
Elle sentait le feu d'une indicible fièvre.
Elle n'essayait point d'échapper aux transports
Qui ravissaient son être et l'enivraient. Alors
Son cœur n'opposait plus de vaine résistance.
Ils parlèrent longtemps d'amour et de constance.

Et c'est toujours l'hiver. L'air est plein de frissons ;
Aux gouttières de bois s'accrochent les glaçons,
Comme des glaives nus ou comme une dentelle.
Et tout semble frappé d'une torpeur mortelle.
Sous le voile brillant des neiges, des frimas,
Avec ses chants d'amour et ses prés de damas,
Toujours la terre attend la chaleur printanière.
Le coursier sous le fouet agite sa crinière
Et fait sonner au loin ses grelots éveillés.
Au milieu des vallons les arbres effeuillés
Ressemblent aux vaisseaux qui dérivent sans voiles.
Pendant qu'à la maison l'on fabrique des toiles

La hache frappe dru. La ferme s'agrandit,
Et le fléau pressé sur l'aire rebondit.
Si Jean Lozet dénoue une gerbe pesante,
Il en bénit le ciel, il sourit, il plaisante.
Comme sur un parquet ou déroule un tapis,
Il déroule en deux rangs les frémissants épis,
Puis, armé du fléau, jusques à la soirée,
D'un bras infatigable il frappe sur l'airée.
Pour l'aider à sa tâche et pour calmer l'ennui,
Le pilote et Léon, bien souvent, avec lui
Se rendaient à la grange, au lever de l'aurore,
Et s'armaient eux aussi de l'instrument sonore.
Alors on entendait sur les épis serrés,
Avec des mouvements rapides, mesurés,
Les battes de bois dur retomber en cadence
Comme les pieds légers d'une troupe qui danse.

Sous le toit de Lozet Ruzard venait toujours,
Mais Louise avec peine écoutait ses discours.
Il le devinait bien et commençait à craindre
De perdre le bonheur au moment de l'atteindre.
L'insensé ! jusqu'alors il n'avait guère aimé ;
Il n'avait entrevu qu'une dot. Animé
Du désir d'amasser des richesses frivoles,
Il ne tressaillit point à de douces paroles.
Aujourd'hui tout changeait. Il aimait, et ses yeux
Découvraient chez la vierge un charme merveilleux.
Il savait cependant qu'elle serait soumise,
Que celui-là l'aurait à qui Jean l'a promise.

Tout n'était point perdu ; mais il faudrait lutter.
Son cœur dur n'était pas facile à rebuter ;
Son âme résistait longtemps à la secousse ;
Mille moyens pervers venaient à sa rescousse.
Comme tous les méchants, vain, superstitieux,
Il croyait aux esprits, aux sorts malicieux,
Aux philtres amassés, la nuit, dans la campagne.
⁂
Tonkourou l'indien et sa vile compagne
Étaient au loin connus pour leur sagacité.
Ils prédisaient la peine et la félicité,
Faisaient naître souvent la haine vengeresse
Ou les ardents transports d'une coupable ivresse.
Elle savait peut-être autant que le huron
Faire bouillir, le soir, dans un large chaudron,
Les simples vénéneux et les herbes lubriques.
Elle savait par cœur des formules magiques.
Dans les cartes lisant, ses regards assurés
Trouvaient mille secrets des autres ignorés.
Amoureux ou jaloux envahissaient sa hutte.

— Comment, se dit Ruzard, finira cette lutte
Où me pousse l'ardeur d'un rival inconnu ?
Sera-t-il le premier, lui, le dernier venu ?
Il songe à la sorcière et se rend à son bouge.
Il entre, la salue. Elle est sombre et ne bouge.
Il fait sonner de l'or. La vieille au cœur vénal
Grimace, en se levant, un sourire infernal.
Le son de l'or est doux à son âme de pierre.
— Dites-moi l'avenir, bonne mère Simpière,
Je paie un prix royal et j'écoute à genoux.

— Dans l'avenir, c'est vrai, nous pouvons lire, nous ;
C'est un saint privilège. Et nous sommes connue
Pour ne dire à chacun que la vérité nue.
Que veux-tu consulter, les cartes ou ta main ?
— Les cartes, pour ce soir ; je reviendrai demain.
Aussitôt elle bat de vieilles cartes sales,
Les coupe, les divise en quatre parts égales,
Les met en éventail et lit, d'un œil pervers,
Les secrets enfermés dans les signes divers.

Les femmes du village exerçaient leur faconde ;
Elles avaient sans doute une mine féconde
Dans les divers récits des marins étrangers.
Emportant leurs rouets ou leurs tricots légers,
Elles se rassemblaient, le soir, chez l'une d'elles,
Pour apprendre ou conter les dernières nouvelles.
Et pendant que grondaient les rapides fuseaux,
Que l'aiguille d'acier nouait de fins réseaux,
Les langues s'agitaient comme fait la ramure,
Lorsqu'après un jour chaud une brise murmure.
Et les sous-entendus, les doutes, les soupçons,
Revenaient apprêtés de toutes les façons.

— Que penser, disait l'une, oui, que penser d'un homme
Qui ne sait pas encor de quel nom il se nomme ?
Ne peut-on pas au moins le croire compromis.
Et l'autre répondait :
— Certes ! c'est bien permis.
Et puis une troisième en filant sa quenouille
Ajoutait aussitôt :
— Cependant si l'on fouille,

On trouvera souvent, vous ne direz pas non,
Des chrétiens obligés de se forger un nom.
Le marin se prépare une habile défense :
Ce souvenir brumeux d'une joyeuse enfance,
Et le fantôme noir qui le prit dans ses bras,
Sont bien faits pour tirer le bâtard d'embarras.
En tordant les brins d'or des soyeuses filaces,
Ainsi causaient souvent les commères loquaces,
Au récit de la veille ajoutant un détail,
Et mêlant sans remords calomnie au travail.

Ruzard a pris congé de la femme maudite :
Il s'en va. La nuit monte en son âme interdite.
Il ressent de nouveau des doutes, des tourments :
Il éprouve déjà les justes châtiments
Des esprits curieux qui veulent trop connaître.
Dans son cœur ulcéré la sorcière a fait naître,
Par un silence adroit, par un discours trompeur,
La joie et le dépit, l'espérance et la peur.
Il marchait à grand pas et, de sa lèvre blême
Tombaient des mots sourds : plainte, ou menace ou blasphème.
Il tâchait de trouver conforme à son désir
Un sens mystérieux qu'il n'avait pu saisir.

Ainsi marchant, ainsi maugréant, noir fantôme,
Il arrive chez lui par le bois sans arôme.
Il réveille le feu sous la cendre endormi
Et, dans un vieux fauteuil se couchant à demi,
Il se prend à former des projets de vengeance.
Il serait insensé d'avoir de l'indulgence
Pour cet audacieux qui lui vole son bien ;

Il veut que Jean Lozet le chasse comme un chien.
Le vent faisait gémir les grands érables chauves
Et la flamme au plafond jetait des lueurs fauves.
Il se verse du rhum dans un verre profond :
— À mon Succès ! fait-il en buvant jusqu'au fond.
Il dépose son verre.
— À mon tour une goutte,
Et ton succès, Ruzard, ne fera plus de doute,
Dit en entrant alors le cynique huron.
François, l'apercevant, lui décoche un juron :
— Tu laisses à propos, grand chef, ton lit de mousse ;
Est-ce Dieu qui t'amène ou l'enfer qui te pousse ?

— La vieille m'a conté longuement tes soucis.
Il nous faudrait avoir des cœurs bien endurcis
Pour ne pas s'alarmer quand un mal te menace,
Toi notre ami. François, le sauvage est tenace :
Il ne retire point sa parole ou sa foi.
Or, tu sais que je veux partager avec toi
Et ta mauvaise chance et ta bonne fortune.
Je me suis dit tantôt : c'est une heure opportune :
Il commence la lutte, aidons-le quelque peu…
Mais verse donc encor cette bonne eau de feu ;
Vois-tu ? cela réchauffe en déliant la langue.
Je ne veux pas te faire une longue harangue :
Il vaut bien mieux agir que parler. C'est ceci :
Que Lozet chasse enfin ton rival loin d'ici.
— Mais comment ? si Louise…
— Il le fera, te dis-je.
Le devoir, le scrupule, et la peur…
— Quel prodige !

Le chasser lui par qui mon doux hymen se rompt !
Et sais-tu, chef habile, un moyen sûr et prompt ?
— Nous en dirons du mal ; le mal est doux à croire ;
Et, s'il a l'âme blanche elle paraîtra noire.
Sauvé par nous, par nous il peut aussi périr.
— À nous deux tous les biens que je vais acquérir !

Parfois la calomnie a le ton débonnaire ;
Elle éclate parfois comme un coup de tonnerre ;
Elle déchire, mord et réduit en lambeaux
Les plus belles vertus et les noms les plus beaux.
Au village on jugeait Louise téméraire,
On la blâmait tout haut de ce qu'elle osait plaire.
— Ce jeune homme étranger l'aimera-t-il longtemps,
Disaient les gens ? Hélas ! quand viendra le printemps,
Il ira parcourir de lointaines contrées
Où de pauvres enfants, déjà, se sont montrées
Trop sensibles, peut-être, à ses tendres discours.
Les jours d'enchantement pourraient bien être courts.

François et le sauvage avaient bien fait leur œuvre
Ils étreignaient Léon d'une étreinte de pieuvre.
— Le foyer du vieux Jean sera déshonoré,
Affirmaient-ils partout d'un air tout éploré,
Pendant qu'ils souriaient dans leur âme hypocrite.
Ils ajoutaient encor :
— La chose était écrite.
Ah ! Lozet gémira de son aveuglement,
Mais il sera trop tard. Si le gars, seulement,
Veut bien ne pas laisser cette enfant dans la honte…
Car tout n'est pas mensonge en ce qui se raconte.

De toutes ces rumeurs qui circulaient dans l'air
On alla faire au prêtre un récit long et clair.
Il fut alors saisi d'une cruelle angoisse.
Le scandale, jamais, dans sa bonne paroisse
N'aurait été si grand. Au pied des saints autels
Il épancha son âme et ses chagrins mortels.
⁂
Déjà plus d'une fois des langues indiscrètes
Avaient dit à Lozet que les amours secrètes

De sa fille adoptive et d'un aventurier,
Que l'on ne voulait pas pourtant injurier,
Apporteraient un jour le trouble en sa demeure.
— Avant que cela soit, fasse Dieu que je meure !
Répliqua le vieillard à ses prudents amis.
On le savait, c'était un homme fort soumis
Aux conseils comme aux lois de la divine Église.
Il avait en horreur l'homme qui scandalise,
Que ce soit la faiblesse ou la perversité.
Faudrait-il en venir à la nécessité
De refuser asile à Léon son jeune hôte,
Plutôt que de charger son âme d'une faute,
Il le fera bien sûr ; mais ses yeux diligents
Ne se fermeront plus sur les deux jeunes gens.

Tu veux, qui ne le sait, ô charité chrétienne ?
Que le culte des morts à jamais s'entretienne ;
Tu nous dis de prier souvent sur les tombeaux,
De brûler des encens, de porter des flambeaux
Qui sont l'emblème heureux de la vie éternelle ;
De cultiver toujours cette amour fraternelle

Qui nous tenait unis à ceux qui ne sont plus ;
Et nous mêlons nos voix à celles des élus,
Pour bénir du Seigneur où notre espoir se fonde
La justice éclatante et la bonté profonde.
Un matin le clocher jeta de longs sanglots.
Les trois cloches d'airain pleuraient comme des flots

Que rejette le vent sur la plage sonore ;
Puis elles se taisaient pour commencer encore.
Et les autels dorés étaient tendus de noir,
Et les chastes parfums montaient de l'encensoir.
Sur les voiles de deuil jetant leur flamme pâle,
Douze cierges semblaient autant de clous d'opale.
Des clercs en surplis blancs environnaient la croix ;
L'orgue mystérieux faisait gronder ses voix ;
Les chantres alternaient, disant leur strophe sainte,
Et des gens de partout comblaient l'auguste enceinte.
Au milieu de la foule étaient les mariniers.
On priait pour leurs morts. De ses propres deniers
La mère Jean Lozet, fidèle à sa promesse,
Leur faisait, ce jour-là, chanter une grand'messe.

⁂

Le curé ne pouvait bannir de ses esprits,
Sans trouble ou sans remords, ce qu'il avait appris
De la douce Louise et du beau capitaine.
Il savait la vertu bien souvent incertaine,
Mais il ne jugeait pas sur un vague motif.
Aux besoins de son peuple il était attentif.

Faire aimer le Seigneur, c'était sa politique.
Son peuple n'avait point, dans son bon sens rustique,

La sotte vanité qui s'épand en maint lieu,
De se croire assez fort pour se passer de Dieu.
Quand des cloches d'airain les tintements finirent,
Que les cierges bénis tour à tour s'éteignirent,
Comme les astres d'or au fond du firmament,
La foule des chrétiens s'éloigna lentement,
Fléchissant le genou devant l'Eucharistie.
Alors le père Jean vint à la sacristie.
Le curé l'attendait. Il voulait lui parler
De ces bruits scandaleux qu'on faisait circuler.
Ils causèrent longtemps, et Jean dit :
— Cette intrigue,
Plus que vous ne pensez, messire, me fatigue.
Merci de vos conseils ; ils étaient désirés.
Je ferai désormais ce que vous prescrirez.

Ruzard qui charroyait passa chez la sorcière.
Couvrant ses cheveux gris d'une étoffe grossière,
Elle sort du wigwam et vient près du traîneau.
Son haleine de feu brûle comme un fourneau.
— Va chez Lozet, dit-elle, et fais la grand'demande.
Hâte-toi, mon ami, je te le recommande.
Plus d'hésitations ; de la célérité.
Songe bien que l'audace est ta sécurité.
— J'y vais aller ce soir ; que votre art me protège !
La tempête s'avance avec son blanc cortège,

Et l'on ne pourra plus dans l'instant charroyer :
Je trouverai Lozet fumant à son foyer.
Mais pouvez-vous encor m'affirmer, sans méprise,
Qu'elle va réussir cette grande entreprise ?

— Éloigne le marin et tu réussiras.
Va droit au but, sans peur ! Lozet t'ouvre ses bras.
Et Louise, bientôt, oui, Louise qui t'aime
Marchera vers l'autel où le Dieu qu'on blasphème…
Ici la vieille femme eut un geste d'horreur.
Ses yeux semblaient lancer des flammes de fureur.
Elle cracha sur Dieu, puis, comme une vaine ombre,
Elle alla s'enfonçant sous la ramure sombre.
Ruzard, pensif, troublé, revint à sa maison.
Il promena ses yeux sur l'obscur horizon,
Cherchant à découvrir si, jusqu'à la soirée,
La neige allait enfin tomber toujours serrée.
Le vent diminuait un peu ; la neige aussi.
Il fallait en finir avec ce long souci.
Il partit à la brune. Assise à sa fenêtre,
La Pérusse le vit et put le reconnaître.

— Tiens ! fit-elle, on aura, dimanche, un ban nouveau.
Ce ban de plus en plus obsède son cerveau.
Il fait froid. Aux châssis enneigés le vent râle ;
N'importe ; elle sourit, s'enveloppe d'un châle ;
De ses souliers de cuir rattache les cordons,
Met du bois dans le poêle, attise les brandons
Et s'en va raconter, dans tout le voisinage,
Que Ruzard marche enfin pour se mettre en ménage.

⁂

À la porte de Jean s'arrêta le cheval.
François, quand il entra, ne vit point son rival.
Léon était sorti. Cela le rendit aise.
Lozet vint souriant lui présenter sa chaise.
Or, Louise était là qui tournait son fuseau.

Elle eut comme un frisson, le frisson de l'oiseau
Quand passe le chasseur.
D'une âme résolue
Le jeune homme aussitôt s'avance et la salue.
Il lui dit le bonheur qu'il éprouve à la voir.

Elle sent le poids lourd d'un étrange pouvoir :
Sur le rouet qui gronde elle incline la tête.
Le brin soyeux se rompt et le rouet s'arrête.
Et, lui, croit deviner une sainte pudeur
Dans ces signes nouveaux de trouble et de froideur.

Le ciel était couvert par une immense nue
Et la neige roulait sur la campagne nue,
Ensevelissant tout comme le flot montant.
Chez le père Lozet plusieurs vieillards, pourtant,
Des amis, des voisins, faisaient la causerie,
Pendant que les chevaux piaffaient dans l'écurie.
C'étaient les deux Boisvert, Vidal et Poudrier,
Anselme Mathurin, un habile ouvrier,
Et Bélanger l'ancien, vaillant octogénaire
Qui tous les jours encor découpait, d'ordinaire,
Dans le frêne pliant sa paire de sabots,
Qui fièrement portait la tresse et les jabots.
Une douce gaîté déride leur vieillesse :
Le jeune âge à leurs yeux perd de sa gentillesse.

Ils comparent leur temps à celui d'aujourd'hui
Qu'ils trouvent moins joyeux et souvent plein d'ennui.
Le présent nous fatigue et le jour qui s'envole
Se pare, en s'éloignant, d'une vive auréole.
Pour eux le Quatre-Sept est le plus beau des jeux.

Ils le rendent piquant et parfois orageux ;
Observent avec soin chaque carte qui passe,
Se risquent quelquefois dans une horrible impasse,
Ou, sur la défensive, ils ne relèvent point,
À moins que sur la table il ne se trouve un point.
La lutte est fort souvent d'intérêt toute pleine ;
Ils donnent le capot, reçoivent la vilaine.
Au bout d'une heure entra le vieux pilote Auger —
Pierre Auger, son vrai nom —
— Allez interroger
Ces deux pauvres joueurs aux moroses figures,
Qui semblent, lui dit-on, consulter les augures,
Ils vous diront comment, par des coups maladroits
Qui se font, Dieu merci ! rares dans nos endroits,
Ils en sont arrivés à se couvrir de honte.
— J'ai pitié du malheur ; mais au poêle de fonte
Laissez-moi réchauffer mes doigts quelques instants,
Dit Auger le pilote, il fait un rude temps.

— Lozet, tu vas venir me donner ma revanche.
Je t'en veux, tu le sais : tu m'as battu, dimanche,
Et j'ai fait un capot. Mais je n'avais rien, quoi !
Je suis fort aujourd'hui. Bon ! l'estèque est à moi,
Dit le père Bibaud, d'une voix élevée,
En amenant à lui la dernière levée.
— Lozet ? il n'est ici ni d'esprit, ni de corps :
Il est avec François à faire les accords.
Mais Jean au même instant sortit d'une autre chambre,
Et Ruzard le suivait. Un coursier qui se cambre
N'a pas, dans son œil vif plus d'orgueil et de feux

Que n'en avait ce gars.
Ils s'assirent tous deux.

L'un des joueurs reprit :
— Auger, pour nous distraire,
Nous deux à qui le sort des cartes fut contraire,
Faites nous le récit commencé l'autre soir…
— Et qu'il fallut suspendre, afin de courir voir
Le pauvre ami Sivrac tué par quelque lâche.
— Ah ! vous me demandez une assez rude tâche,
Répondit le pilote aux deux joueurs vaincus ;
Je le ferai pourtant ; mais soyez convaincus
Qu'à ce récit mon cœur jamais ne s'accoutume.
Ce souvenir lointain garde son amertume :
Mon âme tour à tour s'y plaît et s'en défend.

Je vous parlais, messieurs, ce soir-là, d'une enfant
Qu'en mourant loin de moi ma femme mit au monde.
Je ne l'ai jamais vue, et sur Dieu je me fonde
Pour la trouver un jour.
Alors, surpris un peu,
Quelques uns des vieillards suspendirent leur jeu.
— J'ai souffert, gémit-il, Dieu veut qu'on reconnaisse
Partout sa main. Je vis, un jour de ma jeunesse,
Une femme adorable à laquelle je plus.
Les marins n'aiment pas les retards superflus ;
Il faut qu'ils sachent bien profiter de la brise.
Nous fûmes mariés, un matin, à l'église,
Grâce au calme profond qui tenait le bateau,
Depuis plus de huit jours, immobile sur l'eau.
Enfin je m'éloignai de cette rive chère,

Laissant ma jeune épouse avec sa vieille mère
Qui la voulait garder jusques à mon retour.
Départ fatal ! Tombeau de mon unique amour !
Je vois encor les pleurs de l'épouse chagrine.
Longtemps je l'ai tenue alors sur ma poitrine,
Longtemps j'ai vu voler son blanc mouchoir au vent.
Puis, tout se confondit avec le flot mouvant.
Au retour, le vaisseau ne put entrer en rade ;
L'hiver l'avait surpris. Je débarquai malade

Et m'en vins à L'Islet mon village natal.
J'empirais. On craignit un dénoûment fatal.
Ma femme qu'on trompait dut alors tout apprendre.
Elle se mit en route ; elle ne put se rendre :
La fatigue, la peur, le désespoir, l'ennui,
Je vous l'ai dit, je crois, l'ont tuée une nuit.
Quand j'ai su mon malheur la terre était fleurie,
L'espérance chantait dans mon âme attendrie.
J'aurais voulu mourir alors. Ô Dieu, quel coup !
Depuis cette heure amère, oui, j'ai pleuré beaucoup.
Je dus partir encor pour des rives lointaines.
Depuis plus de vingt ans des courses incertaines,
Des accidents divers, des plans audacieux
M'ont un peu malgré moi tenu loin de nos cieux…
Si ma fille a vécu, maintenant elle est grande.
Il faut que je la trouve ; il faut qu'on me la rende…
Et cependant j'ai peur quand je pars à songer
Que je ne suis pour elle, hélas ! qu'un étranger !
Jean se trouble ; l'effroi se peint sur sa figure ;
On croirait qu'il entend un implacable augure.
Essuyant sa paupière avec son tablier,

Sa femme auprès de lui paraît tout oublier ;
Louise en son émoi, pleure, et rien ne l'apaise.
Ruzard voudrait douter. Ce long discours lui pèse.

Il regrette d'avoir sauvé cet homme. Il sent
Qu'il aura désormais un ennemi puissant.
Enfin Lozet s'écrie :
— Ô Dieu, sur ma demeure
Ton bras s'appesantit encore !… Que je meure
Si de m'ôter sa fille il nourrit le dessein !
Et la mère Lozet presse contre son sein
Louise son enfant adoptive. Elle, pâle,
Murmure avec effort et comme dans un râle :
— Mon père ! C'est mon père !…
Auger, tout stupéfait,
Regarde se disant :
— Qu'est-ce donc que l'on fait ?
Jean le prend par le bras et lui montre Louise.
— Votre enfant la voici, dit-il… Ce coup me brise !
— Ma fille ! C'est ma fille ! Oh ! ne me trompez pas !
Le ciel lui-même a donc ici guidé mes pas ?

Et sur son cœur de père, heureux et sans contrainte,
Il presse sa Louise en une douce étreinte.
Il murmure aussitôt, contemplant son front pur.
— Ô mon enfant, je t'aime ! et pourtant je suis sûr
Que tu ne peux m'aimer comme je le demande.
N'importe ; ne crois pas que je te réprimande.
Ah ! mes jours vont avoir une paisible fin !…
Sa mère était ainsi : toute la même enfin :
Même triste sourire et même chevelure.

En voyant cette enfant, sa grâce, son allure,
Bien souvent je pensais à mon ange perdu…
Mais pouvais-je espérer qu'il me serait rendu ?
De ses beaux bras Louise enchaîne son vieux père.
Elle sent qu'en sa vie un changement s'opère.
Dans son regard s'allume un éclat inouï ;
Son front, comme un matin, se lève épanoui ;
En silence elle boit l'enivrement paisible,
La coupe inespérée.
Et Jean, c'était visible,
Avait peur de voir fuir l'ange de son foyer.
— Sous le fardeau des ans je commence à ployer,

Dit-il avec des pleurs, Auger, je vous en prie,
N'allez pas m'enlever cette fille chérie,
Ma vieille femme et moi, nous mourrions de douleur.
— Je ne suis pas un tigre, encor moins un voleur,
Lui répondit Auger, vous garderez ma fille :
Plus qu'avec moi chez vous elle est dans sa famille !
Mais je viendrai souvent — faut pas me jalouser —
Sur son front virginal déposer un baiser,
Quand on jettera l'ancre au retour des voyages.
Ces paroles de paix chassèrent les nuages.
Au toit hospitalier où l'attendait toujours
Un bienveillant accueil et de chastes amours,
Léon revint. Il dit :
— Est-ce que l'on complote ?
Le mystère flottait partout. Mais le pilote
Accourt à sa rencontre et tombe dans ses bras.
— Viens, fait-il, ô Léon ! viens, et tu comprendras

Comme je dois bénir la clémence divine !…
J'ai retrouvé ma fille !… Ah ! ton cœur le devine,

C'est Louise !… ô bonheur ! Louise est mon enfant !
Et des larmes mouillaient son regard triomphant.
Le marin, tout ravi, près de la vierge vole.
Les mains pressent les mains, les lèvres, sans parole,
Semblent sourire au ciel qui vient de s'entr'ouvrir.
Le vieux Bélanger dit :
— Qui donc peut découvrir
Les biens inattendus qu'un Dieu bon nous accorde ?
On croit qu'il nous châtie, il fait miséricorde !
— C'est vrai, finit Léon.
Mère Jean, à ces mots,
Vit se rouvrir encor l'abîme de ses maux :
Un souvenir amer, comme un glaive de flamme
S'enfonça brusquement jusqu'au fond de son âme.
Elle cria soudain en son horrible émoi :
— Qui donc me le rendra, mon tendre file, à moi ?

La nuit s'en va. Déjà l'on voit luire l'aurore.
Louise est en prière. À peine elle a pu clore
Sa paupière brûlante en son lit de duvet.
Un ange s'est penché longtemps sur son chevet,
Un ange au front empreint d'une souffrance amère,
Et cet ange béni, c'était sa jeune mère.
Au dehors tout restait encor silencieux.
À l'éclat du matin qui souriait aux cieux
Sa fenêtre s'était tout à coup irisée.
Sur la neige des clos la lumière brisée

Semblait des diamants répandus à foison.
Le métier reposait tout près de la cloison.

Après avoir prié seule dans sa chambrette,
Elle vint à l'ouvrage. Elle prit la navette
Et longtemps avec bruit, de ses doigts entendus,
Entre les brins de laine artistement tendus,
La fit courir. Ainsi, parfois, dans les orages,
On voit courir la lune à travers les nuages ;
Avec un bruit pareil, au milieu des roseaux,
On voit glisser, parfois, l'aile des gais oiseaux.
À cette heure hâtive où le matin frissonne
Sur la route de neige il ne venait personne.

⁂

Cependant Jean Lozet s'approcha du métier
Et, sous un air naïf cachant son ton altier,
Il dit en tourmentant de la main sa moustache :
— Ma Louise chérie, il faut bien qu'on le sache,
François t'a demandée en mariage hier.
C'est un brave garçon ; on peut en être fier.
Confiant dans ton cœur, car il n'est pas frivole,
J'ai voulu sur le champ engager ma parole.
Ton refus me ferait mourir.
Dans ses douleurs
Louise ne dit rien, mais elle fond en pleurs.

En ce moment-là même arrive le pilote :
Il voit sa douce enfant qui s'éloigne et sanglote.
— Elle pleure ? fait-il, en regardant Lozet.
Quel est donc son chagrin ? Est-ce que l'on osait…
Et Jean, tout aussitôt, d'un ton plein d'amertume :

— On n'ose rien de plus, Auger, que de coutumé,
Et l'on fait son devoir toujours. C'est mon enfant…
Notre enfant à tous deux. Or, le curé défend,
Et la défense est juste en ce cas il me semble,
Entre les jeunes gens qui demeurent ensemble,
Les entretiens d'amour, les tendres liaisons.
— J'entends parfaitement vos pieuses raisons.
Vous voulez que d'ici le capitaine sorte ?
— Me suis-je donc jamais exprimé de la sorte ?
Je veux unir Louise, et sans retard l'unir
À ce noble garçon dont vous devez bénir,
Le capitaine et vous, l'héroïque courage.
— Parlez-vous de Ruzard ?
— Il est dur à l'ouvrage,
D'une santé de fer, économe, appliqué…

— Parlez-vous de Ruzard ?
— Je l'ai bien remarqué :
C'est le meilleur parti de tout le voisinage ;
Nul n'a plus belle terre en grain ou jardinage.
— Parlez-vous de Ruzard ?
— Oui, de l'ami François.
Il sera notre gendre, et c'est un fort bon choix.
— Je ne crois pas qu'ainsi jamais on ne le nomme.
— Vous lui devez si peu, monsieur, à ce jeune homme…
Le pilote était vif, parfois un peu rageur,
Le dépit fit monter à son front la rougeur.
Lozet s'aperçut bien qu'il avait été vite,
N'importe, il ajouta :
— Qu'il vienne, je l'invite.
— Je le hais, fit Auger, et ma fille jamais…

Un geste termina sa phrase. Désormais
Plus de paix sous le toit ; elle s'est envolée.

Auger allait sortir. Louise, désolée,
S'élance sur ses pas et tombe à ses genoux.
— Restez encor, dit-elle, oh ! restez avec nous !
Et Lozet que cela surprend et désespère,
Lozet s'écrie alors :
— Ne suis-je pas ton père,
Moi depuis si longtemps ta gloire et ton appui,
Ne suis-je pas ton père, ô Louise, aujourd'hui,
Autant que ce marin qui parle de te prendre,
Qui ne t'a jamais vue, et ne saurait comprendre
Toute l'affection qui germe en un berceau ?
Voudrait-il t'emmener au loin sur son vaisseau ?
Ma Louise, il vaut mieux ne voyager qu'en rêve.
Reste ici près de nous ; reste sur cette grève
Où tu jouais, petite, avec les papillons…
Ah ! bientôt le chagrin va creuser des sillons
Sur mon front dénudé, sur ma joue amaigrie !
Reprit-il, comme à part, d'une voix moins aigrie.
Louise murmura, l'embrassant tendrement :
— Déjà vous oubliez vingt ans de dévoûment !

— En avant, mon coursier ! Ta jambe est fine et sûre.
En avant ! La défaite est une flétrissure.
Sous tes crampons de fer la glace que tu mords
Résonne jusqu'au loin. On l'entend de nos bords
Comme, aux jours d'ouragan, les bruits sourds de la houle.
En avant mon coursier ! Vois-tu partout la foule
Qui s'agite et frémit comme la mer au vent ?

Ton rival vigoureux veut prendre le devant.
Tel qu'un brûlant fourneau ton naseau s'ouvre et fume ;
Mais ton flanc haletant n'a pas encor d'écume.
Ainsi disait Léon à son ardent coursier.
Et la glace tonnait sous les patins d'acier ;

Et la foule bruyante, aux abords de la voie,
Criait, battait des mains et trépignait de joie.
Sous son manteau le fleuve est semblable au vallon
Où pas un arbrisseau, planté comme un jalon,
N'ouvre au souffle du Nord son voile de feuillage,
Où pas un filet d'eau ne fait son babillage.
On court en sûreté sur les torrents captifs
Que sillonnaient hier de fragiles esquifs.
C'est un jour de plaisir, c'est le grand jour des courses.
Heureux qui gagnera la victoire et les bourses !
Dans leurs traîneaux, debout, tous les guides rivaux
Du fouet et de la voix animent leurs chevaux.
Les voici ! Le premier qui s'élance et qui passe,
Obéissant au guide et dévorant l'espace,
C'est l'étalon vaillant du père Mathurin.
Celui qui le conduit est le jeune marin.
Ruzard de Jean Lozet dirige la cavale.
Il passe le second. Un étroit intervalle
Le sépare toujours du rival détesté.
Le troisième cheval a d'abord disputé,
Par son allure vive, au départ, la victoire :
Maintenant il va perdre et le prix et la gloire.

C'est le trotteur rétif d'un rusé maquignon :
Tousignant, dont la foule au loin connaît le nom.

— En avant ! En avant ! Vite comme la brise !
S'écrie encor Léon que l'espoir électrise.
— Allons donc ! allons donc ! vocifère Ruzard
Qui se penche et, fougueux, mesure du regard
La distance qui reste à parcourir encore.
— Avance ! marche ! marche ! ô chétive pécore,
Hurle le maquignon à son grand cheval blanc
Qu'il laboure de coups sur la tête et le flanc.
De Saint-Jean, de Portneuf, pleins d'espoir ou de trouble,
D'autres viennent aussi. L'enivrement redouble.
La place est vaste, immense ; ils ne sont jamais trop.
Ils vont l'amble branlant, le trot franc, le galop.
⁂
Avec inquiétude, et d'un regard cupide
Lozet suivait Ruzard et sa jument rapide.

Les vœux sont pour Léon. Comme il va ! quel entrain !
Les deux premiers coursiers tiennent toujours leur train.
À côté l'un de l'autre et tête contre tête,
Ils s'élancent au but prompts comme la tempête.
Le maquignon jaloux, de sa voix de clairon,
Avec un coup de fouet jette un âpre juron,
Et l'animal méchant, qu'à trotter il invite,
Galope, court, se cabre, et n'en va que moins vite.
La lutte était ardente et la foule hâblait.
Jean criait à Ruzard de gagner. Il tremblait.
Ruzard prend, semble-t-il, un léger avantage :
Il va cueillir l'honneur et, le prix sans partage.
— D'un destin ennemi suis-je encor le jouet ?
Clame Léon.
Et, vif, il fait claquer son fouet

Le coursier orgueilleux rebondit sous l'outrage :
Il s'élance soudain et, renâclant de rage,
Il vole comme un trait sur le champ de verglas.
Dans son aveugle course il brise en mille éclats
Le traîneau qui se heurte aux angles des banquises.
Il laisse le sentier jalonné de balises

Et porte à tout hasard ses élans furibonds.
La clameur de la foule anime encor ses bonds.
Une course est finie. On a touché la borne.
Ruzard triomphe. Il quitte aussitôt son air morne ;
Il s'avance, salue et sourit de bon cœur,
Pendant que ses amis le proclament vainqueur.
On vante la cavale et sa fière encolure,
Et sa jambe nerveuse et sa vaillante allure.
Lozet, tout radieux, reçoit le premier prix
Et le donne à Ruzard qui feint d'être surpris.
Alors des jeunes gens portant le capitaine
Arrivent. Le fardeau rend leur marche incertaine.
Ils l'ont trouvé là-bas grièvement atteint,
La face sur la neige et le regard éteint.

Lozet n'hébergeait plus les marins. Leur silence
Quand il les offensait doublait sa violence.
Il leur dit de partir. Tous deux avec regret
Demandèrent ailleurs un asile discret.
Hamel, un patriote, un cœur plein de ressources,
Les accueillit : C'est là qu'on vit pendant les courses,
Quand se fut abattu son cheval insoumis,
Arriver le marin porté par ses amis.
Il souriait à tous dans sa reconnaissance ;

Il avait recouvré toute sa connaissance
Et se ressouvenait de plusieurs incidents.
Mais il sentait toujours comme des feux ardents

Qui lui brûlaient un bras, qui lui rongeaient la gorge,
Et ses tempes battaient comme un marteau de forge.
Or, Tonkourou le chef passait. Ce charlatan
Se vantait de guérir par le ciel ou satan.
Il était rebouteur. Il tuait ses émules
Par un dédain factice ou d'étranges formules.
Le docteur était loin, il fut donc appelé.
Sous un air grave et sombre ayant dissimulé
Sa profonde ignorance ou son inaptitude,
Il panse la blessure. Il garde l'attitude
Qui convient au savant dont les traits sont blêmis.
Il examine un bras qui lui semble démis.
Mais voilà que soudain il recule et chancelle ;
À travers ses cils noirs son œil fauve étincelle ;
Comme un frêle roseau tremble sa large main,
Et sa bouche se crispe en un rire inhumain ;
L'eau perle sur son front ; on croirait qu'il est ivre.
Le malade s'étonne et pourtant il se livre.
Qu'importe donc aussi d'où vient la guérison ?
Tonkourou, le fixant de son œil de tison,
Lisait sur ses bras nus d'étranges caractères,
Des signes curieux qui semblaient des mystères.

Mais il voit qu'on l'observe ; il prend un air posé.
On le redoutait. Nul, certes ! n'aurait osé
Lui demander alors la cause de son trouble.
Au même instant son soin pour le blessé redouble :

Il lui remet le bras par un jeu du hasard
Que l'ignorance émue appellera de l'art.

Léon ne souffre plus. Il sort ; mais sur la plaine
Il traîne les ennuie dont sa pauvre âme est pleine.
Saluant dans son cœur le retour du printemps,
Il va loin du regard des hommes inconstants.
Un adorable instinct le ramène sans cesse
Vers le seuil où gémit l'objet de sa tendresse.
De la vierge adorée il ne peut toutefois
Baiser la blanche main, ouïr la douce voix :
Lozet est irrité, Lozet gronde et s'emporte
Dès qu'il l'entend parler ou le voit à sa porte.

⁂

Le soir était venu. Dans un appartement
Sans meubles, tout poudreux, éclairé faiblement,
Étaient assis alors trois sombres personnages.
L'horreur envahissait leurs fauves voisinages.
Une voix grommela :
— Ruzard, c'est mon avis…
Qu'importent les sommets quand on les a gravis ?
Suis Tonkourou. Voici que mugit la bourrasque ;
On peut dans ces temps-là, sans se couvrir d'un masque,
Brûler une maison ou tuer un rival.
— Puisque je suis entré dans ce chemin fatal,
Je marche, dit Ruzard.
— Songes-y bien, calcule,
Repartit Tonkourou. Si tu le veux, recule ;
J'irai bien tout seul, moi, car vois-tu ? je le hais.
C'est pour moi que j'agis, et le mal que je fais…

Mais taisons-nous. Non, point de confidence vaine.
Oh ! l'imprudent garçon qui se livre à ma haine !
Je suis content, François, d'avoir pu le sauver,
Pour le perdre encor mieux et lui faire éprouver
Comment un indien exerce la vengeance.

Et Ruzard ajouta :
— Soyons d'intelligence !
François et le huron, pour s'animer un peu,
Tirèrent d'un placard un flacon d'eau de feu
Et burent à la fois, remplissant les deux tasses.
Avec leurs souliers mous ils mirent les mitasses,
Vêtirent leurs capots à larges capuchons
Et sortirent disant :
— Allons vite, marchons !
Tonkourou dit encore :
— Il faut qu'on t'en informe,
Le marin va venir ce soir au pied de l'orme.
Une ruse indienne imaginée exprès.
Il croit que c'est Louise. On rira bien après.
— Il sera là dis-tu ? Tâchons qu'il ne nous voie.
— Il se tiendra sous l'arbre, en dehors de la voie.
Nous entrerons chez Jean quand la flamme aura lui :
Nous le tromperons mieux en nous rendant chez lui.

Là bas, le front penché sous l'ennui qui le mine,
Dans la neige, un jeune homme au même instant chemine.
Il s'approche de l'orme, et l'orme semble ouvrir
Avec sollicitude, et pour le mieux couvrir
Contre les ennemis qui complotent sa perte,
Ses grands bras dénudés. Et la route est déserte.

Et l'on n'entend au loin ni le son des grelots,
Ni des chevaux fougueux les sonores sabots.
Et le jeune homme attend pendant que le vent pleure.
Et son regard humide embrasse une demeure
Pleine d'amour. La neige argente les barreaux ;
L'âtre flambe ; et devant les vitres des carreaux
Passe, comme en un rêve, une ombre gracieuse.

Et toujours le vent pleure. Et d'une âme anxieuse,
Contre l'arbre appuyé, l'homme toujours attend ;
Mais son espoir faiblit. Tout à coup il entend
De la clenche de fer le bruit sec, métallique,
Et la porte s'entrouvre. Une forme angélique
Se penche doucement regardant au dehors.
— C'est elle ! la voilà ! fait-il avec transports,
Jetant à l'ouragan le doux nom de Louise.
La vierge n'entend pas, tant haut mugit la bise,
La voix du bien-aimé qui s'éteint dans la nuit ;
Mais le père Lozet passait tout près, sans bruit ;
Il tressaillit soudain à cet appel étrange.
Muni de sa lanterne, il venait de la grange
Voir si tout était bien. Il surprend l'amoureux.
Léon reste muet.
— Léon, c'est malheureux,
Dit-il en souriant d'un air plein d'ironie,
Que la tempête gronde et ne soit pas finie,
Louise au rendez-vous pourrait aussi venir.
Léon ne disait rien.
— Tu peux en convenir,

Cette faute, après tout, serait bien la première,
Ajouta-t-il ensuite en levant sa lumière.
Léon tâchait de fuir l'implacable reflet.
Il aurait aimé mieux recevoir un soufflet
Que d'entendre ces mots tout pleins d'impertinences.
Il évoquait alors de douces souvenances
Pour ne pas s'irriter. Il partit sur le champ.

⁂

Jusqu'aux genoux parfois dans la neige marchant,
Ruzard et Tonkourou se rendirent à l'orme.
Et Tonkourou disait :
— Ce n'est pas œuvre énorme
Que réduire, la nuit, une grange en charbon.
Et Ruzard, souriant :
— Oh ! notre plan est bon.
Le soupçon tombera sur ce gueux, ce corsaire…
— Taisons-nous, la prudence est toujours nécessaire.

⁂

Comme un fantôme noir la grange du vieillard
Se dessinait informe au milieu du brouillard.
Les blés en gerbes d'or comblaient la tasserie ;
Le poulailler dormait, mais dans la bergerie,
En broutant le pesât, bêlaient les blancs agneaux.
De leurs licous de cuir secouant les anneaux,
Les chevaux hennissants et les grasses génisses
Portaient avec orgueil leurs robes de poils lisses.
Au fond de la remise étaient, pour tout l'hiver,
La herse aux dents de bois, les faulx, les socs de fer,
Plusieurs râteaux de frêne et plusieurs fourches d'aune,
Puis la calèche neuve au brancard peint en jaune.

Ruzard fait sentinelle au chemin. Tonkourou
S'approche d'une porte et tire le verrou.
Son pied maudit se pose au seuil de l'écurie.
Son cœur bat, mais l'enfer lui souffle sa furie.
Il s'avance, passant derrière les chevaux
Qui retournent la tête en flairant des naseaux.
Il entasse du foin au fond de chaque crèche,
Du foin moite, surtout, et de la paille sèche.

Afin que la fumée, ondoyant à grands flots,
Étouffe promptement, et sans cris ni sanglots,
Les bestiaux rangés dans leurs parcs à la file.
Et dans le ciel neigeux, noir, Ruzard se profile.
Il est muet. Son œil perce l'obscurité.
Il craint de voir surgir, menaçant, irrité,
L'homme dont il surprend l'aveugle confiance.
Mais auprès de son poêle, assis sans défiance,
Lozet fume. Il regarde, avec un œil songeur,
Les méandres d'azur jouer dans la rougeur
Que laisse s'envoler la porte à demi-close.
Louise le voit bien, Jean Lozet est morose ;
Elle vient souriante auprès de lui s'asseoir.
— Ô mon père, dit-elle, oui, vous souffrez ce soir…
Ai-je en quelque façon pu chagriner votre âme,
Vous ne me parlez pas ?
— Des paroles de blâme
Devraient peut-être encor de ma bouche sortir,
Mais j'aime mieux me taire et ne plus t'avertir,
Ingrate enfant.
— Hélas ! reprend la jeune fille,

Regardant doucement son père qui sourcille,
Hélas ! qu'ai-je donc fait ?

— Oh ! le temps n'est pas doux,
Il neige et l'on ne peut aller au rendez-vous.
— Je ne vous comprends pas ; parlez donc sans mystère :
Pourquoi ce noir chagrin qui tout à coup altère
Votre front vénéré ?
— Tu ne me comprends plus ?
Cesse de faire, enfant, des efforts superflus
Pour tromper un vieillard qui t'a bien trop aimée.
Alors, laissant jaillir sa douleur comprimée,
Enlaçant de ses bras le vieillard en courroux,
Louise fond en pleurs et se jette à genoux.
Et lui, d'une voix sourde :
— Il est mieux de se taire :
Mentir, ô mon enfant, n'est jamais salutaire…
Tu m'aimes, ma Louise, oui, je m'en aperçois…
Eh bien ! comble mes vœux en épousant François.

Notre ouvrage est bien fait, que rien ne le détruise, —
Fit le sauvage — Entrons avant que le feu luise :
On accourrait peut-être ; il faudrait l'étouffer.
Ne risquons rien, Ruzard, si près de triompher.
Louise se relève ; elle embrasse son père
Et rentre dans sa chambre.
— Allons ! Jean, je l'espère,
Tu nous laisseras bien fumer quelques instants :
Mais s'il eut fait tantôt un pareil mauvais temps,
Nous n'aurions pas quitté notre pauvre cabane,

Commence Tonkourou, qui s'avance et ricane
En tendant au vieillard son hypocrite main.

— Fumez, fumez, dit Jean ; vous partirez demain.
Il semblait que sa joie était un peu factice.
— Tu n'es pas gai, voyons, serait-ce une injustice ?…
Veux-tu demeurer seul ? dis, nous nous en allons,
Repartit le sauvage en tournant les talons.
— Quelque chose, c'est vrai, Tonkourou, m'indispose,
Répliqua le vieillard. Vous avez, je suppose,
Rencontré sur la route, à quelques pas d'ici,
Marchant la tête basse, un amoureux transi.
— Pour qui votre maison fut trop hospitalière,
Ajouta Ruzard.
— Non, mais chose singulière,
Répondit l'indien avec attention,
Nous avons vu quelqu'un, j'en fais l'assertion,
Rôder comme un fantôme autour de ton étable ;
Et j'ai cru que c'était… mais soyons charitable :
On peut se tromper, même en voulant être droit.
Ruzard était ravi de ce discours adroit.
Il voyait les soupçons, grâce à la réticence,
S'abattre sur un autre et noircir l'innocence.

Jean grinça :
— C'est Léon !
— Ton ange gardien !
Fit, riant aux éclats, le cynique indien.
— C'est un chasseur de dot. Il veut me tendre un piège.
Je ne permettrais pas qu'on lui donnât un siège
S'il remettait, le gueux ! les pieds dans ma maison.

— Il te garde rancune, et j'en sais la raison.
— La raison, je la sais, — reprit d'une voix morne
Jean Lozet — Sa fureur ne connaît plus de borne.
Je viens de le chasser en me moquant de lui.
Il était là, sous l'orme, épiant dans l'ennui,
Le fortuné moment où sortirait Louise.
— Mon frère, crois-le bien, jamais je ne déguise,
Quand je m'adresse à toi, la sainte vérité.
Eh bien ! je te le dis, ce garçon irrité
Est plus à craindre, va, que ton cœur ne le pense.
Il te fera du mal. Voilà la récompense
De tes bienfaits nombreux, de ta grande bonté.
Et Louise entendait ce langage éhonté,
Ce discours venimeux qui lui déchirait l'âme.

Mon Dieu ! se pourrait-il qu'une pensée infâme
Vint un jour à l'esprit du généreux marin ?
Un soupçon douloureux troublait son cœur serein ;
Elle ne pouvait voir son bien-aimé fidèle :
Plusieurs le méprisaient ; on le chassait loin d'elle ;
À la vengeance enfin il pouvait bien songer :
Il faut tant de vertu pour ne pas se venger.

Tout à coup un éclair fit resplendir la neige.
Jean Lozet se signa, disant :
— Dieu nous protège !
— Qu'est-ce donc ? fit Ruzard qui se troublait un peu,
Tonkourou s'écria :
— C'est la vengeance. Au feu !
Une immense lueur empourprait la fenêtre.

Lozet reprit :
— Sortons ! c'est ma grange peut-être.

Et Louise et sa mère, arrivant à la fois,
Étaient là toutes deux tremblantes et sans voix.
Le vieux cultivateur que la crainte transporte
S'avance sur le seuil où la rafale apporte
Une épaisse fumée avec d'ardents charbons.
Il pousse une clameur et vole en quelques bonds,
Par le sentier de neige, à sa grange de chaume.
François Ruzard le suit pâle comme un fantôme.
Et la grange brûlait. Lozet dans ses transports
Courait de tous côtés, voulant mettre dehors
Ses chevaux vigoureux, ses génisses superbes,
Ses porcs et ses brebis, ses voitures, ses gerbes ;
Mais avec la clameur d'un océan qui bout
Le feu s'élance au toit ; nul n'en viendrait à bout.
Quand il voulut ouvrir la porte de l'étable,
Saisi par la chaleur d'un brasier indomptable,
Il faillit périr là, sur le brûlant perron.
Dans le même moment s'affaissait un chevron
Et, tonnant dans son vol, la flamme ouvrait son aile.
Il recula muet. Sa profonde prunelle
Reflétait, elle aussi, d'implacables lueurs.
Blême comme un homme ivre, il avait des sueurs :
Il passait de la peine à la colère sourde.
Sur le bras de François il posa sa main lourde :

— Soutiens-moi, mon enfant, dit-il, sois mon appui !
Ô le monstre ! le monstre ! On le disait… c'est lui !…
D'une honnête apparence en vain il se décore ;

On le connaît !… Ruzard, je peux le tordre encore !
Puis il ferma les poings, secouant sa torpeur
Et jurant que jamais on ne lui ferait peur.
⁂
Mille dards flamboyants transpercent la toiture ;
On entend des sanglots de bête à la torture ;
Le feu qui porte au loin son tourbillon doré,
Dans les stalles de bois n'a pas tout dévoré.
Un voile noir et lourd, impénétrable obstacle,
Tendait ses plis épais sur le triste spectacle,
Et, sous les sombres cieux, par les vents animés,
Passaient en frémissant des tisons enflammés.
Les blancs flocons de neige imprégnés de lumière
Semblaient des feuilles d'or s'envolant en poussière
Et le pré d'alentour était comme un étang
Où le vent de la nuit aurait roulé du sang.
Ruzard tient à Lozet, pour lui rendre courage,
D'hypocrites discours. Mais une sourde rage

Grondait au fond du cœur de l'honnête habitant.
Il n'écoutait personne ; il allait répétant :
— C'est un traître ! un maudit ! Que le diable l'emporte !
Un des vieux l'aborda :
— La colère nous porte,
Mon brave ami, dit-il, à souvent nous tromper.
Quelque soit l'instrument que Dieu prend pour frapper,
C'est toujours jusqu'à Dieu que remonte l'épreuve.
— Je sais que l'on se venge et j'en aurai la preuve,
Répliqua Jean Lozet. Ce n'est pas un soupçon.
Je puis vous en parler de ce lâche garçon
Que j'ai reçu, nourri, gardé dans ma demeure,

Et qui veut, en retour, me ruiner sur l'heure.
— Comment ! vous accusez mon honnête patron ?
Reprit une autre voix vibrant comme un clairon.
Or, c'était le pilote. Il écarta le monde :
— Qu'on ne l'accuse pas ! Avant une seconde
J'aurai puni, fit-il, le lâche accusateur !

— Ton patron, comme toi, n'est qu'un vil imposteur,
Hurla le vieux Lozet dans sa colère folle.
Le pilote, aussitôt, se précipite, vole,
Repoussant de ses bras les paysans surpris,
Et vient près de Lozet qu'il traite avec mépris,
Jeter, pour être souple en cette lutte ardente,
Son grand capot de drap sur la neige fondante.
— Dis donc encor, Lozet, que mon maitre est méchant ;
Tu verras si jamais je fais le chien couchant.
Que l'on m'attaque, moi, c'est très bien, je l'endure ;
Mais lui, non ! Et voilà trop longtemps que ça dure.
La querelle faisait du bruit ; jeunes et vieux
S'approchaient tour à tour pour entendre ou voir mieux.
Mais, plus vives que tous, deux femmes dont les larmes
Redoublaient de la voix la douceur et les charmes,
Courent, les bras ouverts, aux deux fiers ennemis :
Une épouse, une enfant.
Sur leurs pieds affermis,
Les lutteurs aveuglés se mesurent, s'observent.
Louise la première :
— Oh ! les cieux vous préservent

D'oublier plus longtemps la douce charité !
Dit-elle avec candeur au pilote irrité.

Mon père, calmez-vous ! Pardonnez, ô mon père !
Le malheur qui le frappe, hélas ! le désespère !
Et puis la jeune fille entrecoupait ses mots
D'affectueux baisers et de profonds sanglots.
Et la mère Lozet, muette dans sa peine,
Entourait de ses bras ainsi que d'une chaîne
Le torse musculeux de son aveugle époux.
Devant cette prière expire le courroux.
Et les bouillants vieillards s'en vont la tête basse.
Cependant plus il songe à tout ce qui se passe
Et plus Lozet se croit victime d'un complot.

⁂

Le feu tombait enfin comme s'apaise un flot ;
La neige, aux environs, devenait violette.
La grange semblait être un immense squelette
Avec ses longs poteaux et ses légers entraits.
Ça ressemblait de loin à de flamboyants traits,
À de grands traits de flamme épars dans les airs sombres.
La charpente s'ébranle au-dessus des décombres :

Elle craque partout et tombe lourdement.
Une clarté sinistre emplit le firmament,
Déchirant le brouillard comme un éclair sublime,
Et le brasier qui meurt, un instant se ranime.
La flamme sans élans n'a plus d'aiguilles d'or,
Mais de nombreux tisons se réveillent encor
Et glissent sur la neige emportés par la brise,
Pendant que la fumée ondoie, épaisse et grise,
Comme un voile de deuil qui se fend en lambeaux.
Quand les plaisirs impurs, comme de vifs flambeaux,
Ont à nos yeux charmés fait resplendir leurs flammes,

La lumière vacille et s'éteint dans nos âmes,
Et, comme une fumée, on sent monter alors
Les orbes ténébreux des dévorants remords.

Lozet voyait toujours, sous l'orme séculaire,
Le spectre du marin détesté. La colère
L'arrachait au repos et troublait sa raison.
Il craignait maintenant qu'on brûlât sa maison.
— Où peut, se disait-il, s'arrêter la vengeance ?
Cet homme est un maudit, une infernale engeance.
Et, parlant à Louise, un jour :
— Cruelle enfant,
Est-ce que ton amour aujourd'hui le défend ?
Vois-tu quel homme indigne a longtemps su te tendre,
Par son air glorieux et son langage tendre,
Un piège redoutable autant que séduisant ?

Et la naïve fille, en son amour puisant
Une force nouvelle, une espérance auguste,
Répondit au vieillard :
— Ne soyez pas injuste.
Pardonner au coupable, ô mon père, c'est mieux
Que frapper l'innocent d'un trait calomnieux.
Le vieillard emporté marche d'un pas rapide.
Il regrette, dit-il, sa charité stupide
Dont le bon Dieu lui-même, il est clair, ne fait cas ;
Il pousse son fauteuil qui roule avec fracas,
Tombe, se brise et blesse au pied la jeune fille.
Louise ne dit rien, mais une larme brille
Comme une perle blanche aux cils de son œil noir.
L'irascible Lozet se laisse aussitôt choir

Sur un banc qui s'adosse à la cloison de planche,
Et son front soucieux sur ses deux mains se penche.

Les arbres sont en fleurs et les petits oiseaux
Reviennent à leurs nids dans l'herbe où les roseaux.
C'est mai qui passe avec ses brises attiédies.
On dirait, le matin, d'immenses incendies
Qui jettent, au levant, par-dessus les chalets,
Comme des voiles d'or, leurs radieux reflets.
De joyeuses chansons montent de la chaumière ;
Le cœur s'ouvre, tressaille et s'emplit de lumière.
Avec l'hiver qui fuit s'en va l'anxiété,
Avec le doux printemps s'éveille la gaîté.
Les insectes brillants trottent sur le feuillage ;
Partout les laboureurs ouvrent un noir sillage

Avec le soc de fer dans le sol attiédi.
Sur la pierre du champ le lézard engourdi
Vient s'étendre au soleil, pendant que dans la mousse,
En sautant, le grillon jette sa note douce.
Les enfants vont pieds nus et les cheveux au vent,
Et l'hirondelle vole à son nid sous l'auvent.
Ce matin-là, depuis que l'aube était parue,
Lozet guidait, pensif, sa pesante charrue.
Rien semblait ne pouvoir adoucir ses regrets.
Ayant levé la tête il aperçut tout près,
Dans sa longue soutane et lisant son bréviaire,
Le curé qui venait en longeant la rivière.
Il savait la douceur de ce pieux abbé ;
Pourtant sur la charrue il demeure courbé ;
Il craint que devant lui son dépit ne s'envole.

L'abbé le salua d'un geste bénévole,
En souriant. Mais lui, l'entêté laboureur,
Toujours à son travail, poussait avec fureur
Sur le sillon fumant les mancherons d'érable,
Et semblait ne pas voir le prêtre vénérable.
— Allons ! père Lozet, reposez-vous un peu,
Dit d'une calme voix le ministre de Dieu.

Lozet feint la surprise et retient l'attelage.
— Reposez-vous un peu, car le repos soulage,
Fit de nouveau le prêtre.
Et, le vieil habitant :
— Le soleil n'est pas haut, je le veux bien, pourtant,
Quoiqu'il faille, monsieur, travailler sans relâche
Pour refaire la perte. Et, si j'étais un lâche,
Je mourrais de misère à soixante et deux ans.
— Vous le savez, Lozet, beaucoup de paysans
N'ont pas, comme vous-même, une ferme exploitable,
Une bonne maison et du pain sur la table…
— Bien gagnés, je suppose !
— Il ne faut pas, non plus,
S'attacher tout entier à des biens superflus :
L'avarice est un crime escorté d'infamies.
— Et l'on se damnerait pour des économies ?
— Je ne dis point cela ; donc, fort mal on conclut.
Amassez de l'argent, mais songez au salut.

Ce mot, comme un marteau qui tombe sur l'enclume,
Tombe sur le vieillard dont l'œil sombre s'allume.
Le curé dit encor, parlant d'un ton serein :
— Et l'auteur de vos maux est le jeune marin ?

— Si ce n'est lui, monsieur, qui donc ce pourrait être ?
— Lozet, soyez prudent et de vous-même maître.
Bien souvent on a vu l'innocent accusé ;
On a vu bien souvent, insolent et rusé,
Le coupable jouir d'une action inique.
— Je n'ai pas d'ennemis.
— Et votre fils unique,
Cet enfant radieux, ce vase de douceur
Que jadis enlevait un cruel ravisseur,
L'avez-vous oublié ?
— C'est une ancienne chose.
— La vengeance, Lozet, jamais ne se repose ;
Vous l'avez dit vous-même. Or, le navigateur
Ne peut de tous vos maux être le seul auteur…
Et Ruzard est l'époux qu'on destine à Louise ?

— Parce qu'il ne va pas chaque jour à l'église,
Qu'il reste à ses travaux, n'a pas les yeux au ciel
Et ne vous glose point des paroles de miel,
Vous le damnez déjà, dit Jean d'un ton fort aigre.
La colère grondait.
— Je veux le croire intègre,
Et vous pouvez agir ainsi qu'il vous plaira ;
Mais votre douce enfant, Jean, peut-être en mourra,
Car elle n'aime point, vous le savez, cet homme.
— Elle aimerait bien mieux cet autre qu'on ne nomme,
Chez les honnêtes gens, qu'avec honte ou mépris.
De l'amour la jeunesse exagère le prix.
Tout en parlant, Lozet, par secousses rapides
Tourmentait sa charrue ou secouait les guides ;

Le bon curé comprit qu'il était importun ;
Il partit par les champs d'où montait le parfum.

Portant comme une croix un joug haï, sévère,
Un peuple, en ces temps-là, montait sur le calvaire,
Un peuple jeune et bon. Il aimait, ce blessé,
La France qui l'avait lâchement délaissé.
Et le vainqueur, jaloux, lui prêtant mille crimes,
Rivait d'infâmes fers à ses mains magnanimes.
Et ce peuple martyr, sous l'inique pouvoir
Souffrait toujours, toujours ! Il n'espérait plus voir
Le Dieu des nations doucement lui sourire.
N'allait-on pas aussi le chasser, le proscrire
Comme l'on fit un jour du pauvre Acadien ?
Il avait un bourreau, pas d'ange gardien.

Et toujours s'élevait de la terre et de l'onde
Un long gémissement, une plainte profonde !
Le ruisseau qui courait dans le fertile pré,
Les insectes, les fleurs au corsage empourpré,
Les arbres qui voilaient la route solitaire,
Les épis aux grains d'or repliés vers la terre,
La brise du midi, le papillon mutin,
Le nid qui gazouillait au réveil du matin,
Tout semblait prendre part à la douleur immense
De ce peuple écrasé par l'orgueil en démence ;
Tout priait avec lui, tout avec lui pleurait,
Et le lien fatal chaque jour se serrait.
Mais soudain une voix s'élève et nous étonne.
Elle va retentir comme un canon qui tonne,
Et les glaives rouillés sortiront du fourreau.

Un homme s'est dressé sous le fouet du bourreau :
Il est rempli d'amour pour le peuple qui souffre ;
Il voudrait le voir libre ; il lui montre le gouffre

Où l'ont précipité ses guides maladroits.
Il l'éveille ; il l'instruit de ses immortels droits.
Il flétrit des torys la politique louche.
Et les brillants discours jaillissent de sa bouche
Ainsi que des volcans jaillit la lave d'or.
Il monte, il plane haut comme un vol de condor.
Il ressemble au torrent que nul effort n'arrête.
Et le peuple s'émeut. Il relève la tête ;
Il sent qu'il n'est pas fait pour croupir dans les fers ;
Qu'il doit avoir sa place en ce libre univers.
Assez longs ont été les jours de la souffrance.
Depuis qu'il ne voit plus l'étendard de la France
Un morne désespoir étreint son pauvre cœur.
Ô Papineau, ton nom, comme un aigle vainqueur,
Plane majestueux sur ta jeune patrie !
Il porte l'espérance à son âme flétrie
Par le joug écrasant d'un maître sans pitié !
L'anglais l'appelle : haine, et les tiens : amitié.
Il n'est pas la vengeance, il est le pardon noble ;
Il fait rugir d'effroi la politique ignoble
De ces ambitieux, sanguinaires troupeaux,
Qui viennent sur nos bords déchirer nos drapeaux
Et noue chasser aussi de notre humble chaumière !
Ô Papineau, ton nom, c'est comme une lumière

Qui nous montre de loin le chemin de l'honneur !
C'est l'étendard qui porte en ses plis le bonheur !

Comment cet homme grand, dont le puissant langage
Des saintes libertés nous apportait le gage,
Est-il resté courbé sous le joug de l'erreur ?
Comment cet homme fort qui semait la terreur
Et voyait, à son nom, fuir l'ennemi suprême,
N'a-t-il, dans son orgueil, pu se vaincre lui-même ?
Et lui qui d'espérer nous faisait un devoir
Comment s'endormit-il d'un sommeil sans espoir ?
Mais respect au tombeau. Silence donc, ma lyre !
Au fond des cœurs troublés notre Dieu seul peut lire.
Et quand son prêtre saint se retire en pleurant,
Son ange veille encore au chevet du mourant.

⁂

Le peuple de ses droits commençait la conquête :
C'était le tour du glaive après l'humble requête.
Plus ardente au combat, la jeunesse surtout,
Pour secouer les fers se levait de partout.
Léon était touché de cet élan sublime.
Il voyait son pays sur le bord de l'abîme

Et cet amour nouveau, l'amour de tous les siens,
Lui semblait le plus noble et le premier des biens.
Il parlait des devoirs de celui qui gouverne
Et de la lâcheté d'un peuple qui prosterne
Devant la tyrannie un front toujours craintif.
Il pleurait sur le sort de son pays captif,
Démasquait l'ennemi, flétrissait le despote,
Et se faisait l'écho du plus grand patriote.
Les jeunes gens aimaient ses éloquents discours.
Ils voulaient de leurs bras apporter le secours
Pour rendre au sol natal la liberté divine.

Les vieillards refroidis, pliés à la routine,
N'entendaient pas sans peur gronder en ce moment,
Au fond des cœurs en feu, le nouveau sentiment.
Beaucoup le combattaient. Lozet plus que les autres
De la révolte fière insultait les apôtres.

Avant que le printemps eût gonflé les ruisseaux,
Pour reprendre sa vie à bord des grands vaisseaux
Auger partit. Louise en parut désolée.
Une espérance encor s'en était envolée.
Ruzard de ses ennuis devinait bien l'objet ;
L'éloignement d'Auger servait mieux son projet.
Il disait au vieux Jean que toute attente vaine
Le ferait expirer ou de honte ou de peine.
Jean Lozet protestait d'un entier dévoûment ;
Il faisait espérer un heureux dénoûment.

⁂

Des canots de pêcheurs s'éloignent de la rive,
Et l'aviron léger plonge dans l'onde vive
Avec le bruit moelleux d'une aile dans les airs.
L'alouette redit ses chants joyeux et clairs
En mouillant son vol souple aux eaux toutes moirées.
Ce sont des rires francs, des chansons mesurées
Que répètent toujours quelques échos lointains,
Dans les brumes du soir ou le feu des matins.
L'indien Tonkourou vers sa ligne dormante
Dirige sa pirogue. Un dessein le tourmente,
Un dessein traître et vil, s'il n'est audacieux.
Et l'on entend l'accord, dans le calme des cieux,
De l'aviron qu'il plonge et du chant qu'il fredonne.

Il aperçoit Ruzard qui pêche au loin. Il donne
À son canot d'écorce une autre impulsion.
— Moi, j'ai pour ton rival de la répulsion,
Dit-il, en abordant l'autre frêle nacelle.
Ma volonté, jamais, ô Ruzard, ne chancelle ;
Je veux le perdre, et toi, tu n'y songes donc pas ?
Il faut que l'indien te mène pas à pas.

De ma vive amitié je t'ai donné la preuve,
N'importe, mets encor ma prudence à l'épreuve.
Pendant qu'il pleure, lui, sur nos droits en danger,
On descend à Québec sur mon canot léger.
On vogue en pleine nuit sur les vagues obscures.
Nos démarches seront et discrètes et sûres.
Nos motifs sont puissants, On voit le chef anglais.
C'est Gosford qu'il se nomme. Or, de son grand palais
Tonkourou connaît bien le chemin. On dénonce
Le traître citoyen, les discours qu'il prononce
Pour exciter le peuple à secouer ses fers.
L'anglais nous récompense, et, par tous les enfers !
Nous délivre à jamais, Ruzard, du capitaine.
— L'affaire, Tonkourou, me paraît bien certaine.
— Nous partirons ce soir quand la chauve-souris,
Voletant aux carreaux, nous jettera ses cris.
— Ce soir nous partirons dans ton canot d'écorce,
Quand baissera la mer. En ramant avec force
Nous serons à Québec avant le point du jour.
— Et demain, vers la nuit, nous serons de retour.

02

Un matin, près du bois, plus loin que les cultures,
Jean bûchait, préparant le cèdre des clôtures.
Gaîment sonnait l'acier en découpant les pieux.
Les moutons paissaient là, les jeunes et les vieux.
Il les voit sur le pré que le trèfle parfume,
Blancs et légers, bondir comme des flots d'écume.
Un ours brun les poursuit. Et, dans les alentours,
Les troupeaux effrayés de ses grognements sourds,
Relèvent à la fois leurs inquiètes têtes.

Déjà l'ours furieux atteint les pauvres bêtes ;
Au sol où le sang tombe en gouttes de rubis,
Déjà son pied pesant attache une brebis.
Lozet s'élance alors brandissant une hache.
Le fauve sanguinaire à son festin s'arrache ;
Il se dresse et sur lui fixe des yeux ardents.
De longs flocons de laine, accrochés à ses dents,
Retombent tout autour de sa gueule sanglante.
Il broie en murmurant une chair pantelante ;
Et sa mâchoire énorme est pareille aux étaux
Où le noir forgeron écrase les métaux.
Certain de sa vigueur et comptant sur sa force,
Le père Jean Lozet relève son fier torse,
Fait tournoyer sa hache un instant et l'abat.
Le fauve qu'il attaque est adroit au combat :
Il évite le coup, et l'arme qui dévie
S'échappe de la main qui menaçait sa vie.
Il avait dans les yeux de sinistres lueurs.
Lozet sentit son front se mouiller de sueurs :

Il frissonnait devant cette tête féroce.
Sans armes désormais sa peur était atroce ;
Il voulut reculer, l'animal avança ;
Il jeta de hauts cris, l'ours irrité grinça.

Il regardait sa hache et n'osait la reprendre,
Le fauve le guettait, cherchant à le surprendre.
Il n'était pas d'humeur à rester là pourtant.
Le temps lui semblait long : un siècle chaque instant.
Il part donc. L'ours le suit, l'atteint et le renverse :
Encore une seconde et sa dent le transperce.
Il pousse un cri d'horreur. Dans le même moment,
L'ours bondit sur le sol et rugit longuement.

⁂

Du matin radieux buvant la fraîche haleine,
Souriant aux amours dont sa jeune âme est pleine :
À l'amour de Louise, à l'amour du pays,
Léon marche au hasard vers les sombres taillis.
Soudain il aperçoit le vieillard qui se sauve,
Poursuivi de très près par l'effroyable fauve.
La hache luisait là. Terrible autant que prompt,
Il court, il la relève et frappe l'ours au front.
Aussitôt qu'il sentit le péril disparaître,
Lozet dit à Léon :
— Je dois le reconnaître,
Le danger était grand ; sans vous je serais mort.
Nous sommes quittes donc, car vous m'aviez fait tort.

Ruzard et le huron reviennent de la ville :
Ils ont avec succès rempli leur tâche vile.
Le canot vogue. Il cherche un rapide courant ;

Il vogue, le canot, près du bord odorant.
Il passe le Platon, murs à la sombre arrête,
Gigantesques coteaux où le fleuve s'arrête,
Degrés interrompus d'un immense escalier.
Alors ne brillait pas sur l'étrange palier,
Comme au mât d'un navire une riche bannière,
Alors ne brillait pas du fils des Lotbinière,
Sur le palier de roc, le toit hospitalier.

Il suivit un instant le cap irrégulier,
Puis, bondissant bientôt sous sa légère charge,
Des courbes de la grève il s'enfuit vers le large.
Le ciel était pur ; mais quelques nuages blancs,
Comme de grands oiseaux qui traînent leurs vols lents,
S'élevaient au-dessus des bleuâtres montagnes ;
Et le soleil couchant inondait les campagnes
De chatoyants reflets et de molles clartés.
Les vagues embrassaient des récifs écartés.
Vénus étincela dans les vapeurs ailées
Qui montaient lentement du fleuve et des vallées :
Ce fut comme un œil d'ange heureux de s'entr'ouvrir.
Déjà le flot paisible achevait de couvrir,
Comme un morne linceul, le rivage uniforme ;
Et semblables aux grains d'un chapelet énorme,
Dans l'ombre qui tombait comme un large rideau,
Les récifs dentelés s'élevaient à fleur d'eau.
Au milieu des écueils où la vague ruisselle,
Comme un rêve enchanteur, l'élégante nacelle
Glisse toujours, toujours glisse. Les imprudents
La sentent tout à coup se briser sur les dents

De ces traîtres récifs que l'eau recouvre à peine.
L'onde sourd aussitôt comme d'une fontaine
Et la fragile nef s'emplit rapidement.
Ils demeurent d'abord muets d'étonnement ;
Puis, la peur les saisit. Ils regrettent leur faute.
L'eau s'étend loin ; la mer cependant n'est pas haute.
Ils sortent du canot afin de l'alléger ;
Mais la blessure est large et le vaisseau léger
Sur l'onde ne peut plus garder son équilibre.
Autour pas une voile à la brise ne vibre.
Ruzard dit :
— Appelons, quelqu'un viendra vers nous.
L'eau qui monte toujours va lécher leurs genoux.
Le canot submergé s'éloigne à la dérive.
Sur les cailloux glissants en vain leur pied se rive.
La mer n'a pas noyé toute la plage encor.
Ils regardent là-bas, comme un divin décor,
Les bocages, les caps, les prés, les maisonnettes ;
Ils entendent l'écho des bords, les chansonnettes
Des pêcheurs qui s'en vont relever leurs filets.
La lune resplendit dans le ciel. Ses reflets

Tracèrent sur les eaux une route de flamme.
Les pauvres malheureux auraient donné leur âme
Pour pouvoir s'élancer par ces chemins nouveaux.
Ils maudissaient déjà leurs criminels travaux.
Tout souriait ; mais eux frémirent d'épouvante
Quand l'eau, montant sans cesse, implacable et mouvante,
Avec de grands bruits sourds, vint de nouveau toucher
Leurs pieds mal affermis sur le dernier rocher,
Et Ruzard s'écria d'une voix douloureuse :

— Tonkourou, sauve-moi, ton âme est généreuse !
Sauve-moi ! tu prendras la moitié de mon bien.
Entends-tu ?
Tonkourou murmura :
— J'entends bien.
Il regardait autour de lui s'élever l'onde.
— Oh ! nous ne pouvons pas enfin, si près du monde
Et par un soir pareil, tous deux ici périr,
Continua François, on va nous secourir.
Il fouillait du regard le calme voisinage.
Nul n'aurait pu songer à s'enfuir à la nage.

Et l'eau montait toujours.
Il cria plein d'effroi :
— Tonkourou, Tonkourou, c'est par ta faute, à toi,
Que je suis maintenant dans ce péril extrême.
Et des larmes coulaient sur son visage blême.
Le vieux huron lui lance un foudroyant regard :
— Lâche ! fit-il.
Mais lui, tremblant et l'œil hagard,
Il agite ses bras comme des ailes chauves,
Il pousse vers le ciel des hurlements de fauves.
Cachant son désespoir, morne, l'autre vaurien
Regarde le rocher qui fuit et ne dit rien.
Et l'eau montait toujours.
Elle couvrait la plage.
Toujours ils entendaient le superbe village
Qui chantait, vers la nuit, ses rustiques refrains.
Déjà le flot profond leur ceinture les reins.
Ils avaient cet espoir, dans leur crainte farouche,
Qu'il n'arriverait pas cependant à la bouche.

Et la lune argentait de ses rayons moelleux
Le tuf des caps lointains, le ciel et les flots bleus,
Et, parfois, battant l'air de ses ailes ardentes,
L'émérillon jetait quelques notes stridentes
Comme un rire moqueur, comme un sarcasme amer,
En passant auprès d'eux, au-dessus de la mer.
Et l'eau montait toujours.
Ô l'horrible souffrance !
Voir la mort et ne plus croire à la délivrance !
Le flot les étreignait comme eut fait un serpent.
— Sois maudit, Tonkourou ! mon âme se repend
D'avoir eu confiance en tes conseils perfides,
Râla sinistrement Ruzard.
Ses yeux humides,
Dilatés par la peur, dévoraient le huron.
Et l'indien lui dit :
— La mort te rend poltron.
Et sur leur désespoir luisait l'étoile gaie.
Dans l'onde, loin, bien loin, plongeait une pagaie.

Jean se rassurait peu contre la trahison.

⁂

Le jour baissait : ses feux mouraient à l'horizon,
Comme s'éteint l'amour le soir de l'existence.
Les sapins élevaient, de distance en distance,
Leurs cônes verdoyants d'où tombaient les parfums.
Sans cesse tourmenté de pensers importuns,
Léon vint sur la rive à l'heure de la pêche.
Il suivit le sentier découpé par la bêche
Bans la haute paroi du cap. La mer montait ;
La mer envahissante où le jonc vert flottait,

Où nulle barque alors ne traçait de sillage,
Montait noyant le sable avec le coquillage,
Noyant bientôt encor, les galets à leur tour,
Et les quartiers de roc aussi hauts qu'une tour.
Et telle que la mer, quand le montant arrive,
Engloutit toute chose et nivelle la rive,
Telle ici bas aussi l'inévitable mort,
Corrigeant, chaque jour, les caprices du sort,
Et semant sans pitié la terreur autour d'elle,
Sous un flot insondable engloutit et nivelle
Toute inégalité chez les pauvres humains.
Léon ne croyait plus aux joyeux lendemains.
Il fait glisser alors sur la nappe azurée
Un canot que déjà soulève la marée :
Il s'assied à l'arrière, et son frêle aviron
S'enfonce dans la vague ainsi qu'un éperon
S'enfonce dans le flanc d'un coursier qui se cambre.
De larges gouttes d'eau, comme des éclats d'ambre,
Retombent de la pale. Et le bac gracieux
Paraît comme un oiseau qui plane dans les cieux.
Puis il vire de bord quand il est loin de terre.

Il regarde longtemps, ici le cap austère,
Là-bas la côte douce avec ses grands bosquets
Où la lune a jeté, comme d'ardents bouquets,
Ses gerbes de rayons aux blanches maisonnettes,
Au sein des flots muets, fortes, plaintives, nettes
S'élèvent des clameurs. Ses yeux de tous côtés
Cherchent d'où sont partis ces appels répétés.
Près du chenal profond, dans la lumière vague,
Il aperçoit des bras qui montent de la vague.

Des hommes vont périr. Empressé, généreux,
Il pousse comme un trait sa nacelle vers eux.
Quelle tentation et quelle idée infâme.
Comme une ombre passa tout à coup dans son âme,
Alors qu'il reconnut ses lâches ennemis ?
Ruzard et Tonkourou, dans l'espoir raffermis,
Soulevaient sur les eaux leurs têtes basanées,
Et ces têtes, de loin, semblaient guillotinées.
Ils agitaient leurs bras ruisselants, engourdis.
Léon n'avançait plus.
— Approche, ô Léon ! dis
Que tu vas nous sauver, que ton âme pardonne…
Oh ! viens donc ! Par l'enfer ! approche encore ! Donne,
Donne-nous donc la main pour nous aider un peu !…
Ah ! sauve-nous, Léon, pour l'amour du bon Dieu !

Ainsi criait Ruzard, et sa voix étouffée
Envoyait ces mots-là dans les eaux par bouffée.
Léon n'hésite plus ; il prend par les cheveux
Et ramène vers lui, de son poignet nerveux,
Son rival qui se noie. Il finit son supplice.
Le huron monta seul après son vil complice.
Au pied des caps de tuf, parmi les roseaux verts,
Léon vint déposer les deux hommes pervers.

Le matin s'éveillait, l'orient était rose ;
Une tiède buée inondait toute chose,
Et les cloches sonnaient pour Dieu dans les clochers.
Le fleuve en murmurant caressait les rochers.
On entendait la voix des jeunes ménagères
Qui s'en allaient, chantant, traire dans les fougères,

La génisse féconde. À son premier réveil,
D'un sourire Léon salua le soleil.
⁂
Le huron éprouvait un sentiment étrange.
Il en était surpris. C'était comme un mélange

De haine et d'amitié, de crainte et de respect.
Il évitait chacun, se montrait circonspect
Et, sous un air méchant, cachait de l'obligeance.
Le sauvage est cruel ; il aime la vengeance ;
Mais il sait d'un bienfait garder le souvenir.
Pour assouvir sa haine il attend l'avenir ;
Il l'attend pour montrer toute sa gratitude.
⁂
Ruzard n'avait plus peur et changeait d'attitude.
Il avait, pensait-il, été trop suppliant.
Il évitait Léon. C'est tant humiliant
De revoir un rival qui nous sauve la vie.
Son âme rancunière, au lieu d'être ravie,
S'irritait d'avantage et s'emplissait de fiel ;
Dans sa rage jalouse il insultait le ciel
Et nourrissait déjà d'autres projets infâmes.
Cependant des vieillards, des jeunes gens, des femmes,
Effrayés des rumeurs de révolte, ou pressés
De connaître le sort de ces preux insensés
Qui relevaient la tête et fourbissaient leurs armes,
Allèrent avec lui, les yeux rouges de larmes,

Consulter la sorcière. Ils demandaient, tout bas,
Où serait la victoire à la fin des combats.
La sorcière écoutait ces gens, morne, sévère.

Elle ouvrit un placard, prit un flacon de verre,
L'emplit d'un noir liquide et l'agita bien fort.
La sueur à son front, comme après un effort,
Ruisselle tout à coup. De ses lèvres étiques
Tombent en même temps des mots cabalistiques.
L'infernale liqueur se transforme à ce jeu,
Et semble se remplir de globules de feu.
Le flacon n'est plus noir ; il est devenu rouge.
Il bout, fume et s'épand sur le plancher du bouge
Qui demeure souillé d'une tache de sang.
De même le chasseur voit l'onde d'un étang
Où tombe l'épervier que le plomb vient d'atteindre,
Frémir légèrement et de pourpre se teindre.
La vieille regarda d'un œil épouvanté,
Sur le plancher de bois, le flacon enchanté.
Une flamme inconnue anime sa figure ;
Elle fixe toujours le formidable augure ;
Sa poitrine bondit sous des soupirs sifflants ;
Elle étreint les haillons qui cachent mal ses flancs.

— Du sang ! du sang ! dit elle enfin d'une voix rauque,
En secouant d'horreur sa chevelure glauque…
Pourquoi vous levez-vous, bataillons valeureux ?
Des traîtres vous vendront… Du sang ! du sang sur eux !…
Ténèbres du cachot, lueurs de l'incendie,
Je vois tout ! Patriote, en ton exil mendie
Les soins de la pitié, le pain qu'on jette aux chiens…
Mais le temps fuit. Tes maux enfanteront des biens…
Alors on vit frémir la méchante sorcière.
Elle se tut. Son œil fixé sur la poussière
Qui flottait au plafond, dans un jour incertain,

Paraissait contempler un spectacle lointain.
— Un demi-siècle passe et j'aperçois encore
Des Judas, reprit-elle !… Et la croix les décore !
Ils t'offrent, mon pays, des sacrifices faux !
Ils ont du sang aux mains, le sang des échafauds !…

Quelle est cette phalange ?… On lui crie Anathème ;
Elle grossit toujours. Comme un autre baptême
Le sang du patriote a coulé sur son front.
Elle aime la patrie et venge son affront.

Mais quel nouveau tribun soudainement se lève ?
L'éclair est dans ses yeux, sa parole est un glaive…
Tous les espoirs perdus s'éveillent à sa voix.
Les vampires surpris se sauvent !… Je les vois
Quitter en rugissant leur superbe curée !
Le travail est béni ; la gloire est épurée.
Il poursuit les félons en cent endroits divers…
Il vient, nouveau prophète, et l'heure des revers
Est à jamais passée. Il venge nos outrages ;
Il désarme l'envie ou musèle ses rages.
La justice est sa force et le droit, son appui :
L'honneur national sera sauvé par lui !…
À ces mots étonnants, épuisée et sans force,
Elle vient s'affaisser sur sa chaise d'écorce.
Et la tache de sang, par magie ou hasard,
Apparut tout à coup sur le front de Ruzard.

Le jour s'évanouit ; il s'en va comme un rêve.
Le flot silencieux sur le tuf de la grève
S'endort comme l'enfant qui n'a pas de remords.
Le navire qui brûle en voguant loin des bords

Fait resplendir le ciel de mille gerbes blondes,
Et petit à petit, dans l'abîme des ondes
S'enfonce radieux ; de même le soleil,
Qui faisait rayonner de son éclat vermeil
Les plaines et leurs eaux, les fleuves et leurs berges,
Derrière nos grands monts couverts de forêts vierges
Lentement descendit.
Le nuage, un moment,
Parut étinceler des feux du diamant,
Comme le cou bruni des superbes créoles ;

Et de vives lueurs, comme des auréoles,
Couronnèrent soudain tous les lointains sommets.
Ainsi, quand le jeune âge a passé pour jamais,
Quand arrive, sans bruit, le soir de l'existence,
Un souvenir suave, un souvenir intense
Enveloppe nos cœurs de ses reflets bénis,
Et nous croyons revivre aux temps qui sont finis.

⁂

Le soir noyait les champs dans son ombre jalouse.
Louise vint s'asseoir seule sur la pelouse,
Au pied de l'orme. Alors sur le poudreux chemin
Personne ne venait. D'une distraite main
Elle froissait des fleurs à leur tige arrachées.
La pauvre enfant souffrait, mais ses douleurs cachées
Ne cherchaient point, hélas ! d'inutiles appuis.
Elle semblait se plaire en sa tristesse. Et puis
Elle se consumait dans une vaine attente,
Ne voyant plus paraître avec l'aube constante,
Vers le déclin du jour ne voyant plus venir
L'homme fier dont son cœur gardait le souvenir.

Pendant qu'elle, rêvait de chose triste ou tendre,
Sur l'herbe, derrière elle, un pas se fit entendre.

Elle tourne la tête, aperçoit le marin.
Il porte sur son front les traces du chagrin.
Elle rougit. Le feu qui colore sa joue
Est comme le rayon qui descend et se joue
Sur la mer. Aussitôt, comme un souffle embaumé
Entr'ouvre d'une fleur le calice fermé,
Un sourire entr'ouvrit sa bouche ravissante.
— Que mon âme, Léon, vous est reconnaissante !
Vous avez arraché mon vieux père à la mort,
Dit-elle, se levant.
— Et j'en bénis le sort,
Ô Louise ! reprit le jeune capitaine.
Votre amitié constante, oui, soyez-en certaine,
Me récompense assez de tout ce que j'ai fait.
Puis, après un repos :
— Le père Jean me hait ;
Mais je vais m'éloigner ; vous le savez sans doute.
Demain, avant le jour, je serai sur la route.
De braves compagnons veulent s'unir à moi
Pour secouer le joug d'une pesante loi.
À saint Charles déjà l'on se lève, l'on s'arme.
La voix de Papineau, comme un tocsin d'alarme,
A réveillé partout le courage endormi.

Il faut reconquérir nos droits.
— Ô mon ami,
Pourquoi partir sitôt ? Voulez-vous que je meure ?
— Louise, j'ai tardé pour vous jusqu'à cette heure.

J'espérais de Lozet vaincre l'entêtement ;
J'espérais voir son cœur me rendre ouvertement
Sinon son amitié, du moins sa confiance.
J'espérais qu'à la fin une douce alliance…
Mais pourquoi rappeler tant de vœux superflus ?
J'espérais, ô Louise ! et je n'espère plus !
Et sur la mousse où maint insecte d'or sautille,
Léon s'en va s'asseoir avec la jeune fille.
La brise caressait les blés, les arbrisseaux ;
L'on entendait au loin le babil des ruisseaux :
De suaves senteurs montaient de chaque plante ;
Les grillons s'appelaient sous la pierre brûlante ;
En flottant dans la pourpre, au bord du firmament,
Les nuages dorés, tour à tour, mollement
Venaient se fondre ensemble en un baiser suprême ;
Mille gazouillements d'une douceur extrême
Sortaient des petits nids cachés dans les buissons ;
Sur le vieil orme même il courait des frissons.

Un voile de vapeur s'éleva de la plage.
Enivré de parfum, le papillon volage
Ferma l'aile et dormit sur le sein d'une fleur.
Les forêts et les champs perdirent leur couleur
Et le ciel vit pâlir sa radieuse teinte.
Dans le silence, alors, comme un métal qui tinte,
Résonna tout à coup un son vibrant et pur.
Et l'orme tressaillit et son feuillage obscur
Frémit comme aux baisers d'une légère brise.
Un rossignol chantait ouvrant son aile grise.
Les échos du rivage et les échos du bois,
Par cette voix divine éveillés à la fois,

Se prirent à chanter comme dans le délire.
Jamais harpe sonore et jamais molle lyre
Ne remplirent le ciel d'accords aussi touchants.
Les amis, tout émus, écoutaient ces doux chants.
Le jeune homme pleurait. Sans parole, sans geste,
Il semblait contempler un spectacle céleste.
L'amour berçait son âme et l'inondait de paix.
L'oubli sombre un instant leva son voile épais.
Comme un coin de ciel bleu dans la blanche percée
Il revit son enfance au hasard dispersée.

Il vit le seuil connu d'une blanche maison
Et des ébats joyeux sur un champ de gazon ;
Il vit un homme aimé venir par la prairie ;
Il sentit les baisers d'une mère, chérie.
Il crut avoir déjà, dans quelque soir pareil,
Écouté, tout heureux, au coucher du soleil,
Un chant qui descendait du même antique dôme ;
Puis il crut voir venir tout à coup un fantôme
Qui se dissimulait derrière l'arbre altier.
Et ce fantôme noir, c'était un canotier
Voleur d'enfants. Alors s'échappa de sa bouche
Un cri rauque, étouffé, comme ce cri farouche
Qu'on jette quelquefois pendant un lourd sommeil…
La vision s'enfuit au fond du ciel vermeil.

Assis sur le devant d'une haute calèche,
Un cocher de son fouet faisait claquer la mèche.
Sur le siège d'arrière, immobiles, sournois,
Se profilaient en noir deux moroses bourgeois.
Ils descendirent tous en face de la porte.

Le cocher vit Louise. Alors d'une voix forte :
— Jeune fille, dit-il, dans un discours adroit,
Léon le marinier doit habiter l'endroit.
C'est le vaillant garçon qui fit, dans ce parage,
À la fin de l'automne, un si triste naufrage.
Et Louise aussitôt répondit :
— Le voici.

Les deux autres :
— Félon, on vous arrête ici !
Louise est interdite ; elle verse des larmes ;
Elle appelle au secours ; elle éloigne les armes
Que sortent du fourreau les cruels policiers ;
Car ces nouveaux venus, ces deux bourgeois grossiers
Étaient fils d'Albion et gens de la police.
Pour le jeune marin le plus affreux supplice,
C'est bien cette douleur de la naïve enfant.
— En vain, lui redit-il, ton amour me défend,
Tu le vois bien, Louise, il faut que je m'en aille.
J'aurais voulu, c'est vrai, tomber dans la bataille ;
N'importe ! je l'espère, on combattra sans moi.
Brutalement ensemble, ils lui disent :
— Tais-toi !
Et le tirent vers eux.
Il leur crache à la face.
— Cet outrage sanglant le gibet seul l'efface,
Clament-ils furieux — Viens donc sous le verrou !

⁂

Jean Lozet arriva suivi de Tonkourou.
Il affirma tout haut qu'ils avaient, ces constables,

Pour en agir ainsi, des motifs équitables.
Il fallait respecter leur haute mission
Et façonner le peuple à la soumission.
La maison se remplit : une foule contrainte,
Bête avec son excès de respect ou de crainte.
Tonkourou reconnut le plus vieux des anglais.
À voix basse il lui dit :
— Frère, si tu voulais,
Pour quelques pauvres sous, quelques pièces de cuivre,
L'indien dévoué pourrait ici poursuivre
Le travail entrepris contre le révolté :
Il veillerait, et seul. Dors sans anxiété ;
Après un bon repos on fait meilleure route.
L'indien est loyal, tu le sais bien ; écoute.
⁂
Soutenant des gardiens le farouche regard,
Le noble prisonnier était seul à l'écart.

Par derrière le dos ses mains étaient liées ;
Tel un oiseau captif dont les ailes pliées
Ne peuvent plus dans l'air reprendre leur essor.
Tonkourou s'avança tenant des pièces d'or :
C'était un prix royal pour une nuit de veille.
Les constables joyeux s'amusaient à merveille.
⁂
Le cocher avait bu ; l'ivresse le surprit,
Et d'épaisses vapeurs noyèrent son esprit.
Comme une masse inerte il roula sur la dalle,
Et le traître huron resta seul dans la salle.
Plus tard, lorsque le jour parut, l'heureux cocher,
Cuvant encor son vin, ronflait sur le plancher.

Puis, la salle était vide, et, par la porte ouverte,
Entraient les frais parfums de la pelouse verte.
Une clameur de rage, à cette trahison,
Fit sortir du sommeil la tranquille maison.

Pendant que le ciel rit, que le ramier roucoule,
Le travailleur se hâte et sur son front l'eau coule.
Ses vieux labeurs aimés lui semblent tout nouveaux ;
Il s'embaume du foin qui tombe sous la faulx.
Lozet, au temps jadis, couchait, dans la journée,
Un arpent et demi de l'humble graminée ;
Aujourd'hui la faulx pèse et le clos est plus grand :
Il se fatigue vite et cela le surprend.
Il taillait de l'ouvrage alors pour trois faneuses,
Et nul n'aurait osé les traiter de flâneuses :
Les fourches allaient vite. Et voilà qu'aujourd'hui
Une seule ouvrière est au champ avec lui

C'est Louise.
Des pleurs mouillent sa fraîche joue
Pendant qu'avec sa fourche elle lève et secoue,
D'un geste gracieux, et le trèfle et le foin.
Le bonheur entrevu s'est envolé bien loin !
Reviendra-t-il jamais, mon Dieu ! celui qu'elle aime ?
Est-il mort ? Tonkourou, par quelque stratagème
Que son esprit pervers, un jour, aura rêvé,
L'a-t-il, pour le mieux perdre, aux anglais enlevé ?
Après le sacrifice on éteint chaque cierge,
Doit-elle éteindre ainsi l'amour de son cœur vierge,
Et doit-elle oublier l'ami qui ne vient pas ?
De ces choses rêvant, dans le champ, pas à pas,

Elle suit le faucheur qui se hâte à l'ouvrage.
⁂
Il fait chaud. Vers le soir pourrait gronder l'orage.
On entend par moment, dans les prés d'alentour,
Les faneuses chanter et rire tour à tour ;
On entend retentir sur la faulx qui s'affile
La pierre au rude grain. Les agneaux à la file
Franchissent les fossés, d'un bond léger, hardi.
Dans l'air calme, au soleil, toute l'après-midi,

Sous un ciel sillonné par des vols d'hirondelles,
Partout, des charriots, dans leurs hautes ridelles,
Transportent au fenil, ardent comme un bûcher,
Le foin plein de senteurs qui va se dessécher.
La roue au fort moyeu crie au fond de l'ornière,
Et le trèfle empourpré laisse à chaque barrière
Une vive guirlande, un radieux feston
Où vient se reposer l'aile du hanneton.
Ruzard serra ses foins, ce jour-là, de bonne heure :
Il referma sur lui sa tranquille demeure
Et vint aider Lozet qui charriait tout seul.
La faneuse attendait à l'ombre d'un tilleul
Le retour du vieillard. Selon l'accoutumée
C'est elle qui foulait la charge parfumée.
Ruzard s'approcha d'elle avec un doux souris :
— N'auras-tu donc jamais, dit-il, que du mépris
Pour celui qui t'adore et te reste fidèle
Malgré son désespoir.
— Puis-je t'aimer, fit elle ?
Peut-on deux fois aimer avec le même cœur ?
— Je t'aime, et c'est, Louise, assez pour mon bonheur.

Léon ne viendra plus ; pourquoi toujours l'attendre ?
Le vieux sauvage et lui semblaient ne pas s'entendre,

Mais c'était de la ruse ; aujourd'hui tu le sais.
Ils ont joué leur rôle avec un grand succès,
Se sont moqués de nous. Léon ne t'aimait guère
Puisqu'il soufflait ici la révolte et la guerre.
Louise l'écoutait d'un air indifférent
En traînant son râteau sur le clos odorant.

C'était l'automne. Au bois plus de joyeux ramages ;
Plus de fleurs dans les champs moissonnés. Les nuages
Passaient noirs et serrés, comme ces lourds bisons
Qui courent en troupeaux aux lointains horizons.
Sous la pluie, en suivant le vieux chemin de glaise,
Vers le bourg Saint-Denis marche une armée anglaise.
Un espion la guide ; un homme aux cheveux plats,
À l'œil étrange, plein de sinistres éclats.
Dans le camp des anglais il s'introduit la veille.
On le soupçonne un peu d'abord ; on le surveille ;
Mais il ne semble point en avoir de soucis.
Gore, le commandant, croit à ses longs récits,
À ses contes ornés de formes solennelles.

Dans l'ombre de la nuit, trompant les sentinelles,
Comme un serpent se glisse à travers les halliers,
L'espion se glissa parmi les cavaliers
Et s'éloigna du camp, sans bruit, d'un pied alerte.
Deux heures il courut sur la route déserte.
S'arrêtant par moment pour écouter le bruit
Que pouvait apporter sur son aile la nuit,
Et collant chaque fois son oreille à la terre.

Il tressaille soudain et sa figure austère
Prend tout à coup, dans l'ombre, un radieux aspect.
Ce bruit qu'il entend là n'a-t-il rien de suspect ?
C'est un pas empressé, quelqu'un qui se dépêche.
Il ne voit rien pourtant car la nuit l'en empêche.
L'homme arrive.
— Angleterre ou Canada ? fait-il.
— Patrie et liberté ! dit l'espion subtil.
— Ah ! tu sers mon pays avec intelligence.
— Car tu fus le pardon et je suis la vengeance.
Et les deux conjurés s'étaient dit quelques mots
Que n'avaient point ouïs les tranquilles échos.

Lorsque sourit au ciel un rayon de l'aurore
L'espion, de retour, alla réveiller Gore.
— Quand nous dormons, dit-il, nos ennemis actifs
Font, pour nous écraser, de grands préparatifs.
Des hommes tout armés arrivent de Saint-Charles.
Ils sont nombreux déjà, puis, durant que je parle,
Tu le comprends, ô chef, leur nombre croît toujours.
Alors le colonel fit battre les tambours,
Et, comme un vent d'orage agite la ramée,
Le vigoureux appel fit tressaillir l'armée.

Les preux de l'Angleterre entraient dans Saint-Denis.
Sortant du temple où tous ils s'étaient réunis,
Nos humbles paysans, cherchaient, dans leur ivresse,
Un endroit qu'ils pourraient changer en forteresse.
Alors un étranger, l'œil perçant comme un dard,
De notre vieille France arbore l'étendard.
Il le cloue au pignon d'une maison de pierre ;

Puis, regardant l'armée arriver toute fière :
— Vive la liberté ! dit-il !
— Noble drapeau,
Fait chaque volontaire en ôtant son chapeau,
Je jure te défendre !
— Est-ce là la consigne ?
Dit Gore à l'espion ? Explique-moi ce signe.

— Ce signal est celui d'un ami, colonel ;
J'en jure devant toi mon salut éternel,
J'ai gagné l'un des chefs.
— Cela me semble étrange ;
C'est un récit menteur que ton esprit arrange.
Et l'espion reprit, sans paraître agité :
— Mais si les paysans sous ce toit redouté,
Ô Chef, avait voulu tout à coup te surprendre,
T'auraient-ils indiqué par un signe où les prendre ?
Il n'avait pas fini que, souple comme un daim,
En des sentiers déserts il s'élance soudain.
Le commandant anglais reste cloué sur place :
Tant de duplicité l'épouvante, le glace.
Et voilà qu'un éclair resplendit aussitôt.
Le vaillant bataillon qui marchait à l'assaut
S'arrête de terreur et retourne en arrière…
Il essuyait le feu d'une bande guerrière,
Et les troupiers tombaient comme les pins coupés.
Dans les châssis béants les paysans groupés
Font ensemble pleuvoir un mortel projectile.
La valeur de ces preux rend le nombre inutile.

Gore sent dans son cœur la colère monter.
Il s'écrie :
— En avant ! Allez-vous les compter
Ces habitants maudits, ces rebelles, ces traîtres ?
De leur faible repair, soldats, rendez-vous maîtres !
Du sang à vos mousquets, à vos fronts des lauriers !
Et ce sauvage appel fait rugir les guerriers.
Mais la foudre répond au toit qu'on escalade.
Cent soldats sont atteints par un feu d'enfilade,
Et les autres, alors, pour reformer leur rang,
Les foulent sous leurs pieds et marchent dans leur sang.
Gore était interdit. De la maison funeste
Un homme aux cheveux plats l'appelait par un geste.
Et c'était l'espion.
— Guerriers, point de merci,
Tuez, s'écria-t-il, le monstre que voici !
⁂
— Amis, dit le héros qui cloua la bannière,
Il faudrait ne pas perdre une chance dernière :

Quinze hommes, comme moi résolus à mourir,
À la distillerie oseraient-ils courir
Pour harceler l'anglais ?... Mais les dangers sont graves.
Il partit aussitôt avec les quinze braves.
Ils allaient s'éloignant des maisons, des chemins,
Passant sans bruit, courbés, s'appuyant sur les mains
Pour ne pas être vus des ennemis barbares.
Or, les bruyants clairons qui sonnaient les fanfares,
Et les hennissements du rapide coursier,
Le canon qui tonnait, les éclairs de l'acier,
Les plaintes des mourants et les rages croissantes

Donnaient à ces tableaux des horreurs saisissantes,
⁂
Cependant il fallait vaincre ces habitants.
Gore appelle Markham.
— Déloge, il en est temps,
Déloge, lui dit-il, mon brave capitaine,
Ces rustres qui sont là peut-être une centaine.
Prends avec toi, Markham, des soldats valeureux ;
Que le combat soit court, l'exemple rigoureux !

Animant de la voix ses troupiers en furie,
Markham s'élance alors vers la distillerie.
Ceux qui sont au dedans, en le voyant venir,
Lèvent la main au ciel et jurent de tenir,
Malgré leur peu d'espoir et leur force inégale,
Jusqu'à la dernière heure, à la dernière balle ;
Ils jurent de lutter, s'il n'est point de Judas,
Jusqu'à la sainte mort du dernier des soldats.
Leur chef, dans son audace, entr'ouvre une fenêtre
Et crie à Markham :
— Viens, et tu vas nous connaître.
Il arme son fusil ; il vise de sang froid,
Et le bouillant Markham est atteint au bras droit.
On voit ce commandant faire un geste suprême
Et tomber sur le sol. Le désordre est extrême.
Les soldats d'Albion, surpris, épouvantés,
Rejettent leurs fusils pour fuir de tous côtés.
Albion restait là vaincue et stupéfaite.
Et ses clairons pleuraient en sonnant la défaite.
Comme le vent qui passe écrase les roseaux,
Comme un vaisseau trop plein s'enfonce sous les eaux,

Nos défenseurs, un jour, s'affaissèrent dans l'ombre,
Pas vaincus, écrasés par la force et le nombre.
La liberté sortit de leur humble cercueil :
Ils furent notre espoir, ils seront notre orgueil.

On parle quelquefois, le soir, à la chaumine,
Du jeune capitaine et de sa bonne mine ;
On conte son amour pour Louise Lozet,
Dont l'âme depuis lors est restée au creuset.
Jean voit pleurer sa fille avec indifférence ;
Il conseille à Ruzard de la persévérance.
Il recevrait tout autre avec un cœur d'airain.
Mais nul ne vient. Ruzard croit l'avenir serein.

⁂

Quand le cocher anglais eut roulé sous la table,
Tonkourou, dépouillant son aspect redoutable,
S'approcha de Léon et brisa son lien.

— Voilà comme se venge aujourd'hui l'indien,
Dit-il à basse voix. Mon jeune frère est libre.
Jamais nid qui gazouille et jamais luth qui vibre
N'eurent d'accords si doux pour l'âme du captif.
Ils sortirent sans bruit tous deux, d'un pas furtif,
Et, montant en canot au milieu des ténèbres,
Ils ramèrent longtemps vers ces hameaux célèbres
Qui les premiers de tous osèrent s'insurger.
Sous l'étendard du peuple ils allaient se ranger.
L'un se fit espion : c'est lui qui trompa Gore ;
L'autre nous rapporta le drapeau tricolore.

⁂

Aujourd'hui le sauvage, accablé de regrets,

Chemine au loin. Le ciel connaît seul ses secrets.
Il a vu le marin tomber à Saint-Eustache ;
Il le croit mort. Lui-même il fut pris. Il se cache,
Comme un maudit de Dieu, dans l'épaisseur des bois.
En sa course il a joint des chasseurs iroquois.

Ôcombats de Saint-Charle ! ô jours de Saint-Eustache !
Vous étiez un malheur mais non pas une tache !
La force triompha ; le droit fut opprimé ;
On dressa l'échafaud et tout fut consommé.
Les héroïques morts ne sont jamais stériles
Et les persécuteurs font les races viriles.
Près du lit d'un soldat un vieux prêtre priait,
Et sa lèvre sacrée en priant souriait.
Une même nimbe d'or couronnait les deux têtes,
Du prêtre et du blessé.
— Dieu soit béni ! vous êtes,
Dit le ministre saint, hors de danger, je crois.

— Ah ! que ne suis-je mort en embrassant la croix,
Comme ce fier Chénier, là-bas, au cimetière !
Mais le malheur étreint mon existence entière,
Fit le jeune blessé.
— Toute coupe a du fiel,
Repartit le vieillard ; laissons faire le ciel.
La délivrance vient quand la chaîne se rive,
Et sa force apparaît. Et puis, quoiqu'il arrive,
Il faut être, mon fils, toujours soumis à Dieu.
Quelque mortel chagrin vous suit-il en tout lieu ?
Parlez ; ne craignez pas de vous ouvrir au prêtre :
Il aime son pays et déteste le traître…

Comment vous nommez-vous ? quel est votre parti ?
— Je ne sais ni mon nom, ni d'où je suis sorti.
Quand vers mes premiers ans remonte ma pensée,
J'éprouve une horreur vague et peut-être insensée.
Comme d'autres enfants, hélas ! devant mes yeux
Je ne vois point passer les visages joyeux
D'un père et d'une mère heureux sous l'humble chaume ;
Mais l'haleine de feu d'un terrible fantôme
Me brûle encore.
Un jour — c'est vrai, père, cela —
Tout ravi, j'écoutais des voix d'ange, et voilà
Qu'un monstre me surprend, me lie au tronc d'un arbre
Et me perce les bras de son stylet de marbre.

Puis je courus les mers. On m'avait acheté.
Hélas ! notre navire, une nuit, fut jeté,
Dans la brume et le vent, sur des côtes arides.
Au jour, des naturels, horribles sous leurs rides,
Apparurent tout près, au pied d'un noir rocher,
Et, par un geste ami, nous dirent d'approcher.
Maîtres et matelots descendirent à terre.
Un de leur bande, alors, semblable à la panthère
Qui surprend une proie et cherche à s'en nourrir,
Pousse un cri formidable. Et l'on voit accourir
À ce lugubre appel, du sommet de la côte,
Mille sombres guerriers à la stature haute,
Mille guerriers pétris d'on ne sait quels limons,
Sales et les reins nus, pareils à des démons.
Les matelots surpris volent vers leur chaloupe,
Mais ils sont devancés par la sauvage troupe
Qui les massacre tous en hurlant de plaisir.

Je les ai vus, alors, ces barbares, saisir
Des lambeaux tout sanglants de leurs chairs pantelantes
Et puis les dévorer. Des femmes insolentes
Arrivèrent en foule au somptueux festin.
Je devinai bientôt mon horrible destin.
J'entends de nouveaux cris : je tremble, je me cache.
On vient vers ma retraite ; on me prend, on arrache,

D'une cruelle main, l'habit qui me revêt.
Ô l'affreuse terreur que mon âme éprouvait !
Mais voilà que soudain le chef des cannibales
Fait taire les clameurs, les tambours, les cymbales,
Et se met à parler en me touchant les bras.
Chacun s'approche alors, surpris, dans l'embarras,
Et vient examiner ce noir bariolage.
On m'emmena plus loin, dans un vaste village,
Sur la rive d'un lac. Comme un sauvage enfant
J'escaladais les rocs qu'un brutal soleil fend.
Sur ces terres de feu que le marin redoute
Je serais aujourd'hui mangeur d'hommes, sans doute,
Si nous n'avions pas vu la croix du Dieu Sauveur.
Les apôtres du Christ vinrent, dans leur ferveur,
À ces déshérités donner la loi divine.
L'un de ces hommes bons me voit et me devine.
Il m'interroge. Ô ciel ! il me parle français.
Je tombe dans ses bras et dis ce que je sais.
— Oiseau captif, fit-il, tu rouvriras tes ailes.
En effet, je suis loin de ces rives cruelles.
Le vieux prêtre, pleurant, dit d'une étrange voix :
— Dieu soit béni ! Léon, je t'ai sauvé deux fois.

Léon ne souffre plus. De nombreux coups d'épée
Racontent sa valeur comme un chant d'épopée.
Il veut partir. Le prêtre essaie à le garder,
Mais tout est inutile, il ne veut pas tarder.
— Non, laissez-moi m'enfuir. Je suis l'enfant prodigue :
Au flot qui doit couler ne mettez pas de digue ;
N'enchaînez pas l'oiseau né pour la liberté,
Réplique-t-il.
Et c'est au réveil de l'été.
Depuis longtemps déjà le jour brûlant décline,
Et dans l'ombre du ciel se plonge la colline.
Il reprit la parole après un court moment :

— Racontez-moi, dit-il, ô mon père, comment
Le ciel voue a conduit dans la sainte carrière.
Qui sait ? pour ma jeunesse ardente, aventurière,
Ce récit-là peut être un haut enseignement.
Le prêtre, l'œil perdu dans un éloignement,
Répondit :
— Viens ici, sur ce siège de mousse.
Puis il continua :
— Le sentiment s'émousse ;
Autrefois je pleurais en rappelant des jours
Tout brillants de jeunesse et tout remplis d'amours ;
Mais, quand le corps vieilli, l'âme, mon fils, se glace,
Et les chauds souvenirs n'y trouvent point de place.
Le bonheur qu'on devra ne regretter jamais
Est le seul vrai bonheur, sois-en certain.
J'aimais
Et j'étais entraîné dans les plaisirs du monde ;
J'allais tourbillonnant comme une épave immonde

Sur des flots attirés par un gouffre sans fond.
J'avais pour une femme un amour bien profond,
Un amour où notre âme à jamais se sent prise.
Je chantais mon bonheur, comme un homme que grise
La coupe débordant de nos vins généreux.

Un soir, tout enivré de mes projets heureux,
Je cheminais parmi des senteurs printanières.
Les rameaux ressemblaient à de lourdes bannières
Et les petits oiseaux cherchaient leurs nids de foin.
J'entends un rire frais qui s'égrène non loin.
Mon sang, au même instant, se glace dans mes veines :
J'essaie à m'assurer que mes craintes sont vaines,
Que je deviens jaloux, que cette molle voix
Ne dit peut-être pas ce que moi j'entrevois.
Je voudrais m'arrêter, quelque chose me pousse.
La feuille sous mes pieds rend une plainte douce ;
J'entends gazouiller bas comme si les oiseaux
N'osaient plus confier leurs amours aux roseaux.
Ma tête bourdonnait, mon âme était serrée…
Oui, c'était l'infidèle ! Une lame acérée
M'aurait fait moins de mal, en me perçant le cœur,
Que l'orgueilleux regard de mon rival vainqueur.
Mais elle, cependant, ne perd pas contenance
Et me dit cent raisons dont je n'ai souvenance.
Elle promet m'aimer d'un amour si parfait
Que j'oublie aussitôt l'affront qu'elle me fait.

⁂

Je voyais arriver le jour de l'hyménée.
Ma famille en ces temps fut, hélas ! ruinée :

J'étais devenu pauvre, oui ; mais j'aimais encor ;
J'étais presque content. Ce n'est pas pour mon or,
Disais-je, qu'elle m'aime et puis qu'elle m'épouse.
À quelques jours de là, sur la molle pelouse
Elle se promenait au bras d'un laid vieillard.
Il était riche, lui ; je n'avais plus un liard.
Je pourrais bien ici terminer cette histoire.
Sur moi-même j'ai pu remporter la victoire ;
J'ai senti le néant de mes affections.
Dieu nous ramène à lui par les afflictions.
Or, un jour cette femme appartint à la foule.
L'honneur croule bientôt ; sous les pieds on le foule,
S'il n'est pas étayé par la chaste vertu.
Cette femme orgueilleuse, un jour, le croirais-tu ?
Renia son époux et se fit courtisane !

Ta la connais, Léon, cette fille profane
Qui s'attache aux cités comme la lèpre au corps ;
Cette femme sans foi qui se jette en dehors
De la communion que le Christ a fondée ?
Tu connais, mon enfant, la fille débordée
Qui vend à qui les veut ses charmes avilis ?
Elle ne rougit plus. Dans son œil faux tu lis,
Sous un rayon menteur, la froideur de son âme,
Car son cœur n'aime plus et son corps seul s'enflamme.
Combien vont oublier près d'elles leur devoirs !
Jeunes gens et vieillards, dans les impurs boudoirs,
S'enivrent des baisers et du vin des orgies.
Mais, bientôt, leur front pâle à l'éclat des bougies
Laisse voir que le sang appauvri, mésusé,
Fait battre un mauvais cœur dans un corps épuisé.

La femme dont je conte en ce moment la vie,
Dans nos cités, longtemps fut un objet d'envie.
⁂
J'étais missionnaire. Un soir, bien fatigué,
Je vis un toit d'écorce assez loin relégué
Du village indien où je devais me rendre.

Lorsque la nuit venait, mon enfant, me surprendre,
Je dormais d'ordinaire à l'abri d'un sapin ;
Je voulus, cette fois attendre le matin
Dans le petit wigwam dressé sur mon passage.
Une affreuse pâleur recouvrit mon visage,
Un long cri m'échappa quand j'entrai sous ce toit.
— Est-ce un spectre infernal que mon œil aperçoit,
Demandai-je soudain en reculant de crainte ?
Le fantôme riait. Sa lèvre était empreinte
Des traces de l'orgueil et de la volupté.
Et je ne parlais plus. J'étais épouvanté.
— Tu reconnais encor dans sa pauvre cabane,
L'amour de ton printemps, la fière Marianne,
Dit l'insolent fantôme en s'approchant de moi.
— Je ne connais jamais qu'une femme sans foi,
Répondis-je à ce dieu de mes jeunes années !
— Les blancs ne voulaient plus de mes grâces fanées,
J'ai suivi par colère, et nul ne peut dire où,
Les pas d'un indien, le grand chef Tonkourou.
— Tonkourou, le grand chef ? s'écria le jeune homme,
Voilà qui m'intéresse… Et la femme se nomme ?

Le prêtre dit encor ;
— Je voulus, en ce lieu,

Parler à cette femme et de l'âme et de Dieu,
La faire réfléchir sur sa conduite folle ;
Elle rit aux éclats de ma sainte parole.
L'indien se levant, me montra la forêt
Et me dit de partir, car il n'était pas prêt
À perdre des amours dont son âme était fière…
Cette femme avait nom Marianne Simpière.
— Simpière ? fit Léon, Tonkourou l'indien ?
Ces malheureux, mon père, oh ! je les connais bien.
Ils demeurent tous deux ensemble à Lotbinière.
Ils ont, comme des loups, sous les bois leur tanière.
Tonkourou, c'est cet homme avec qui mon rival
Un instant se ligua pour me faire du mal ;
C'est cet homme étonnant qui, changeant de nature,
Fit soudain succéder l'honneur à l'imposture ;
C'est l'espion rusé dont hier je parlais,
Qui vint jusques ici combattre les anglais !
La fière courtisane est aujourd'hui sorcière.
Sa jeunesse est bien loin ; elle tombe en poussière…
Le curé soupira :
— N'en parlons plus ici.
Que Dieu soit indulgent pour ce cœur endurci !

Le temps s'écoule vite ; avec lui l'on s'envole.
Le passé déjà loin n'est plus qu'une auréole
Qui couronne le front d'un astre disparu.
Nous aimons à revoir le chemin parcouru,
Comme de l'avenir à soulever le voile.
Le regret, c'est la nuit, et l'espoir est l'étoile.
La forêt a déjà replié son décor.
C'est l'automne. Les champs flétris sont beaux encor

Avec leurs buissons nus et leur teinte de cuivre.
On se plaît à rêver ; l'air calme nous enivre.

C'est le temps du brayage. Un grand feu de sarments
Brille là-bas, au pied des fiers escarpements.
Un ruisseau, près de là, roule ses eaux mutines.
Sur un large échafaud formé de perches fines,
Au-dessus du foyer, le lin est étendu ;
Il sèche sous les soins d'un gardien assidu.
⁂
Quelle est dans ce doux nid cette troupe joyeuse.
Entre toutes quelle est la plus belle brayeuse ?
La plus belle est Louise. Et depuis le matin
Volent ses gais propos et son rire argentin.
Près d'elle tout le jour ses compagnes, pareilles
En leur empressement, aux actives abeilles,
S'en viennent tour à tour au fragile échafaud
Prendre à grande poignée un lin aride et chaud.
Et l'on entend au loin, sous les hautes futaies,
Sans cesse retentir le claquement des braies
Qui battent le lin mûr en cadence et sans fin.
Les aigrettes d'étoupe, un flot de duvet fin
Couvrent d'un manteau d'or les jeunes travailleuses ;
Et les éclats de rire et les chansons railleuses
Montent avec le bruit des instruments actifs.

Les brayeuses jetant quelques regards furtifs
À travers les rameaux, vers la côte élevée,
Semblent de quelques uns attendre l'arrivée.
En effet, tout à coup un groupe de garçons,
Causant avec ardeur ou chantant des chansons,

Descend l'étroit sentier au bout de la clairière.
On voit rougir le front de plus d'une ouvrière,
À l'accent bien connu des galants cavaliers.
La braie alors suspend ses coups drus, réguliers,
Et de coquettes mains, pour saluer la troupe,
Agitent dans les airs de blonds plumets d'étoupe.
À répondre au salut les jeunes gens fort prompts
Poussent des cris de joie et découvrent leurs fronts.
Louise reconnaît Ruzard, mais, la rieuse,
Elle baisse la tête et devient sérieuse.
Après un an d'attente ose-t-elle espérer ?
Ruzard dans ses desseins a su persévérer.
Il s'est fait plus aimable, aussi, plus hypocrite.
Lozet ne cesse pas de vanter son mérite,
Et le curé lui-même est bien moins prévenu.

⁂

On ne parle plus guère, enfin, de l'inconnu
Qui fut, un jour d'hiver, jeté comme une épave
Dans la paroisse. Ainsi, comme le fleuve lave
Des mots mystérieux sur les sables écrits,
Le temps, vague éternelle, efface en nos esprits
Les souvenirs heureux et la trace des peines.
Louise aime toujours, mais de ses amours vaines
Elle n'espère plus revoir le doux objet.
Et voilà bien pourquoi, soumise au vieux Lozet,
Elle accepte aujourd'hui de boire le calice.
Elle ira par devoir, comme on marche au supplice,
Jurer, non pas d'aimer, mais de craindre et servir
L'homme qui doit, hélas ! à son joug l'asservir.
⁂

Tous les jeunes garçons s'empressaient à l'ouvrage ;
Les uns fendaient le bois nécessaire au chauffage,
Les autres sur l'épaule apportaient les fagots.
C'étaient des chants, des cris, des rires, des bons mots.

Et pendant que l'on fend le bois, que l'on charroie,
Le lin battu se change en brillants fils de soie,
Et les filles s'en vont tour à tour, près du feu,
Sur un siège moussu se reposer un peu.
Mais voilà que s'élève un long cri de surprise,
Et l'on voit ondoyer comme une vague grise
La fumée au-dessus du ruisseau cristallin.
Une flamme légère avait mordu le lin
Et courait vivement dans les fibreuses tiges.
Pour arrêter le mal chacun fait des prodiges ;
On éloigne le lin qui se trouve en danger ;
On abat le treillis de l'échafaud léger ;
On disperse au hasard l'inflammable matière ;
On s'empare des seaux ; on vole à la rivière.
Louise, dans son trouble et son empressement,
Du foyer dangereux s'approche imprudemment ;
Une flamme s'attache à son jupon de toile
Et la couvre bientôt comme un sinistre voile.
Elle appelle. Un instant tous sont dans l'embarras.
Cependant Ruzard court ; il la prend dans ses bras

Et vers le ruisseau creux d'un bond se précipite.
Un moment disparu sous l'onde qui crépite,
Bientôt il reparaît debout, ruisselant d'eau,
Et revient à la rive avec son doux fardeau.

Les jours coulaient ainsi que les vagues du fleuve.
L'hiver jetait encore une tenture neuve,
Comme un manteau de lys, sur les bancs de galets.
Le soleil du printemps fondra, de ses reflets,
Les flocons argentés que l'hiver noue aux branches,
Mais quel soleil, jamais, fondra les mèches blanches
Que l'hiver de la vie attache sur vos fronts,
Ô débiles vieillards ?
Rameaux, cimes, vieux troncs,
Vous secouerez un jour votre torpeur morbide
Et vous reverdirez ! Une sève rapide
Dans vos veines courra comme un sang généreux ;
Vous étendrez encor vos feuillages ombreux

Sur les nids des oiseaux qui chanteront d'ivresse ;
Mais nous, printemps aimé, sous ta chaude caresse
Nous ne renaissons pas ! Nous ne vivons qu'un jour :
Quand arrive la nuit, c'est la nuit sans retour !

⁂

Noël était passé, Noël la grande fête.
Et les antiques bois avaient courbé leur faîte
En signe de respect et d'amour, quand l'airain,
À l'heure de minuit, au fond du ciel serein,
Pour redire aux chrétiens la sublime nouvelle,
Fit vibrer les accords de sa voix solennelle.
Et tous les habitants de nos pieux cantons :
Jeunes et vieux, légers, courbés sur des bâtons,
Hommes, femmes, vêtus de leurs habits de laine,
Par les chemins de neige, au milieu de la plaine,
Devant la crèche sainte où naissait le Sauveur,
Étaient tous accourus dans leur vive ferveur.

Puis vinrent les jours gras : jours de fêtes profanes
Où l'on entend chanter dans les pauvres cabanes
Comme sous les lambris des riches habitants.
On voit passer et fuir des chevaux haletants,

On entend s'échanger de joyeuses paroles.
Assis sur le devant des belles carrioles,
Des gars mènent grand train des minois réjouis,
D'adorables minois chaudement enfouis
Dans les peaux de bison, sur le siège d'arrière.
En vain les bancs de neige élèvent leur barrière,
Ils les franchissent tous, à la course, au galop.
Ils vont à la veillée et l'on ne sait pas trop
À quelle heure, demain, les violons rustiques
Cesseront de jouer des rondes fantastiques.
⁂
— Comme les flots du lac lorsque le vent s'endort,
Tes pas sont enchaînés, Tonkourou. Dans le fort
Hâtons-nous de nous rendre où je puis te prédire
Que nous ne pourrons pas, même au dernier navire,
Vendre les riches peaux dont nous sommes chargés.
Ce serait un malheur. Nous serions obligés
D'attendre le soleil sur ces tristes rivages.
Ainsi, l'air mécontent, disait l'un des sauvages
Avec qui Tonkourou venait de se lier.
Et Tonkourou reprit :
— Je ne puis l'oublier,

Ton dévouement est doux comme l'eau des fontaines
Ou le vent du midi sur ces plages lointaines.
Je m'attarde, il est vrai, mais pour gagner de l'or.

Au bord d'un lac, là-bas, j'ai surpris un castor.
Je te l'apporte. Vois quelle peau fine et grande !
Mais alors, en riant, un autre de la bande
Dit au naïf huron, lui montrant mille peaux :
— Nous faisons mieux que toi, nous prenons des troupeaux.
Les blancs vont payer cher ces superbes parures.
Étonné, Tonkourou regarde les fourrures
Et les chasseurs heureux. Le sauvage reprend :
— Tu ne devines pas, et cela te surprend :
C'est le droit du plus fort que les visages blêmes
Nous enseignent souvent et pratiquent eux-mêmes.
Ces forêts sont à nous. Là-bas, sur les hauteurs,
Nous avons dépouillé quelques pâles traiteurs.
Tonkourou ne dit rien et, la tête baissée,
Il marche le cœur plein d'une triste pensée.

C'était loin dans le nord que passaient les chasseurs.
Se moquant des dangers et toujours agresseurs,
Rien ne les arrêtait, ces sauvages cupides,
Ni les rochers, ni les ravins, ni les rapides,
Ni les rameaux épais de l'épineux buisson.
Ils voulaient arriver jusqu'à la mer d'Hudson.

Dans ces pays déserts qui s'adossent au pôle,
Les raquettes aux pieds, le fusil sur l'épaule,
Deux hommes cheminaient vêtus de peaux de daim.
Ils souffraient de la soif, ils souffraient de la faim,
Et du sang jalonnait leur marche défaillante.
Ils étaient les derniers d'une troupe vaillante
Qu'un parti d'Iroquois, avides de butin,
Avait longtemps suivie et pillée un matin.

Seuls maintenant, frappés de maux de toutes sortes,
Ils marchent au hasard dans ces régions mortes…
Ces hommes que la peine accable sous son poids,
C'est Léon, c'est Lanctôt, un vieux coureur de bois.

⁂

Léon avait laissé le bourg de Saint-Eustache
Béni du prêtre saint dont la profonde attache
S'était manifestée avec tant de candeur ;
Il s'était dans les bois encor pleins de verdeur,
Avec cinq canadiens qui partaient pour la traite,
Enfoncé sans regrets. Quelle sombre retraite
Aux hommes agressifs pouvait mieux le cacher ?
Et quelle vie aussi plus propre à détacher
Des profondes amours, des molles habitudes,
Que cette vie active au fond des solitudes ?
Avec ses compagnons dès longtemps enhardis,
Il atteignit enfin ces fleuves engourdis
Qui portent leurs flots noirs dans la mer glaciale.
Le succès était grand, l'amitié cordiale.
Ils croyaient dans vingt jours, protégés d'un Dieu bon,
Vendre leur chasse heureuse au vieux fort de Bourbon.
Ils marchaient à grands pas, à la file, en silence,
Près d'un ravin. Tout à coup une bande s'élance.
Ils n'eurent pas le temps d'épauler leur mousquet ;
Un ennemi rusé soudain les attaquait,

Qui les avait, hélas ! attirés dans un piège.
Quatre des trappeurs blancs roulèrent sur la neige.
Les chasseurs iroquois étaient les assassins.
Tonkourou n'avait pas deviné leurs desseins.

⁂

Il neige, il neige, il neige, et ces régions mornes
Ressemblent à des mers profondes et sans bornes.
Les malheureux trappeurs, affaiblis, harassés,
De leurs riches fardeaux se sont débarrassés.
Il leur semble qu'un gouffre au devant d'eux se creuse.
Et leur âme est pareille à cette plage affreuse :
Ils ne murmurent pas cependant. À pas lents,
Toujours l'un près de l'autre, ils marchent vacillants.
Ils poussent tout à coup une clameur de joie.
Dans le ciel gris, pas loin, une fumée ondoie
Comme un blanc pavillon. Ils se trouvent plus forts,
Et font pour arriver de suprêmes efforts.
La vie est en effet le prix de cette lutte.
Ils s'arrêtent enfin sur le seuil d'une hutte.
Ils appellent. Surpris, de leurs lits de rameaux
Se levèrent alors des chasseurs esquimaux.

La peau du loup marin les revêt, les enlace.
Ils les firent entrer dans leur maison de glace,
Leur donnèrent de l'huile, attisèrent le feu…
Et les traiteurs pleuraient en rendant grâce à Dieu.

Après s'être munis de harpons et d'amorces,
À quelque temps de là, pour la chasse des morses
Partirent en chantant les esquimaux hardis,
Les trappeurs étrangers dans le glacé taudis
Restèrent seuls tous deux.
Or, sur des peaux soyeuses
Lanctôt s'endort, rêvant de forêts giboyeuses,
Et Léon suit, pensif, avec d'humides yeux,

L’aurore boréale étalant dans les cieux,
Avec d’étranges bruits, les replis de ses voiles.
Devant tant de splendeurs se cachaient les étoiles.
Tantôt c’était un feu qui léchait de ses dards
L’azur sombre du ciel ; tantôt des étendards

Qui déroulaient au vent leurs couleurs inconstantes,
Des panaches de flamme et puis de riches tentes
Qui se pliaient toujours pour se dresser encor.
Et toujours variait l’ineffable décor
De ce théâtre immense, ardent, incomparable.
On eut dit des flots d’or qu’un souffle inexorable
Tourmentait sur un lit formé de diamant ;
Des rideaux merveilleux qui changeaient constamment
Sans rien perdre jamais de leur beauté première ;
Ou des anges en chœur, dansant dans la lumière
Au seuil harmonieux des célestes Parvis.
Et Léon, par moments, portait ses yeux ravis
Sur les déserts de neige uniformes, sonores,
Qu’illuminaient partout les brillants météores.
Il vit glisser soudain, comme un esquif sur l’eau,
Un traîneau sombre au fond du radieux tableau.
Hurlant comme des loups, attelés à la file,
Plusieurs chiens le tiraient sur la plaine immobile.
Il venait de l’Hudson sans doute. Il approchait.
Un homme seul, assis, d’une gaule léchait
Le flanc maigre et velu de la meute sauvage.
Et plus l’homme avançait et mieux son brun visage

Sur l’éclat de la neige allait se dessinant.
Et Léon regardait ce chasseur étonnant,

Et l'angoisse serrait de plus en plus son âme.
Et, comme aux champs des cieux passe un globe de flamme,
Ainsi, devant la hutte et sur le champ glacé
Où jamais nul chemin n'avait été tracé,
Dans sa fuite passa la traîne vagabonde.
Alors une clameur douloureuse, profonde,
Fit retentir les airs :
— Tonkourou ! Tonkourou !
Mais l'attelage allait, allait on ne sait où.

⁂

Tonkourou, repentant, veut expier ses crimes.
Il veut revoir encor ceux qui furent victimes
De sa haine farouche et de ses noirs conseils ;
Mais combien passeront de nuits et de soleils
Avant qu'il puisse, hélas ! implorer leur clémence !
Puis il verse des pleurs : sa douleur est immense,
Car il croit que Léon son jeune ami n'est plus.
Il marche nuit et jour ; ses esprits résolus
Bravent mille dangers, surmontent mille obstacles.
Il croit que le Seigneur permettra des miracles
Pour le faire arriver aux bords du Saint-Laurent.

Lorsque devant la hutte il passa, dévorant
De son léger traîneau la plaine désolée,
Il entendit son nom : mais son âme affolée
Crut que c'était la voix de l'Esprit des déserts
Qui lui parlait ainsi dans le calme des airs.

⁂

Les chasseurs esquimaux, formés en caravanes,
Arrivèrent un soir à leurs pauvres cabanes.
Joyeux d'avoir tué phoques et loup-marins,

Ils dansaient en frappant de mauvais tambourins.
Les chiens grondeurs, aigris et la langue pendante,
Traînaient avec lenteurs une chasse abondante,
Le fruit d'un labeur dur, et l'unique trésor
De ces déshérités.
— L'oiseau prend son essor
Quand il s'est reposé sur la branche du hêtre,
Dit Léon à celui qui paraissait le maître,
Nous sommes reposés et nous nous sentons forts.
Nous allons, ô chasseur, cheminer vers les forts
Après avoir fumé le calumet ensemble.
— Mon frère, dit le chef, fais comme bon te semble ;
L'Esprit parle à ton cœur, tu dois avoir raison.
Or, sache que là-bas, plus loin que l'horizon,

Il est un grand canot avec toute sa charge.
Dans les lunes de flamme il reprendra le large.
— Veux-tu nous y mener ? demanda le trappeur.
L'indien hésitait ; il semblait avoir peur.
— Veux-tu nous y mener, et pour ta récompense,
Prends cette arme qui tue aussi vite qu'on pense.
Le marché fut conclu. Du calumet de paix
La fumée ondoya sous les glaçons épais.
Les chiens-loups de nouveau reprirent l'attelage,
Et les trois voyageurs sortirent du village
Après s'être drapés dans de soyeuses peaux.
Ils allèrent longtemps, sans relai, sans repos,
Jusqu'à ces régions où le jour froid et pâle
Éclaire l'infini d'une lueur d'opale,
Jusqu'à ce grand canot que l'hiver enchaînait.
Un homme sur le pont glacé se promenait.

Il les voit s'approcher, lui sourire. Il s'arrête
Et leur montre du doigt l'échelle toute prête.
Il veut les prévenir ou les interroger ;
Soudain montent deux cris, deux noms :
— Léon !
— Auger !

Les blés sont mûrs. Faucheurs, étendez la javelle !
Le rossignol, avec une gaîté nouvelle
Égrène ses accords sur les pins dentelés.
Avec de longs frissons les épis barbelés
Tombent de toute part sous l'active faucille.
Parmi les moissonneurs le chef de la famille,
Chaussé légèrement de ses souliers tannés,
Comme un faune s'en va sur les chaumes fanés.
Sa chemise de toile, à la gorge entr'ouverte,
Laisse voir la sueur dont est déjà couverte
Sa poitrine puissante. Il va, muet, liant
La gerbe blonde avec le coudrier pliant.

Et, sur le chaume d'or, les gerbes alignées
Ressemblent à des nefs qui passent éloignées,
À des nuages blancs cloués dans le ciel bleu.
Les blés sont murs. Déjà l'on a dans plus d'un lieu,
Après un dur labeur, fêté la grosse gerbe ;
Mais voici que là-bas, on danse encor sur l'herbe ;
Et voici que j'entends une vive chanson.
C'est le père Lozet qui finit sa moisson !
Seule au milieu du champ, sur la planche uniforme,
Se dresse avec orgueil, comme un panache énorme,
Une gerbe de blé. Ses longs épis tombants

Sont brillamment garnis de fleurs et de rubans,
Et la hart qui la lie est un cordon de soie.
La jeunesse l'entoure avec des cris de joie,
Et puis, prenant bientôt des airs de papillons,
Elle danse en chantant rondes et cotillons.
Les vieillards regrettaient la vigueur de leur jambe.
Ruzard des jeunes gens était le plus ingambe.
S'il n'avait pas reçu de suaves aveux,
Il n'en voyait pas moins le ciel combler ses vœux.
Après la grosse gerbe une plus belle fête
Allait pour lui venir. Une double conquête
De sa persévérance allait être le prix.
Il se trouvait habile et vouait au mépris

Ceux qui ne savent pas, par quelque truc infâme,
Épouser une dot en prenant une femme.
Lozet avait promis lui donner pour sa part,
Le jour du mariage ou quelque temps plus tard,
Sa terre ou de l'argent. La quinzième journée
Devait marquer enfin l'époque fortunée.
Louise parle peu ; son sourire est amer
Et son cœur pour Ruzard est froid comme l'hiver ;
Mais, comme en son courroux Lozet peut la maudire,
Elle ira vers l'autel, elle vient de le dire.
Cependant les danseurs, suivis par les enfants,
En chantant des chansons, allèrent, triomphants,
À la grange mener la gerbe gigantesque.
Ils avaient affublé d'un harnais pittoresque
Le plus fringant cheval. Et puis debout, pressés,
Dans la grande charrette ils s'étaient tous placés.
Le rire s'égrena le long du chemin large

Et l'essieu se plaignit sous sa joyeuse charge.
L'on dansa tout le soir. En frappant du talon
Le joueur mesurait le chant du violon.

Pendant qu'avec ardeur tourbillonnait la danse,
Que les échos voisins répétaient la cadence
Des pieds qui retombaient toujours sur le plancher,
Quelqu'un vit, dans la nuit, un homme s'approcher.
Et l'homme s'arrêta devant la porte ouverte.
Ses deux bras étaient nus, sa tête, découverte ;
Un vêtement de cuir enveloppait ses reins.
Le violon joyeux suspendit ses refrains
Et le gai cotillon, ses méandres sans nombre.
Alors le père Jean cria d'une voix sombre :
— Est-ce toi, Tonkourou ! Dieu ! quel air abattu ?
C'est ton spectre plutôt. Es-tu mort ? Que veux-tu ?

Et l'homme répondit :
— Oui, Lozet, c'est lui-même,
C'est Tonkourou qui vient d'une distance extrême
Pour te revoir encore avant le dernier jour.
— Oh ! sois le bienvenu dans notre humble séjour.
Ta présence, vieux chef, redouble notre joie.
— Non, je viens t'attrister, car mon âme est en proie
À des troubles nouveaux, à des remords cuisants.
Tu vois, j'ai bien vieilli, frère, depuis deux ans.
Et l'indien montrait sa chevelure grise
Il entra. Les danseurs étaient dans la surprise.
Louise sanglotait, craignant, dans son souci,
Que le jeune marin ne revint pas aussi.
Tous parlaient à la fois ; l'on n'entendait personne.

— Espérez, fit Lozet, voici que minuit sonne,
Et notre vieil ami que nous regrettions tous
Va trinquer en l'honneur de ses bons Manitous.
Rien comme le bon rum n'adoucit un déboire.
— Qu'il parle de Léon pendant qu'on verse à boire,
Risqua la mère Jean offrant le cabaret.

Le sauvage gémit ; son esprit s'égarait.
Quand il leva la tête on vit deux grosses larmes
Noyer ses yeux. Il dit :
— Ce brave a pris les armes,
Il est mort !... Il est mort pour sauver son pays.
Et tous les conviés écoutaient ébahis ;
Mais l'indien plaintif ne dit pas autre chose.
En vain on le pressa, sa figure morose
Se pencha sur la terre avec anxiété.
On s'entre-regardait. Louise avait jeté,
Comme un oiseau qu'on blesse, une plainte profonde.
Jean gronda :
— C'est un traître ! et que Dieu le confonde !
Et Tonkourou reprit :
— Je ne puis de bon cœur
À mes lèvres porter la brillante liqueur,
À moins que ta grande âme à l'instant ne m'accorde,
Pour un forfait lointain, pleine miséricorde.
À ce discours nouveau Lozet n'entendait rien.
— Soit ! fit-il.
Tout le monde entourait le vaurien.

Il dit :
— Regardez-moi ! jouissez de ma honte !

Nul ne savait encor ce que je vous raconte.
J'étais jeune et méchant ; je n'eus pas peur d'oser
Profaner un front pur par un impur baiser.
Je reçus un soufflet. Sans faire de menaces
Je partis courroucé. Nos rages sont tenaces ;
La vengeance est pour nous un plaisir souverain :
Je revis la cruelle, et mon regard serein
Sut lui cacher toujours ma colère farouche.
Elle prit un époux. Le ciel bénit leur couche :
Un adorable enfant vint charmer le foyer ;
C'est lui que j'attendais !…
Puis, l'on vit se ployer,
À ces mots étonnants, les genoux du sauvage ;
L'on vit des pleurs amers inonder son visage.
Il joignit les deux mains et, regardant Lozet :
— Je te le livre donc cet horrible secret !
Je t'ai pris ton enfant !…
Alors, soudain, s'exhale
Une sourde clameur qui fait trembler la salle.
La mère Jean Lozet n'avait plus sa raison ;
Elle courait, hélas ! par toute la maison,
Appelant son cher fils, poussant de tristes plaintes.
Et les filles pleuraient.
Ruzard avait des craintes.

Il était anxieux, et d'un œil en courroux
Il fixait cependant le sauvage à genoux.
Il croyait, le peureux, à chaque instant entendre
Son ami d'autrefois le trahir et le vendre.
Lozet était muet comme un marbre glacé.
Il voyait le complot qui l'avait enlacé,

Et son cœur était plein d'une amère tristesse.
Le chef continua :
— De ma scélératesse
Tu fus victime encore, ô Lozet, depuis peu ;
Et ma coupable main a fait jaillir le feu
Qui consuma, tu sais, en une nuit, ta grange.
Ruzard éprouve alors une frayeur étrange.
Il vole d'un seul bond auprès de Tonkourou
Et, parlant à Lozet :
— Le chef huron est fou !...
Il n'est pas comme il dit, malfaisant et coupable.
Et quand il le serait ! quand il serait capable
De tant de fourberie et de tant de forfaits,
Vengez-vous, lui dit-il, par de nouveaux bienfaits !
Cette feinte pitié fut un nouveau supplice
Pour le chef. D'un regard il dompta son complice.

François se détourna tremblant, terrifié.
L'avenir croulait-il, si bien édifié ?
— La perte d'une grange est un mal rachetable —
Ajouta l'indien en jetant sur la table
Un sac de cuir plein d'or — Cet or, je l'ai gagné
À chasser dans les bois sous un ciel éloigné ;
C'est le fruit du travail, Lozet, tu peux le prendre.
— Et mon enfant aimé, pourras-tu me le rendre ?
Cria la pauvre mère en un fiévreux transport.
— J'ai respecté sa vie, et, pourtant... il est mort !
— Mort ? reprit Jean Lozet. Dans quelle circonstance ?
— Mort au champ de l'honneur, sans effroi ni jactance.
— Mort ! firent dans la nuit de lugubres échos.
— Lève-toi, dit Lozet ; cherche en Dieu le repos.

— Merci ! fit le huron. Je laisse ta demeure ;
Pour que mon deuil finisse il faudra que je meure !
Alors il se leva pendant que l'on pleurait,
Sortit, et d'un pas lent rentra dans la forêt.

— Ô ciel de mon pays, déroule tes tentures !
Ceignez-vous, lacs d'argent, de vos vertes ceintures !
Bois aimés, drapez-vous dans vos épais manteaux !
Sous mes yeux attendris ondoyez, fiers coteaux !
Ô brise, enivre-moi de ton haleine chaude !
Berce-moi, Saint-Laurent, sur ton flot d'émeraude !
Rien comme vous n'est beau, rivages canadiens,
Et je reviens pour vous, pour vous seuls je reviens !
Ouvre un sillon d'écume en la vague qui joue,
Ouvre un brillant sillon avec ta fine proue,
Ô mon léger navire ! Avance ! avance encor,
Fier de tes mâts de pin, de ton éperon d'or !

La brise du levant gonfle ta blanche toile.
Glisse comme au zénith Véga la douce étoile !
Sous ton fier pavillon avance comme un roi !
Je t'aime, ô mon navire, et je n'aime que toi !
Je la verrai bientôt la beauté que j'implore.
Quand elle m'aperçoit son front blanc se colore.
Je la vois chaque nuit passer dans mon sommeil.
Sa bouche est une coupe, un calice vermeil
Où l'époux bien-aimé cueillera l'ambroisie.
Son cœur est comme un lis. Mon amour l'a choisie.
Pour elle je reviens vers vous, bords plantureux,
Et je n'aime plus qu'elle, ô mon navire heureux !
Plein de ces souvenirs qui surgissent en foule,

Ainsi chante Léon. Et, bercé par la houle,
Son vaisseau gracieux monte le Saint-Laurent.
Il porte ses regards sur le flot transparent
Et sur les frais contours des îles éloignées,
Qui semblent des joyaux répandus à poignées.
Il est seul à l'avant, debout, près des pavois.
Les matelots fumaient en admirant sa voix.
Le navire venait de l'Hudson. Tristes, sombres,
Les caps du Labrador défilèrent sans nombres.

Il vit les icebergs qui causent mille effrois.
Ces flots cristallisés par d'implacables froids,
Roulant sur d'autres flots, montent jusques aux nues,
Fouillent des profondeurs quelquefois inconnues,
Et dans les ouragans, sous des cieux éblouis,
Poussés l'un contre l'autre en des chocs inouïs,
Ils éclatent, tonnant comme un vaste cratère
Quand, dans les chauds climats, l'écorce de la terre
Sous un souffle du ciel a soudain tressailli ;
Ou, plus tard, tout à coup, comme un temple vieilli,
Sous les feux du soleil qui commence à les fondre,
Leur paroi d'argent croule et leur tour d'or s'effondre.
Un grand calme enchaîna la barque sur les flots,
Et le temps parut long aux pauvres matelots.
Le vent reprit un soir et, sur le pont de chêne,
Au milieu des agrès : ancre, cordage, chaîne,
La vague retombait avec un bruit d'enfer.
Le patron fut, hélas ! emporté dans la mer !
Léon dont la valeur n'était plus ignorée
Prit le commandement de la barque éplorée,

Il entra dans le fleuve et, guidé par les cieux,
Il en remonta loin le cours audacieux.

Le chef trouva son toit enveloppé de calme.
Sur le seuil la fougère ouvrait sa verte palme ;
Le liseron grimpait sur les murs délabrés.
Les carreaux tout poudreux étaient comme marbrés
Par les gouttes de pluie en tout sens descendues ;
Et, dans un coin, séchaient des branches étendues
Et des simples jadis cueillis par les devins.
Il appela la vieille et ses cris furent vains.
C'était pour la chasser comme on chasse un reptile.
Il l'avait en horreur enfin. Trouble inutile,
La Simpière était morte un jour en blasphémant,
Et son corps pourrissait caché profondément.

Alors il ramassa quelques feuilles légères,
Des rameaux de sapin, des mousses, des fougères,
Et se fit une couche. Il dormit. Au réveil
Il vit sur les sommets rayonner le soleil.
Un vent frais en passant jouait dans la feuillée
Et les oiseaux disaient leur chanson éveillée.
Il se lève. Quelqu'un fait, dans le même instant,
Crépiter des buissons le feuillage flottant.
C'est Ruzard qui s'avance en écartant les branches.
Tonkourou lui sourit, et ses manières franches
Lui rendent aussitôt l'audace d'autrefois.
— Je viens, lui dit Ruzard, te trouver sous les bois
Pour te remercier, ô mon ami sincère,
De n'avoir point trahi François, ton jeune frère.
— Tonkourou n'est plus traître et veut rester discret,

Répondit le sauvage. Il taira ton secret,
Car il ne sert de rien aujourd'hui de le dire.
— Tu m'as fait peur hier ; j'ai pensé te maudire.
Hier tu m'as fait peur ; mais tout va s'arranger.
Jean me donne son bien : nous allons partager.

Je me marie enfin… La semaine prochaine.
Oh ! que j'ai de bonheur ! Nul ne rompra la chaîne,
Nul ne pourra briser….
Il ne termina pas.
Tonkourou, menaçant, fit vers lui quelques pas.
— Moi je briserai tout ! Cesse ta vantardise,
Dit-il.
Ruzard pâlit :
— Faudra-t-il que j'en dise,
Pour empêcher toujours un hymen révoltant,
Mon frère, faudra-t-il que j'en dise encor tant ?
Continua le chef.
— Par Dieu, je t'en conjure,
Tonkourou ne dis rien. Je l'aime, je le jure,
Je l'aime cette femme ! Et tant que je vivrai
Des plus aimables soins, oui, je la poursuivrai !
— Inutile, François, tu n'es pas digne d'elle.
— Je la mériterai. D'un amour pur, fidèle…
— Elle ne t'aime point.
— Elle ne me hait plus.
Un jour je l'ai sauvée, et dans ses yeux je lus
Plus d'une fois, depuis, de la reconnaissance.

— Comment cela ? Dis donc. Parle sans réticence.
— Écoute.

Alors Ruzard lui raconte comment
Il l'avait de la mort sauvée assurément,
Un gai jour de corvée, au brayage d'automne.
Tonkourou, semble-t-il, s'attendrit et s'étonne.
Plus de doute cruel, François va triompher.
— Ton amour est-il vrai ? ne peux-tu l'étouffer ?
Demanda le huron.
— Toute parole est vaine ;
Si je n'ai pas Louise, oui, je mourrai de peine !
Je n'aime qu'elle seule, et nul ne sait combien !
— Alors tu la prendras et laisseras le bien.
Ruzard courbait le front, n'était pas à son aise,
Et son cœur s'enflammait comme un feu de fournaise.
— Mon frère ne dit rien ; il est pâle et surpris :
Dans ses propres filets se serait-il donc pris ?
Ajouta Tonkourou d'une voix sarcastique.
François croyait subir un rêve fantastique.
S'il eut eu par hasard une arme sous la main
Le huron serait là resté près du chemin.

On s'était réunis sous l'orme, à la pénombre.
Tout chantait ce soir-là. De ses courses sans nombre
Tonkourou devait faire un fidèle récit.
Il arriva bientôt et sur l'herbe s'assit.
Fumant le tabac noir sous les vertes tentures,
On écouta longtemps alors ses aventures.
Or, quand il raconta Saint-Charle et Saint-Denis,
On vit passer du feu dans ses vieux traits brunis.
Il dit.
— Tant de vaillance, hélas ! fut inutile !
Nous fûmes écrasés comme un nid que mutile,

Dans les foins odorants, le pied dur d'un taureau.
Mais nous ne mîmes point notre épée au fourreau.

Des braves se levaient au bourg de Saint-Eustache ;
Nous allâmes les joindre. Il est bon que l'on sache
Quelles armes portaient plusieurs des combattants :
Des fourches et des faulx.
Nous allions haletants
Comme des chiens perdus qui recherchent leurs maîtres.
Nous défendions nos droits, on nous appelait : traîtres.
N'importe ; nous voulions dire par notre mort
Que le droit naturel et le droit du plus fort
Ne doivent pas ensemble, après tout, se confondre.
⁂
Sur le bourg révolté Colborne venait fondre
Avec huit gros canons et deux mille soldats.
Un de nos généraux nous trahit. Le Judas
Se brûla la cervelle après sa défaillance.
Léon me devançait. Quel cœur ! quelle vaillance !
Chénier l'aimait beaucoup et suivait ses conseils.
Chénier, un homme encore ! On n'en voit de pareils
Que dans ces temps de lutte et ces jours d'héroïsme
Où les peuples aux fers, contre un froid égoïsme
Fatigués de souffrir, se révoltent enfin.
Chénier criait toujours :
— Tenons jusqu'à la fin !

Les femmes se sauvaient au bois tout effrayées ;
Elles semblaient des fleurs par le vent balayées.
Nous nous barricadons d'abord dans le couvent.
Cette chaste oasis n'entendait pas souvent

Le cliquetis du fer, les cris des sentinelles.
Nous étions pour plusieurs des bandes criminelles.
Le curé du hameau, devinant bien comment
Serait vite écrasé ce fier soulèvement,
Comment de vieux soldats formés dans les batailles
Allaient décimer vite, hélas ! de leurs mitrailles,
Les rangs mal affermis des jeunes révoltés,
Et les maisons en bois et les grains révoltés,
Le curé prend la croix sur l'autel de l'église
Et vient à nous. La foule alors se tranquillise.
Il conjure le peuple, au nom du Dieu d'amour,
De se montrer soumis et d'attendre le jour
Marqué par le Seigneur pour notre délivrance.
Nos habitants naïfs, touchés de sa souffrance,
Ou, peut-être, vaincus par la peur des combats,
Du couvent tour à tour s'éloignent le front bas,
Et Chénier reste seul ; oui, seul avec un autre,
Avec Léon !
Et, fort de son succès, l'apôtre

Longtemps les supplia de se sauver tous deux.
— Renoncez, faisait-il, à ces plans hasardeux,
Que pouvez-vous, ô ciel ! contre une armée entière ?
Chénier lui dit enfin, courbant sa tête altière :
— Priez pour nous ; tantôt nous serons devant Dieu.
— Pour que la liberté germe un jour en ce lieu,
Ajouta le marin, du sang est nécessaire.
Ces choses que je dis une bouche sincère
Me les conta cent fois après l'événement.
Je n'étais pas au bourg, en effet, au moment
Où s'y passait, hélas ! cette scène d'angoisse ;

Mais j'arrivai bientôt. De plus d'une paroisse
Vinrent en même temps de vigoureux garçons.
Chénier pleura de joie.
— Ah ! j'avais des soupçons,
Dit-il, serrant la main aux nouveaux militaires.
— Commandant, nos retards ne sont pas volontaires,
Répondit l'un d'entre eux — nos mères pleuraient tant.

⁂

L'angélus du midi sonnaît. Au même instant
On vit reluire au loin les fiers cimiers des casques,
Et le sol dur gronda comme dans les bourrasques.
Colborne s'avançait avec son régiment.
Nous poussâmes au ciel un long rugissement ;
La fureur nous gagnait et chassait nos alarmes.
Mais plusieurs d'entre nous n'avaient aucunes armes ;
Ils dirent à Chénier :
— Donnez-nous des fusils,
Pour que nous combattions comme vous ces gentils.
Et Chénier :
— Attendez, nous n'en avons pas d'autres ;
Mais nous allons mourir et vous prendrez les nôtres.

⁂

Les Anglais occupaient un immense terrain ;
Ils nous tenaient serrés dans un cercle d'airain.
Notre devise était : Obéir et se taire.
Colborne nous dépêche un vieux parlementaire

Qui nous promet à tous la vie et le pardon
Si nous livrons le chef.
— Merci de votre don,

Répondons-nous ensemble, emportés par la rage ;
Pas de traîtres ici pour faire votre ouvrage !
Inutile, messieurs, d'embrasser nos genoux ;
Vous êtes cent contre un, venez, écrasez-nous !
La mort est un triomphe et la victoire, un crime,
Quand c'est le droit qui tombe et la force qui prime.
Il sort en nous lançant d'effroyables jurons,
Et Colborne aussitôt fait hurler ses clairons.
⁂
On voit comme un serpent se dérouler l'armée ;
De toute part l'éclair déchire la fumée ;
Le village est pareil au tombeau ténébreux,
Personne ne sort plus, et des obus nombreux
Ouvrent dans la nuit sombre un rouge et long sillage.
Les ennemis, pressés de faire le pillage,
Se rapprochent toujours. À travers les bosquets
On voyait en tous sens s'agiter les mousquets.
Nous déployons alors une ardeur surhumaine.
Pour en finir plus tôt la vengeance promène

La torche incendiaire au milieu des maisons.
Et le vent qui s'élève emporte les tisons
À travers le ciel noir où la bombe fulmine.
On eut dit que le sort protégeait la chaumine,
Car les boulets ardents passaient sans la toucher.
Les petits sont heureux de pouvoir se cacher,
Quand les grands, bien souvent, tombent dans la tourmente.
Partout c'était le bruit d'une mer qui fermente.
Le couvent où d'abord nous nous étions massés
Prit feu. L'instant d'après nous étions menacés
D'être tous engloutis sous les cendres brûlantes.

Nous gagnâmes l'église. Or, les balles sifflantes
Décimèrent encor nos rangs bien éclaircis.
Pendant que nous suivons les chemins obscurcis,
Gugy, le colonel, au milieu du tumulte,
Accourt sur son cheval pour nous cracher l'insulte.
Il rentre dans le temple.
— Arrière ! mécréant,
Clame Léon, arrière !
Il semblait un géant.
Il lui barre la route, il l'attaque et le touche.
Mais l'infâme Gugy, le blasphème à la bouche,

Se penche furieux de son fier destrier,
Et perce le héros d'un glaive meurtrier.
Et le pauvre huron, suspendant son histoire,
Se mit à sangloter. Son rustique auditoire
Dans un morne silence, anxieux, attendit.
Après quelques instants, d'une voix grave il dit :
— La flamme en maint endroit avait mordu la voûte ;
Le temple s'ébranlait.
— Si cher que cela coûte,
Patriotes, marchons ! s'écrie alors Chénier.
Il s'élance. Chacun craint d'être le dernier.
Mais le vieux toit, rongé par le fer à sa base,
S'ébranle en gémissant et s'écroule. Il écrase
Sous ses brûlante débris la moitié de nos gens.
Il fallait voir joie, à ces gueux d'assiégeants.
Nous faiblissons ; je sens mes jambes qui chancellent.
Sur le front de Çhénier mille fers étincellent ;
N'importe, il va toujours, livide, plein de sang,
Étonnant les anglais, trouant leur sombre rang.

Quel mépris dans ses yeux nous avons vu paraître
Quand un compatriote osa, d'un glaive traître,
Le frapper lâchement une dernière fois !
Il tomba, ce grand homme, en embrassant la croix,
La grande croix debout au fond du cimetière.
Voilà la vérité, je la dis tout entière.
Ce fut la fin, Partout l'oppresseur triomphait.
Je fus mis dans les fers. Le cachot n'est pas fait
Pour un enfant des bois, un coureur de prairie,
Et je repris, un jour, ma liberté chérie.
Ne me trahissez pas. Qu'ai-je à craindre pourtant,
Puisque vous pleurez tous ce soir en m'écoutant ?

Cueillez de blanches fleurs pour la jeune Louise !
Sur les prés odorants qu'un soleil plus doux luise !
Que le ciel soit d'azur ! Que le vent du matin
Berce avec plus d'amour la rose de satin !
Cueillez de blanches fleurs dans la verte campagne !
Pour couronner le front de votre humble compagne,
Jeunes filles des champs, cueillez de blanches fleurs !
Louise est souriante au milieu de ses pleurs :
La victime est soumise et la paix l'environne.
La rose aux doux parfums lui tresse une couronne.
Elle songe à Léon et ne se trouble point.
Attaché sur sa tête, un long voile de point

Retombe mollement sur ses rondes épaules,
Comme sur un ruisseau le feuillage des saules,
Comme sur la colline une molle vapeur.
De sa faiblesse, enfin, elle n'avait plus peur ;
Elle pouvait sans crainte aller au sacrifice.

Elle s'est montrée humble, elle est sans artifice,
Et Dieu donne la paix à son cœur désolé.
Son cœur, il est semblable au rocher isolé
Qui relève la tête au-dessus du nuage.
Le rocher est debout dans sa force, et l'orage
Qui gronde autour de lui ne le trouble jamais.
Un soleil éternel luit sur les hauts sommets.

⁂

Et c'est l'heure, tantôt, de se rendre à l'église.
Jean ne le cache pas, son vœu se réalise.
Voici le marié rayonnant de bonheur ;
Il arrive conduit par son garçon d'honneur.
Voici les invités avec leurs attelages ;
Ils viennent en grand nombre, et de tous les villages.
Quel tapage ! quels cris ! quelle agitation !
Pas un n'a fait défaut à l'invitation
De ce gaillard de Jean, dont les vieilles années
Paraissent aujourd'hui moins lourdes, moins fanées.

On admire Ruzard ; on aime sa fierté,
Son regard où rayonne une étrange clarté.
On vante son esprit, son cœur sans petitesse.
N'a-t-il pas refusé, dans sa délicatesse,
Et la terre et l'argent que Lozet, l'autre jour,
A voulu par contrat lui donner sans retour ?

⁂

Un navire montait. Dans le rideau de branches
Lentement, lentement, glissaient ses voiles blanches.
Soudain, comme un signal de retour ou d'adieu,
Un pavillon flotta dans le mât du milieu.
Plusieurs des invités, avec le vieux sauvage,

Étaient venus s'asseoir sur le bord du rivage,
Attendant en fumant le signal du départ.
Le huron se taisait. Il ne prenait point part
Aux propos amusants que tenaient les convives.
Ses angoisses étaient à chaque instant plus vives.
Il suivait du regard le navire étranger.
Le signal le surprit ; il se mit à songer.
Vers l'église la barque approcha la batture ;
La voile s'affaissa le long de la mâture ;
La chaîne retentit dans l'écubier de fer,
L'ancre mordit le fond comme un immense ver.

Les rayons du matin se baignent dans les ondes,
En route, conviés ! Cavaliers avec blondes !
Les jeunes par ici, les vieux avec les vieux.
Ô fortuné Ruzard, que tu fais d'envieux !
Jean conduit la promise en tête du cortège.
Jusqu'au pied de l'autel c'est lui qui la protège ;
Mais elle aura pour guide, au retour, son époux.
Ruzard le marié vient le dernier de tous.
⁂
C'est le reflux. Là-bas le gracieux navire,
Sur l'onde qui reprend son cours, se berce et vire.

Une svelte chaloupe est pendue au bossoir.
On la descend. Alors un homme y vient s'asseoir.
Comme un vase trop plein son cœur joyeux déborde.
Il rame avec vigueur, et la chaloupe aborde,
Vacillant sur sa quille, un lit de sable blanc.
Elle penche aussitôt et reste sur le flanc.
Et l'homme se sentit, en touchant cette terre,

Profondément ému comme en un doux mystère ;
Il promenait ses yeux sur les champs d'alentour,
Et les champs paraissaient sourire à son retour.
L'église au bord du cap dressait son large faîte,
Et la cloche sonnait comme au jour d'une fête.
Il entra, prit l'eau sainte et se mit à genoux.
Enveloppant l'autel d'un rayon calme et doux,
La lampe d'or semblait l'œil de la Providence.
Les burettes d'argent sur l'étroite crédence
Attendaient le retour du sacrificateur.
Un tapis s'étendait sur les degrés du chœur ;
Un plateau précieux, éblouissant de lustre,
Deux cierges, deux bouquets décoraient le balustre.
⁂
Et la noce s'avance à travers le gazon.
Les curieux du bourg ont laissé leur maison
Pour la voir défiler de plus près à leur aise.

Mariés et suivants ont chacun une chaise
Près des balustres peints, sur le tapis soyeux.
L'encens fume et le temple a pris un air joyeux.
L'épousée entre émue et chastement voilée.
Jean marche à côté d'elle au milieu de l'allée,
Puis le garçon d'honneur et Ruzard, beau d'orgueil.
Alors les invités, passant l'auguste seuil,
S'en viennent tour à tour dans les bancs prendre place.
Ce sont d'abord les vieux que déjà l'âge glace,
Et puis les jeunes gens lestes et vigoureux.
Cependant l'étranger, pour voir le couple heureux,
Interrompt sa prière et relève la tête.
— Louise ! gémit-il.

La promise s'arrête ;
Elle aperçoit cet homme agenouillé tout près,
Qui fond en pleurs.
— Léon ! Léon ! dit-elle.
Après,
Elle jette un sanglot, se tourne vers son père
Et tombe évanouie.
Or, Jean se désespère :
Il regarde l'intrus à genoux dans un banc
Et sent comme du feu qui court dans son vieux sang.

— L'audace de cet homme est, dit-il, sans exemple :
Il faudrait le chasser comme un maudit du temple.
Surpris, terrifié par ce coup imprévu,
Ruzard avait pâli comme s'il avait vu
Devant lui se dresser l'effroyable potence.
Elle allait fuir encor cette heureuse existence
De richesses, d'amour sans fin et de plaisir,
Qu'il avait tant rêvée et qu'il allait saisir !
Les dalles résonnaient sous les pas des convives.
Ainsi, quand le vent souffle au jour des chaleurs vives,
On entend mille bruits s'élever dans les bois.
Léon quitte l'église. Une dernière fois
Il veut revoir pourtant la vierge trop aimée.
Il l'attend au dehors, sur la porte fermée ;
Puis quand Lozet paraît la tenant sans effort,
Comme on tient dans ses bras un jeune enfant qui dort,
Il s'avance près d'elle au milieu de la foule
Et, tout en essuyant une larme qui coule,
Il dépose un baiser sur son front pâle et froid,
Sachant bien, dans son cœur, qu'il en avait le droit.

Louise, s'éveillant à ce toucher suprême,
Ouvre des yeux hagards, soulève son front blême :
— Où suis-je donc, fait-elle, et que s'est-il passé ?

Le marin s'éloignait. Lozet l'avait poussé,
Lui criant d'un ton dur.
— Reviens-tu de la guerre ?
Les poltrons, je le vois, Léon, n'y meurent guère.
Louise commençait à se ressouvenir.
Ruzard s'approche d'elle et, pour la soutenir,
D'une main caressante il entoure sa taille.
Mais elle fuit.
— Non ! non ! sur le champ de bataille
Léon n'est pas resté, dit-elle tout à coup !
On m'a trompée, hélas !... Oh ! je souffre beaucoup !
Il était là. Je viens de le voir ! Il s'en vole !...
Pourquoi donc me fuit-il ?... Ô mon Dieu, je suis folle !...
Sa parole était brève et son regard, vitreux.
Tout le monde pleurait. Plusieurs disaient entre eux :
— Puisqu'elle n'aime pas le mari qu'on lui donne,
Qu'elle désobéisse : en ce cas Dieu pardonne.
Le curé qui venait entendit ces deux mots.
— Mes frères, leur dit-il, veillez sur vos propos,
Aimez la charité, pratiquez la prudence.
L'on ne devine point comme la Providence

Àdes moyens nombreux d'accomplir ses desseins :
Elle est douce au coupable, elle éprouve les saints.
Puis, allant à Louise :
— Ô pauvre enfant, tu pleures !
Dans chaque vie, hélas ! il est de tristes heures ;

Mais, ainsi que le bien, le mal ne dure pas.
Pourquoi donc cependant porter ici tes pas
Et jurer à l'époux une amour immortelle,
Si ton âme savait qu'elle n'était point telle ?
Ce reproche passa comme un poignard de fer
Dans le cœur de Louise.
— Oh ! je souffre un enfer !
Si je pouvais mourir ! mourir ici, dit-elle !...
Mais le curé reprit :
— Vous étiez le modèle,
Ô ma pieuse enfant, des filles du hameau ;
Soyez l'arbre fécond, soyez le vert rameau
Qui porte pour le ciel des fruits en abondance !
Puis il dit à Lozet :
— Sous votre dépendance,
Vous, brave père Jean, gardez longtemps encor
Cette enfant qui vaut mieux que tous vos louis d'or.

— Eh ! répliqua Lozet d'un ton plein de malice,
Vous mettez, vous aussi, du fiel dans mon calice.
Nous aimons nos enfants et nous en prenons soin ;
Mais avec vos conseils ils n'auront plus besoin
De notre autorité que vous appelez sainte.
— Calmez-vous, père Jean, votre ignorance est feinte,
Et vous savez fort bien que toute autorité
Doit se fondre toujours avec la charité.

Impassible au dehors comme un buste de marbre,
Tonkourou l'indien rêvait au pied d'un arbre,
Pendant qu'au mariage ils étaient tous allés
Avec leurs fiers chevaux richement attelés.

Il regardait les cieux d'un air distrait et vague,
Il écoutait courir et frissonner la vague,
Comme une aile d'oiseau, sur le tuf à ses piés,
Quand revinrent soudain les nombreux conviés.
Louise se jeta dans les bras de sa mère :
Les sanglots l'étouffaient.
— C'est un mal éphémère,

Dit Lozet.
Ce fut tout. Les autres approuvaient,
N'osant pas les premiers conter ce qu'ils savaient,
Et cela pour la mère était inexplicable.
— Louise, faisait-elle, un grand chagrin t'accable ;
Qu'est-il donc arrivé ? Parle, quel accident ?...
Enfin Lozet s'emporte et redit l'incident.
— Quoi ! Léon n'est pas mort ? cria la pauvre femme ;
Alors, la chère enfant ne mérite aucun blâme ;
Je comprends sa douleur... Va-t-il venir nous voir ?
— Qu'il vienne ! je saurai comment le recevoir !
Je le jure, il vaut mieux pour lui qu'il s'en abstienne !
Puis, parlant à François :
— Si Louise est la tienne,
Ne te désole point, tu l'auras tôt ou tard :
C'est moi, Jean, qui le dis, sans faire le vantard,
Tu l'auras !
L'indien apparut dans la porte.
Il dit, se découvrant :
— L'homme des bois apporte

Àl'heureux marié mille vœux de bonheur.
Qu'il soit de sa famille et la joie et l'honneur !

Longue saison de paix à la jeune épousée !
Plusieurs riaient.
— Je suis un objet de risée,
Reprit-il froidement, et vous avez raison,
Car j'ai fait bien du mal à cette humble maison.
— S'agit-il de cela ? dit vivement un hôte.
Si vous n'étiez resté si longtemps sur la côte,
Vaillant chef, à rêver de vos bons manitous,
Pendant que nous allions à l'église, nous tous,
Vous sauriez maintenant que Ruzard et Louise
Sont libres comme hier ; que l'union promise
Est toujours à venir ; et que la noce, hélas !
S'est presque terminée au tintement des glas.
— Mon frère dit-il vrai ? Comment, pas d'hyménée ?
— Rien de ce qu'a promis cette belle journée.
— Mais pourquoi ?
— Mais pourquoi ? vociféra Ruzard,
Ne le saurais-tu pas, Tonkourou, par hasard ?

Sois tranquille, vieux chef, tu l'apprendras bien vite.
Quand on s'est révolté, par prudence, on évite
De paraître au milieu des fidèles sujets.
L'échafaud pourrait bien déranger tes projets.
Le sauvage, surpris de ce cruel langage,
Recule vers le seuil en disant :
— Je t'engage
À retenir ta langue, à me menacer moins !
Tu sais, l'un contre l'autre, on est de forts témoins.
Ruzard lui répliqua :
— Tes méfaits sont notoires !
Et qui donc te croirait, vieux fabricant d'histoires ?

Lozet riait sous cape ; il n'était pas fâché
De voir le chef huron un peu vif écorché.
Tonkourou s'emporta :
— Parlons sans équivoques.
Je n'ai rien dit, rien fait, et toi, tu me provoques ;
Je lèverai ton masque, et d'une preste main !
Veux-tu que je t'accuse ? Et veux-tu que demain
Nous montions tous les deux sur un gibet infâme ?
Moi, pour la liberté chère à toute grande âme,
Et toi, pour un forfait dont j'ai pris seul le poids ?

Ruzard grinçait les dents. Tous les yeux à la fois
Vers lui s'étaient tournés à ces dures paroles.
— Tes accusations sont menteuses et folles,
Hurla-t-il à la fin. Ta langue me noircit !
Le marin n'est pas mort : on sait ton faux récit.
Or, nul ne croira plus à tes nombreux mensonges !
Tonkourou paraissait abasourdi.
— Tu songes,
Continua Ruzard, au moyen d'échapper :
Te voilà pris au piège où tu veux m'attraper.
— Le marin n'est pas mort ? Qu'en dites-vous, vous autres ?
Moi je l'ai vu tomber sanglant parmi les nôtres…
— Et nous, firent plusieurs, nous l'avons vu tantôt.
— Lui ? lui ? Vous l'avez-vu ? Vous vous trompez plutôt !
— Nous l'avons vu : c'est lui qui fait manquer la noce.
— Il est venu, grinça Ruzard, d'un ton féroce,
Mais qu'il se cache bien, le maudit hobereau !
Sinon, il finira par la main du bourreau !

— Léon vit, dites-vous ? mais ce n'est pas possible !
S'écria l'indien dans un trouble indicible,
Oh ! ne me trompez pas, ce serait inhumain !
Léon vit ! Est-ce un rêve ? Ah ! dites quel chemin,
Pour le trouver, mes pieds rapides doivent suivre !…
Je vais mourir content ! Je suis comme un homme ivre
Qui ne sait ce qu'il fait… Ma peine va finir.
Après m'avoir maudit, Jean, tu vas me bénir !
Jean n'était pas d'humeur d'en ouïr davantage.
— Tout cela, gronde-t-il, c'est du pur radotage,
Cherche-le ton Léon, et puis laisse-nous ! Mais
Sous mon toit, Tonkourou, ne l'amène jamais.
Et l'indien reprit :
— J'y vole ! oh ! oui, j'y vole !
Le motif du huron, Lozet, n'est pas frivole.
Après l'avoir détruit je refais ton bonheur…
Lozet, bénis le ciel qui sauve ton honneur !
L'hymen n'a pas eu lieu ; Louise est encor libre…
Ruzard, retire-toi ! Que toujours ma voix vibre,
Infâme fiancé, dans ton cœur sans remords,
Pour t'annoncer ta fin, comme le glas des morts,

Le jour où tu voudrais souiller cette demeure !
Je sors ; je reviendrai, si ce n'est que je meure,
Je reviendrai, vous dis-je, avec l'enfant perdu !
Et, sans rien écouter, le sauvage, éperdu,
Franchit le seuil et court au hasard de la route.
Plus d'un comprit alors la vérité sans doute.
Jean le regardait fuir et ne disait plus rien.
Il comprenait aussi, cela se voyait bien ;
Il s'enivrait d'espoir et ne pouvait pas feindre.

Ruzard devina tout. Aucun ne pourrait peindre
L'angoisse et la fureur qu'il ressentit alors.
Sur les pas du sauvage il s'élança dehors.

Louant le Grand Esprit par qui tout bien arrive,
Tonkourou l'indien du côté de la rive
Cherche Léon. Sans cesse il l'appelle. À sa voix
Rien ne répond, hélas ! que les rocs et les bois.
Par la plaine fleurie ou la route poudreuse,
Il se rend au ravin qu'un large ruisseau creuse
En se jetant au fleuve à travers les galets.
À l'heure où le pêcheur relève ses filets,
Où le troupeau beuglant descend de la colline,
Léon se rendait là. Quelqu'un sur l'eau s'incline,
Est-ce lui ? Que fait-il ? Pourquoi reste-il sourd ?
Le poids de sa douleur est-il enfin trop lourd ?
Veut-il mourir ?…

Cet homme au bord de la falaise,
C'était François Ruzard.
— Léon repose à l'aise,
Commence-t-il alors, riant au trou béant,
Tonkourou se dressa sur lui comme un géant :
— L'as-tu donc tué ? Parle ! Est-il là, dans le gouffre ?
Mais parle donc, Ruzard, tu vois ce que je souffre !
Ruzard ne parlait plus. Le huron s'approcha.
La côte surplombait la grève. Il se pencha
Pour voir si son ami gisait dans la ravine.
Mais Ruzard se relève avant qu'il le devine
Et vers l'abîme affreux le pousse rudement.
L'indien se tenait aux rameaux. Vivement

Il jette une clameur, étend les bras, empoigne
D'une implacable main le traître qui s'éloigne.
Il l'écrase à ses pieds, mais il tombe avec lui,
En rompant l'arbrisseau qui lui servait d'appui.
Entre ces malheureux une lutte commence,
Terrible et sans merci, sur la ravine immense.
Le sauvage reçoit un coup inattendu
Et roule dans le vide. Il reste suspendu,

Car il serrait Ruzard de ses doigts de tenaille.
Il voudrait remonter ; le tuf de la muraille
Se brise sous ses pieds et roule en murmurant,
De saillie en saillie, au fond du noir torrent.
Sombre, muet, Ruzard que la frayeur atterre
Comme un boyau mordant se cramponne à la terre.
Il n'a fait, l'insensé, son œuvre qu'à demi !...
Il espère pourtant lasser son ennemi.
Mais sous ses doigts crispés la terre s'ouvre et cède !...
Vont-ils tomber tous deux ? S'il appelait de l'aide ?
Non, non, de son forfait il faudrait convenir.
Il accusera l'autre. Oh ! qui donc va venir ?
Il voit là comme un ver le sauvage se tordre ;
Puis il entend son râle. Ah ! s'il pouvait le mordre !
S'il pouvait lui couper ses maudits doigts de fer !
Sa bouche grimaça le rire de l'enfer.
Une froide sueur coulait sur sa figure.
Il voyait, à cent pieds sous lui, la vague obscure
Déchirer son écume aux cailloux anguleux.
Son bras le long du cap retombe musculeux,
Et toujours le huron, agitant son grand torse,
Serre ce bras captif avec rage, avec force.

Il l'attirait à lui, vers le gouffre fatal.
Comment donc échapper à ce destin brutal ?
Comment ?
Il râle, il grince. Horrible est son angoisse.
Sa main laisse du sang aux plantes qu'elle froisse ;
Sa vigueur l'abandonne ; il se voit entraîné.
Sur le sol nu s'étend un tronc déraciné,
Et jusqu'auprès de lui s'allongent quelques branches.
S'il pouvait les saisir ! Oh ! les écorces blanches
Lui semblent des linceuls qui vont l'envelopper !
Le gouffre rugissant s'ouvre pour le happer.
⁂
Voyant qu'il ne peut pas échapper à l'abîme,
Le sauvage s'écrie :
— Oh ! viens ; suis ta victime ;
Viens, la mort nous attend, Ruzard. C'est pour tous deux
Le juste châtiment de nos crimes hideux.
Ruzard glissait, glissait. D'une voix effrayante
Le vieux huron reprit :
— La rivière bruyante
Va promener nos corps enchaînés par l'amour.
Nous sommes deux amis, partons le même jour :
Tenons-nous par la main, voilà la mort qui passe.

Alors l'airain sacré retentit dans l'espace,
Annonçant au hameau l'angélus du midi.
Ruzard pousse un cri rauque. En son corps engourdi
Court un frisson de peur brûlant comme une lave.
La vague du ruisseau module un chant suave ;
Un rayon de soleil descend jusques au sol ;
Un oiseau près de là chante en prenant son vol ;

Le feuillage tressaille et la nature entière
Semble, au son de l'airain, moduler sa prière.
Tonkourou s'attendrit. Il se met à pleurer.
Sa bouche vient alors doucement effleurer
La main de l'ennemi que l'espoir abandonne.
— Mon Dieu, dit-il, pitié pour moi, je lui pardonne !…
Et, pendant que sa voix monte au parvis divin,
Son corps tombe et se brise au plus creux du ravin.

Auger laisse sa barque. Il longe la batture,
Foulant le sable d'or jusqu'au sol en culture,
Écoutant les oiseaux chanter dans les rameaux.
Il aperçoit Léon assis sous les ormeaux.
— Quoi, fit-il, vous brûliez de revoir ma Louise,
Et vous rêvez ici ? Faut-il qu'on vous le dise ?
Pour un jeune amoureux c'est bien peu s'émouvoir.
Mais qu'avez-vous ?
— Léon semble ne pas le voir.
— Parlez, demande-t-il, pourquoi cette souffrance ?
— Louise est à Ruzard ; je n'ai plus d'espérance…

Léon redit alors tout ce qu'il avait vu.
Et pendant le récit de ce drame imprévu,
Le pilote sentait gronder son âme. Une heure
Sur le sable doré que chaque vague effleure,
Ils vont causant ainsi, tristes, les yeux baissés.
Le ravin tout à coup avec ses flots pressés
Apporte les sanglots de quelqu'un en détresse.
Ils s'approchent du cap, à l'endroit où se dresse
Comme un panache blanc le tronc d'un vieux bouleau,
Et trouvent le huron gisant les pieds dans l'eau.

⁂

Les heures s'écoulaient pleines d'incertitude.
Lozet montrait toujours sa vive inquiétude,
Et quelques uns déjà se levaient pour partir,
Quand un cri de terreur fit bien haut retentir
L'anxieuse maison.
Aidé du vieux pilote,
Sur un brancard léger Léon le patriote
Apportait Tonkourou sanglant, évanoui.
Alors on vit pâlir plus d'un front réjoui.
Et chacun soupçonna, mais sans le dire, un crime.

— Est-il mort ? fait Lozet. Non ! non ! il se ranime !...
Le médecin ! le prêtre ! Oh ! quel événement !
Sur un lit, aussitôt, on couche mollement
Le pauvre moribond tout couvert de blessures.
— Où l'avez-vous trouvé ?... Dieu ! quelles meurtrissures !...
Il va mourir ! Il meurt ! s'écriaient, tour à tour,
Les conviés émus de ce triste retour
Des bonheurs d'ici-bas.
— Muette, échevelée,
Par tout ce qu'elle voit fortement ébranlée ;
Louise avec transport s'est jetée en pleurant
Au cou d'Auger son père. Et lui, près du mourant ;
N'ose pas essayer de consoler sa fille.
— Malheur sur ma maison ! malheur sur ma famille !
Répétait Jean Lozet. Ah ! ce sang me fait peur !.....
Léon était assis ? plongé dans la stupeur,
Au chevet du huron. Il écoutait son râle
Et suivait les progrès du mal sur son front pâle.
Enfin, un convié, qui se trouvait dehors,

S’écria tout à coup :
— Voici le prêtre !

La mère Jean Lozet auprès de la muraille
Arrange le fauteuil et les chaises de paille,
Puis sur chacun des lits met un blanc traversin.
Le prêtre rentre. Il est suivi du médecin.
Ils vont au moribond et, pendant que l’un prie,
L’autre tâte le poulx, palpe la chair meurtrie.
— Est-il mort ? dit quelqu’un.
— Non, répond le docteur,
Mais il mourra bientôt.
Son œil observateur
Suivait toujours du mal les différentes phases.
Le moribond jeta quelques lambeaux de phrases.
Le médecin reprit :
— Un symptôme alarmant…
Mais il aura, je crois, un lucide moment.
En effet, le sauvage entr’ouvre la paupière
Et sa lèvre paraît redire une prière.
Il fait avec le prêtre, une dernière fois,
De sa débile main, le signe de la croix.
On dirait qu’un sourire a passé sur sa bouche.
Il est beau, ce mourant.
On entoure sa couche ;

On lui presse la main pour les derniers adieux.
Léon vient à son tour. Soudain, tout radieux,
Il se dresse et son œil luit d’une étrange flamme.
— Hélas ! murmure-t-on, c’est la fin, il rend l’âme !
Mais lui, d’une voix forte :

— Oh ! je meurs consolé !…
Jean, je te rends l'enfant que je t'avais volé…
Le voici ; c'est Léon… C'est Léon, je l'atteste !…
Sois loué, Grand Esprit !…
— Et sa main fit un geste
Pour prendre devant tous le Seigneur à témoin.
Alors un cri profond retentit jusqu'au loin.
L'indien retomba sur ses langes funèbres
Et son regard vitreux se couvrit de ténèbres.
Le prêtre le bénit. Il mourut en paix. Tel
S'éteint après la messe un cierge sur l'autel.

Léon, l'enfant perdu, croit faire un rêve. Il jette
Un regard étonné sur la face muette
De ce guerrier huron si sublime tantôt,
Puis ses yeux sur Lozet se portent aussitôt
Avec respect, avec amour.
Hors de lui-même,
Troublé, terrible à voir tant sa figure est blême,
Lozet tombe à genoux aux pieds de son enfant,
Et sous de longs sanglots sa pauvre âme se fend.
— Au temps marqué par Dieu le miracle s'opère,
Dit le jeune marin en relevant son père.

Alors, pressant son fils dans ses bras palpitants,
La mère s'écria :
— Mon Dieu, depuis longtemps
On m'avait enlevé l'enfant de ma tendresse,
Reçois l'hommage ardent que mon amour t'adresse,
Voilà qu'il m'est rendu !
— Soyons toujours soumis —

Se conseillaient entre eux Auger et ses amis —
Le ciel a des secrets : sa grandeur nous écrase !
Louise était ravie et comme dans l'extase.
Lozet dans son transport disait :
— C'est à genoux
Qu'il faut bénir le ciel du soin qu'il prend de nous !…
Pour mériter ce soin qu'ai-je fait dans ma vie ?…
J'ai trouvé mon enfant ! Ah ! votre âme m'envie
L'ivresse que j'éprouve et ma félicité !
J'ai murmuré souvent dans ma perversité…
Oh ! que j'étais aveugle ! Et c'était ce barbare…
Enlever un enfant !… Mais le bonheur m'égare.
Tonkourou, dors en paix, tu m'as rendu mon fils…
Léon, pardonne-moi. Tiens ! j'ai honte : Je fis
Pour t'éloigner de nous tant de cruelles choses !
Mais pouvais-je savoir ?… Ma Louise, tu n'oses

Me reprocher mes torts à l'égard de Léon.
Viens donc ; embrassez-vous !… Elle est belle, il est bon,
Ça fera, mes amis, un heureux mariage !…
Que François cherche ailleurs ! Pas de cet alliage !…
Ô mon Dieu ! le beau jour ! Ô le beau jour pour moi !
Puis, en parlant ainsi, Lozet, dans son émoi,
Va, vient, serre la main à chacun de ses hôtes.
Et le fier Tonkourou, repentant de ses fautes,
Dort dans son blanc linceul son sommeil éternel.
Et ce bruyant plaisir, ce bonheur solennel
En face de la mort, aux côtés d'un cadavre,
C'est quelque chose, hélas ! qui saisit et qui navre !

Pendant qu'on se livrait à ces joyeux transports,
On entendit quelqu'un chanter gaîment dehors.
Ruzard entra. Son air était lugubre et bête ;
Ses cheveux emmêlés se dressaient sur sa tête
Comme les rameaux secs des sapins rabougris.
On eut dit que du sang luisait dans ses yeux gris.
Son vêtement, son front étaient souillés de boue ;
Ses doigts étaient crochus, pliés comme une houe.
Il riait par moment, mais d'un rire idiot.
Il chantait :
— Viens ! ô viens ! je suis le loriot
Qui redit ses amours sur la verte prairie.
Tu m'as donné ta main, viens, la couche est fleurie.

Et, pendant qu'il chantait, d'un air sombre, anxieux,
Tout autour de la chambre il promenait ses yeux.
Il aperçut le chef :
— Gardez ce mort farouche !
Il s'approche de moi : je crains qu'il ne me touche.
Comment donc est-il là ? Je l'ai tué… j'ai fui…
Il me tient ! Il m'entraîne !… Au secours !… Un appui !…
Et, secouant la peur, d'un ton de violence :
— J'ai bien su te punir, moi, de ton insolence,
J'ai deviné, vieux chef, ta lâche trahison !…
Je perdais ma Louise et j'allais en prison…
Les mots ne parlent point. Sivrac dort dans sa cave.
Chamberst qui l'a tuée m'a dit : le sang se lave.
De Chamberst l'assassin moi j'ai guidé les pas ;
Mais ce qu'il m'a donné je ne le dirai pas…
Il eut peur de nouveau :
— La justice est prochaine !

Dans ses bras tout sanglants le sauvage m'enchaîne !...
L'entendez-vous ? il parle... il voudrait m'appeler.
— Pour ton malheur, Ruzard, le mort vient de parler,
Repartit le vieux Jean surpris de ce délire

Ruzard le regardai puis éclata de rire.
Il se mit à danser ; mais tout à coup il dit :
— C'est l'hymen ; courons donc au bonheur !
Il bondit,
Il vola comme un trait au bord du précipice.
Jean reprit tout ému :
— Que Dieu lui soit propice
Et ne le laisse point en cet état mourir !
⁂
Pendant que la maison était à discourir,
Il rêvait, l'insensé ! sur le bord de l'abîme.
Des oiseaux modulaient leur cantate sublime
Au sommet des sapins ruisselants de soleil,
Et l'on voyait s'enfuir le fleuve sans pareil
Comme une nappe d'or qui sans fin se déplie.
— Ô Louise, dit-il, mon âme t'en supplie,
Fuis le marin jaloux, viens essuyer mes pleurs !
Viens, le lit nuptial est tout jonché de fleurs...
Et dans le vide horrible en chantant il s'élance.
Le gouffre eut un sanglot et puis tout fit silence.

Les ans s'en vont toujours. C'est la belle saison ;
À l'ombre du vieil orme, auprès de la maison,
Un jeune homme est assis. Et puis sur son épaule
Une femme au front pur s'incline comme un saule.
Il a l'air sérieux. Elle cause avec lui

Des chagrina d'autrefois, des bonheurs d'aujourd'hui.
Cet homme, c'est Léon, cette femme est Louise.
Laissant ses blonds cheveux s'emmêler à la brise,
Un enfant vif et gai s'ébat sur les sillons
Et poursuit, en riant, de légers papillons.

Le père Jean Lozet, appuyé sur sa canne,
Pour le petit lutin qu'il idolâtre, glane
Dans les cenelliers verts quelques fruits empourprés.
Pendant qu'avec bonheur sur le tapis des prés,
À la fraîcheur du soir, l'on badine et folâtre,
L'aïeule, active encor, s'assoit au coin de l'âtre
Et tourne, en fredonnant, son rapide fuseau.
Sur l'orme chevelu chante un petit oiseau,
Comme en ce soir de deuil où le cruel sauvage
Ravit le jeune enfant et le rivage.
Alors, dans la pénombre, à travers le hallier,
On voit passer, non loin du toit hospitalier,
Un spectre qui paraît sous un voile de flamme
Dissimuler sa face. Au même instant la femme
Jusqu'au fond de son cœur sent courir un frisson.
L'ombre glisse sans bruit vers le petit garçon
Qui s'ébat radieux sur la pelouse tendre.
La mère jette un cri ; l'on voit ses bras se tendre
Comme pour protéger l'ange tout souriant.
Léon, pâle, se dresse et s'élance en criant :
— Tonkourou ! Tonkourou ! pourquoi fuis-tu la tombe ?

Le spectre tient l'enfant ; l'enfant, douce colombe,
Sourit aux longs baisers qui pleuvent sur son front.
Puis, comme aux sommets bleus remonte l'aigle prompt,

Et comme une vapeur fuit sans laisser de trace,
Le spectre ami s'éloigne et dans la nuit s'efface.
Et Léon et Louise, avec des pleurs bien doux,
Embrassent leur enfant et tombent à genoux.
⁂
Et maintenant adieu, vieil orme solitaire !
Ma tâche est achevée et mon luth va se taire.
Le printemps te rendra la voix du barde ailé ;
Il fera reverdir ton fier sommet pelé ;
Tu berceras encor les chastes nids de mousse…
Moi je vais à la tombe où chaque instant me pousse.
Sous tes ombrages frais que nul vent ne détruit,
Alors que l'air est pur et que s'éteint le bruit,
Sous tes ombrages frais, déposant leurs faucilles,
Les gars de Lotbinière et les rieuses filles,
Iront se raconter leurs fidèles amours.
Adieu, vieil arbre aimé. L'on m'a dit que toujours,
Vers l'heure de minuit, sous ta vaste ramure,
L'ombre de Tonkourou se glisse sans murmure…
Adieu ! Redis ces chants qui vont enfin finir.
Si je suis oublié, garde mon souvenir !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Tonkourou. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.